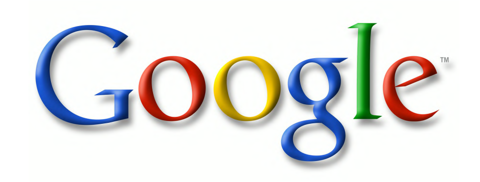
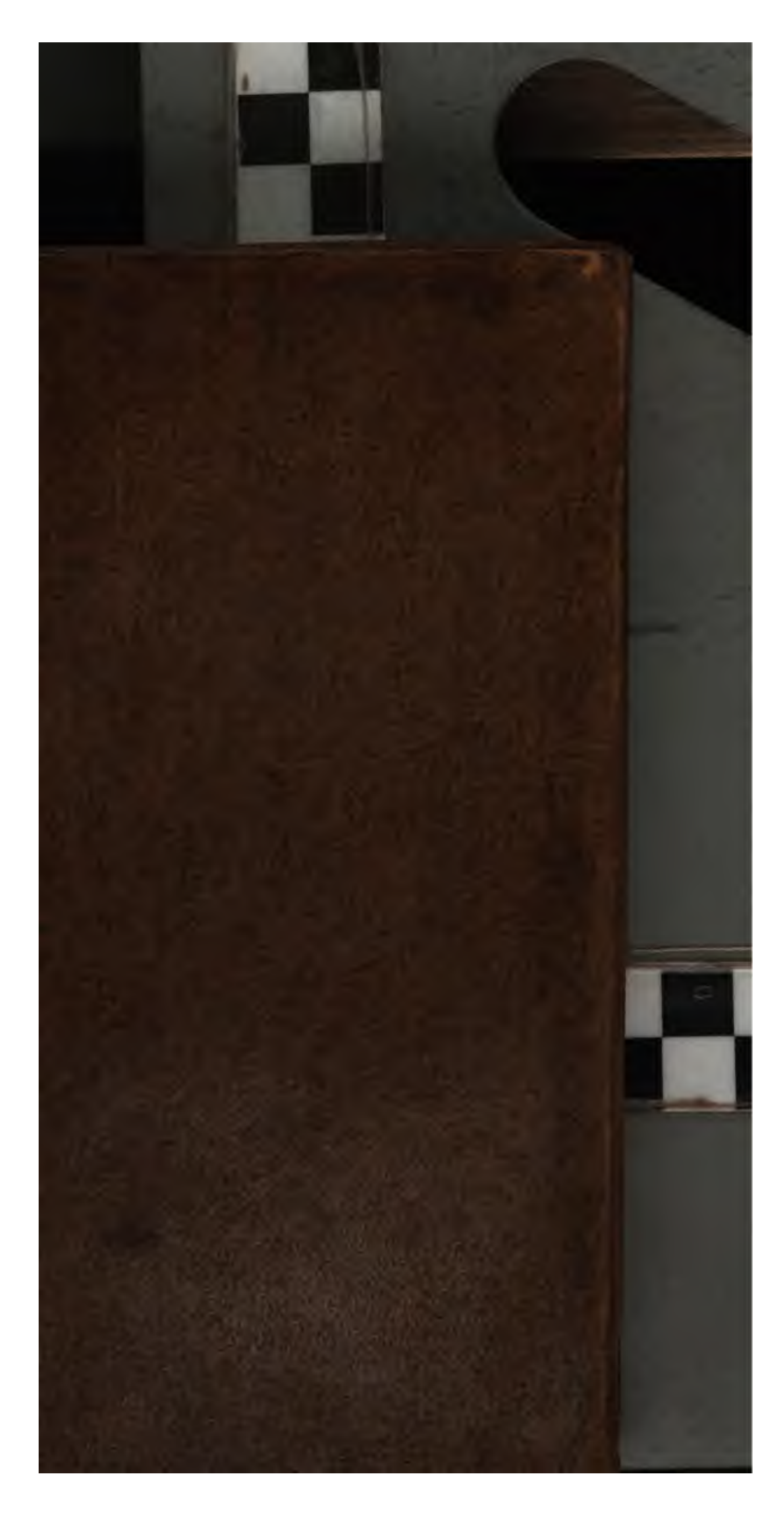
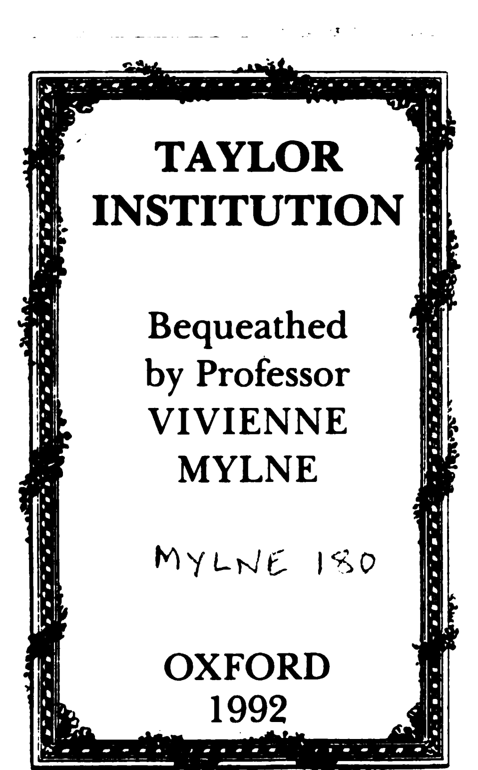





TAYLOR
INSTITUTION
Bequeathed
by Professor
VIVIENNE
MYLNE
MYLNE 180
OXFORD
1992



L'AMI
DES
ENFANS,

PAR

M. BERQUIN.

NOUVELLE ÉDITION,

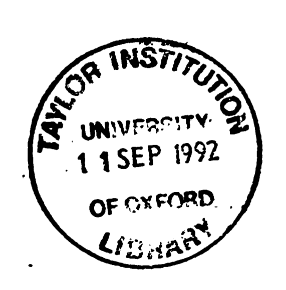
TOME TROISIEME.



À LONDRES:

Chez J. STOCKDALE;
B. LAW & FILS; J. JOHNSON; C. DILLY; J. SEWEL
F. & C. RIVINGTON; H. MURRAY; &
W. CREECH, Edinburgh.

1794.


TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
11 SEP 1992
OF OXFORD
LIBRARY

L'AMI DES ENFANS.

Les JARRETIERES et les MANCHETTES.

Louise. LE joli jour que celui des étrennes! Ah! ma sœur, il me tarde bien qu'il n'arrive.

Sophie. Tiens, ne m'en parle pas. Ce mois crotté de Décembre me paroît plus long à lui seul que tout le reste de l'année. Que de belles choses nous allons avoir! j'y rêve la nuit, ou je m'éveille pour y penser.

Louise. Te souviens-tu l'année derniere comme tous les amis de papa & de maman nous apportoient des bonbons & des joujoux? Nous en avions tant, que nous ne savions où les fourrer.

Sophie. Et la veille, comme le sallon fut éclairé de bougies! Je crois y être encore. Il y avoit une grande table couverte de jolis présens. Maman nous appella d'une voix douce. Venez, mes cheres filles, recevez ces cadeaux d'aussi bon cœur que je vous les donne. Elle nous embrassoit, & pleuroit de joie. Je ne l'ai jamais vue si contente que ce jour-là, en nous voyant frapper dans nos mains, & danser, comme des folles, autour de la chambre.

Louise. Elle étoit, je crois, encore plus heureuse que nous.

Sophie. Il sembloit que c'étoit elle qui recevoit ses étrennes.

Louise. Il faut donc qu'il y ait un grand plaisir à donner! Sais tu ce que nous devrions faire, Sophie? Nous

ſommes bien petites, & nous ne poſſédons pas grand'choſe: mais nous pouvos encore nous procurer ce plaiſir.

Sophie. Comment cela, ma ſœur ?

Louiſe. C'eſt dans quinze jours le premier jour de l'an, & nous avons de l'argent dans notre bourſe.

Sophie. Oui, J'ai près de ſix francs, moi. Qu'en ferons-nous ?

Louiſe. Tu ſais bien que c'eſt après demain S. Thomas, fête de la paroiſſe ? Il y a une foire le long de la rue. Il faudra nous lever de bonne heure, bien travailler, & apprendre avec ſoin toutes nos leçons, pour qu'on nous permette d'aller à la foire l'après midi. J'ai douze francs en pieces de douze ſols. Nous prendrons chacune la moitié de notre argent, & nous en acheterons les plus jolies choſes que nous pourrons trouver. Nous les porterons ici bien enveloppées; &, la veille du premier de l'an, nous irons donner les étrennes aux enfans de la Portiere.

Sophie. Mais il faudroit que les enfans de notre pauvre Frotteur en euſſent auſſi quelque choſe.

Louiſe. Tu as raiſon; je n'y ſongeois pas. Oh! comme ils vont ſauter de joie! Cette aubaine ne leur eſt ſûrement pas encore arrivée.

Sophie. Nous ferons donc les premieres qui leur aurons cauſé ce plaiſir! O ma ſœur! il faut que je t'embraſſe pour cette penſée.

Louiſe. Oui, mais un moment, il m'en vient une autre. Cet argent que nous voulons dépenſer....

Sophie. Eh bien! il eſt à nous, & nous pouvons en diſpoſer comme il nous plaît.

Louiſe. Je le ſais auſſi. Mais....

Sophie. Mais quoi donc ?

Louiſe. C'eſt de nos parens que nous l'avons reçu. Si nous en faiſons de cadeaux, ce n'eſt pas nous qui les ferons, ce feront nos parens.

Sophie. Oui, cela eſt vrai, Nous n'en avons pourtant pas d'autre que celui-là.

Louiſe. Ecoute, nous pouvons trouver un autre moyen. Je ſais broder aſſez joliment & toi, tu ne commences pas mal à tricoter.

Sophie. A quoi cela nous ſervira-t-il ?

Louiſe. Tu peux bientôt tricoter une paire de jarretieres pour mon papa. Moi, depuis quinze jour je
lui

lui brode des manchettes. Il faut faire enſorte, & nous le pouvons, que notre beſogne ſoit achevée deux ou trois jours avant le premier de l'an.

Sophie. Pourquoi donc, ma ſœur ?

Louiſe. Nous les porterons à notre papa, qui ſe fera un plaiſir de nous les acheter, & qui nous les paiera trois fois plus qu'elles ne valent ; oh ! j'en ſuis bien sûre.

Sophie. Mais la foire tient après demain ; & nous ne pouvons pas achever d'ici là, toi, tes manchettes, & moi, mes jarretieres.

Louiſe. Cela n'eſt pas néceſſaire non plus. L'argent dont nous avons beſoin après demain pour nos emplettes, nous pouvons l'emprunter de notre bourſe, & nous ſerons en état de nous le rendre avant de donner nos étrennes. Ainſi nous pourrons dire, en toute vérité, que c'eſt nous-mêmes qui aurons fait ces cadeaux aux pauvres enfans.

Sophie. Voilà qui eſt fort bien imaginé. C'eſt toujours toi qui as le plus d'eſprit. Il eſt vrai que tu es l'aînée.

Louiſe. Que nous ſerons contentes d'avoir ſu gagner de quoi donner tant de joie à de petits malheureux !

Sophie. Oh ! ſi c'étoit demain, ce grand jour !

Louiſe. Il viendra bientôt à préſent ; & nous aurons toujours du plaiſir à l'attendre.

A B E L.

LE petit Abel, à peine âgé de huit ans, venoit de perdre ſa mere. Il en fut ſi affligé, que rien ne pouvoit lui rendre la gaieté ſi naturelle à ſon âge. Sa tante fut obligée de le prendre chez elle, de peur qu'il n'aigrît encore, par ſa triſteſſe, la douleur inconſolable de ſon pere.

Ils alloient cependant le voir quelquefois. Abel quittoit alors ſes habits de deuil ; & quoiqu'il eût le chagrin dans le cœur, il s'efforçoit de prendre une figure joyeuſe. M. Duval étoit ſenſible à cette attention délicate de ſon fils ; mais il n'en reſſentoit qu'avec plus d'amertume le malheur d'avoir perdu la mere de cet aimable enfant ;

& ſon déſeſpoir le pouſſoit, à grands pas, vers le tombeau.

Il y avoit près de quinze jours qu'Abel n'étoit allé le voir. Sa tante, ſous différens pretextes, avoit toujours éludé ſes inſtances. M. Duval étoit dangereuſement malade. Il n'oſoit demander à embraſſer ſon fils, craignant de lui porter un coup trop douloureux par le ſpectacle de ſon état. Ces combats paternels, joints à la violence de ſes regrets, abattirent tellement ſes forces, que bientôt il ne reſta plus aucune eſpérance de guériſon. Il mourut en effet le dernier jour de l'année.

Le lendemain Abel s'étoit éveillé de bonne heure, & il tourmentoit ſa tante, pour qu'elle le menât ſouhaiter la bonne année à ſon pere. Il vit qu'on lui faiſoit reprendre ſes habits de deuil.

Abel. Pourquoi ce vilain noir aujourd'hui que nous allons chez mon papa ? Qui eſt donc mort encore ?

Sa tante étoit ſi affligée, qu'elle n'eut pas la force de lui répondre.

Abel. Eh bien ! ſi vous ne voulez pas me le dire, je le demanderai à mon papa.

La bonne Dame ne put pas y tenir plus long-tems ; & laiſſant éclater ſa douleur, C'eſt lui, c'eſt lui, qui eſt mort, dit-elle.

Abel. Il eſt mort ! O mon Dieu, ayez pitié de moi ! C'eſt d'abord maman, & enſuite mon papa. Pauvre petit enfant abandonné que je ſuis, ſans pere ni mere ! O mon papa ! O maman !

Abel, à ces mots, tomba évanoui dans les bras de ſa tante, qui eut beaucoup de peine à le faire revenir.

Ne t'afflige pas, lui diſoit-elle, tes parens te reſtent encore.

Abel. Et où donc ? Où les retrouver ?

Sa Tante. Dans le Ciel, auprès du bon Dieu. Ils ſe trouvent heureux dons cette place, & ils auront toujours l'œil ouvert ſur leur enfant. Si tu es ſage, honnête, & laborieux, ils prieront le Seigneur de te bénir : le Seigneur n'a jamais abandonné perſonne, & sûrement il prendra ſoin de toi. C'eſt la derniere priere que ton papa lui fit hier au ſoir en mourant.

Abel. Hier au ſoir ! quand je me réjouiſſois de l'aller embraſſer aujourd'hui. Hier au ſoir ! Il n'eſt donc pas encore à l'Egliſe ? O ma tante ? je veux le voir avant

qu'on l'y porte. Il n'a pas voulu me faire ſes adieux. Ah! il craignoit de m'affliger, & je l'aurois peut-être affligé moi-même. Mais, à préſent que je ne lui cauſerai plus de peine, je veux le voir pour la derniere fois. Ma tante, ma chere tante, je vous en ſupplie.

Sa Tante. Eh bien, mon ami, nous irons, pourvu que tu ſois tranquille. Tu vois, à mes larmes, combien je ſuis déſolée d'avoir perdu ton pere. Il m'a fait du bien toute ſa vie. J'étois pauvre, & je ne ſubſiſtois que par ſes ſecours. Tu vois cependant que je me réſigne à la Providence. Elle veille pour nous. Tranquilliſe-toi, mon petit ami.

Abel. Il faut bien que je me tranquilliſe. Mais, ma tante, menez moi donc voir encore mon papa.

Sa tante le prit par la main, & ils ſortirent. Le jour étoit ſombre; il tomboit un brouillard épais; Abel marchoit en pleurant.

Lorſqu'ils arriverent devant la maiſon, ils la trouverent tendue de noir. Le cercueil étoit ſur la porte. Tous les amis de M. Duval étoient autour de lui. Ils pleuroient, ils ſanglottient, ils diſoient tous que ſa vie avoit été pleine d'honneur & de probité. Le petit Abel fendit la preſſe, & ſe jetta ſur le cercueil. D'abord il ne put proferer une ſeule parole: enfin, il releva ſa tête en s'écriant: O mon papa! regarde comme ton petit Abel pleure ſur toi. Tu me conſolois, lorſque maman mourut; & pourtant tu pleurois toi-même. Je ne t'ai plus aujourd'hui pour me conſoler de t'avoir perdu. O mon papa, mon bon papa!

Il ne put en dire davantage, ſuffoqué par la douleur. Sa bouche étoit ouverte, & ſa langue reſtoit immobile. Ses yeux tantôt fixes, tantôt hagards, n'avoient plus de larmes. Sa tante eut beſoin de toutes ſes forces pour l'arracher avec violence du cercueil, tant il le tenoit embraſſé. Elle le conduiſit chez une voiſine, & la pria de le garder juſqu'après l'enterrement de ſon pere. Elle n'oſoit le prendre avec elle pour l'accompagner.

Bientôt les cloches ſonnerent l'heure des funérailles. Abel les entendit. La femme qui le gardoit étoit ſortie un moment de la chambre. Il s'élance hors de la maiſon, & court à l'Egliſe. Les Prêtres achevoient les prieres des morts. On deſcendoit le cercueil en ſilence. Un

Un cri ſe fait entendre : Enterrez-moi avec mon papa.— Abel s'étoit précipité dans la foſſe.

Comme tout le monde fut effrayé !

On le retira, pâle, défait, tout meurtri, & on l'emporta hors de l'Egliſe.

Il fut près de trois jours dans une défaillance continuelle. Sa tante ne le faiſoit revenir à lui, par intervalles, qu'en lui parlant de ſon pere. Enfin, ſa premiere douleur ſe calma. Il ne pleuroit plus ; mais il étoit encore bien chagrin.

M. Frémont, riche Marchand de la ville, entendit parler de cette déplorable aventure. M. Duval ne lui avoit pas été inconnu. Il alla chez ſa ſœur pour voir le petit orphelin. Il fut touché de ſa triſteſſe, le prit dans ſa maiſon, & lui tint lieu de pere. Abel s'accoutuma bientôt à ſe regarder comme ſon fils ; & il gagnoit tous les jours quelque choſe dans ſa tendreſſe. A l'âge de vingt ans, il gouvernoit déja tout le commerce de ſon bienfaiteur, & le faiſoit proſpérer avec tant d'habileté, que M. Frémont crut devoir lui céder la motié des profits, & lui donner ſa fille en marriage. Abel avoit toujours ſoutenu ſa tante de ſes économies ; il eut le bonheur de la faire jouir d'une douce aiſance dans ſa vieilleſſe. Jamais le premier jour de l'an n'approchoit, qu'il ne fût ſaiſi d'une eſpece de fievre, en ſe rappellant ce qu'il avoit une fois éprouvé à cette époque. Et il avouoit que c'étoit aux ſenſations dont il étoit alors affecté, qu'il devoit les principes de courage, d'honneur, & de droiture, qu'il ſuivit dons le long cours de ſa vie.

COUPLETS

De Maurice, á Madame de Saint Aulaire.*

Air : *Je ſuis Lindor.*

DE tes bontés mille ſources nouvelles,
De jour en jour, ſe répandent ſur moi ;
Et je tremblois que mon amour pour toi
Ne pût s'accroître, & redoubler comme elles.

* *Voyez la premiere piece du mois de Juillet*, 1782.

Mais

Mais non, Maman, je n'ai plus rien à craindre,
Tout à l'envi vient rassurer mon cœur.
Plus de raison pour sentir mon bonheur,
Plus de moyens de pouvoir te le peindre.

Que de plaisirs l'an nouveau qui commence
Feroit goûter à nos cœurs satisfaits,
S'il t'en offroit autant pour tes bienfaits,
Que j'en aurai dans ma reconnoissance!

LE COMPLIMENT DE NOUVELLE ANNÉE.

LE premier jour de l'an, le petit Porphire entra, de bonne heure, dans l'appartement de son papa, qui n'étoit pas encore levé. Il s'avança, en le saluant gravement, jusqu'à trois pas de son lit; & lui ayant fait encore une inclination respectueuse, il commença ainsi, en enflant sa voix:

Ainsi que les Romains s'adressoient autrefois des vœux le premier jour de l'année, ainsi, mon très-honore pere, je viens. . . . . . Ah! . . . . je viens. . . . . .

Ici, le petit Orateur demeura court. Il eut beau frapper du pied, se gratter le front, fouiller dans toutes ses poches, le reste de la harangue ne se trouvoit point. Le pauvre malheureux se tourmentoit & suoit à grosses gouttes. M. De Vermont eut pitié de son embarras. Il lui fit signe d'approcher; & l'ayant embrassé tendrement, il lui dit: Voilà un fort beau discours, mon fils. Est-ce toi qui l'as composé?

Porphire. Non, mon papa, vous avez bien de la bonté. Je n'en sais pas encore assez pour cela. C'est mon frere qui est en Rhétorique. Oh! vous y auriez vu du ronflant. C'est tout en périodes, à ce qu'il m'a dit. Tenez, je vais le repasser, rien qu'une fois, & vous verrez. Voulez-vous toujours que je vous dise celui qui est pour maman? Il est tiré de l'histoire Grecque.

M. de Vermont. Non, mon ami, cela n'est pas nécessaire. Ta mere & moi, nous vous en savons le même gré, à toi & à ton frere.

Porphire. Oh! il a bien été quinze jours à le composer, & moi aussi longtems à l'apprendre. C'est triste qu'il m'échappe précisément lorsqu'il falloit m'en souvenir. Hier encore, je le déclamois si bien à votre tête à perruque! Je le lui récitai d'un bout à l'autre, sans manquer une fois. Si elle pouvoit vous le dire!

M. de Vermont. J'étois alors dans mon cabinet. Va, je t'ai bien entendu.

Porphire. Vous m'avez entendu? Ah! mon papa, que je vous embrasse! Je le disois bien, n'est-ce pas?

M. de Vermont. A merveille.

Porphire. Oh! c'est qu'il étoit beau!

M. de Vermont. Ton frere y a mis toute son éloquence. Mais, je te l'avoue, j'aurois mieux aimé deux mots seulement, pourvu qu'ils fussent partis de ton cœur.

Porphire. Mais, mon papa, souhaiter tout uniment la bonne année, c'st bien sec!

M. de Vermont. Oui, si tu te bornois à me dire: Mon papa, je vous souhaite une bonne année, accompagnée de plusieurs autres. Mais, au lieu de ce compliment trivial, ne pouvois-tu pas chercher en toi-même ce que je dois desirer le plus vivement dans cette année nouvelle?

Porphire. Ce n'est pas difficile, mon papa. C'est d'avoir une bonne santé, de conserver votre famille, vos amis, & votre fortune, d'avoir beaucoup de plaisir & point de chagrin.

M. de Vermont. Et ne me souhaites-tu pas tout cela?

Porphire. O mon papa! de tout mon cœur.

M. de Vermont. Eh bien, voilà ton compliment tout fait. Tu vois que tu n'avois besoin de recourir à personne?

Porphire. Je ne croyois pas être si savant. Mais c'est toujours comme cela, quand vous m'instruisez. Vous me faites trouver des choses que je n'aurois jamais cru savoir. Me voilà maintenant en état de faire des complimens à tout le monde. Je n'aurai qu'à leur adresser celui que je viens de vous faire.

M. de Vermont. Il peut en effet convenir à beaucoup de gens. Il y a cependant des différences à y mettre, suivant les personnes à qui tu parleras.

Porphire. Je sens bien à-peu-près ce que vous voulez me dire; mais je ne saurois le débrouiller tout seul. *Expliquons cela à nous* deux.

M.

M. de Vermont. Très volontiers, mon ami. Il est des biens en general qu'on peut souhaiter à tout le monde, comme ceux que tu me souhaitois tout-à-l'heure. Il en est d'autres qui ont rapport à la condition, à l'âge, & aux devoirs, de chacun. Par exemple, on peut souhaiter, à une personne heureuse, la duree de son bonheur; à un malheureux, la fin de ses peines: à un homme en place, que Dieu veuille bénir ses projets pour le bien public; qu'il lui donne la force d'esprit & le courage necessaire pour les exécuter; qu'il lui en fasse recueillir la recompense dans la télicite de ses concitoyens. A un vieillard, on peut souhaiter une longue vie, exempte d'incommodites; à des enfans, la conservation de leurs parens, des progrès rapides & soutenus dans leurs études, l'amour de la science & de la sagesse; aux peres & aux meres, le succès de leurs espérances & de leurs soins pour l'éducation de leurs enfans; toutes sortes de prosperités à nos bienfaitures, avec la continuation de leur bienveillance. On ne doit pas même oublier ses ennemis, & adresser des vœux au Ciel, pour qu'il les fasse revenir de leur injustice, & qu'il leur inspire le desir de se réconcilier avec nous.

Porphire. O mon papa! que je vous rémercie! me voilà en fonds de complimens pour tous ceux que je vais voir aujourd'hui. Soyez tranquille. Je saurai donner à chacun ce qui lui revient, sans avoir besoin des periodes de mon frere. Mais dites-moi, je vous prie, on a ces vœux dans le cœur toute l'année, pourquoi la bouche les dit-elle de préférence le premier jour de l'an?

M. de Vermont. C'est que notre vie est comme une échelle, dont chaque nouvelle année forme un échelon. Il est tout naturel que nos amis viennent se réjouir avec nous de ce que nous sommes parvenus à celui-ci, & nous marquent leur vif desir de nous voir monter les autres aussi heureusement. Comprends tu?

Porphire. Fort bien, mon papa.

M. de Vermont. Je puis encore t'expliquer ceci par une autre comparaison.

Porphire. Ah! voyons, je vous prie.

M. de Vermont. Te souviens-tu du jour où nous allâmes visiter Notre-Dame?

Porphire. O mon papa! quelle belle perspective on a du haut des tours! On découvre toute la campagne des environs.

M. de Vermont. Saint-Cloud s'offrit à notre vue; & comme tes yeux ne sont pas encore fort exercés à mesurer les distances, tu me proposas d'y aller dîner à pied.

Porphire. Eh bien! mon papa, est-ce que je ne fis pas gaillardement le chemin?

M. de Vermont. Pas mal; je fus assez content de tes jambes. Mais c'est que j'eus la précaution de te faire asseoir à tous les Milles.

Porphire. Il est vrai. Ce n'est pas mal imaginé au moins, d'avoir mis de ces pierres chiffrées sur la route. On voit tout de suite combien on a marché, combien il faut marcher encore, & l'on s'arrange en conséquence.

M. de Vermont. Tu viens d'expliquer de toi-même les avantages de la division du tems en portions égales, qu'on appelle années. Chaque année est comme un Mille dans la carriere de la vie.

Porphire. Ah! j'entends. Et les saisons sont peutêtre les quart de Mille & les demi-Mille, qui nous annoncent qu'un nouveau Mille va bientôt venir.

M. de Vermont. Fort bien, mon fils; ton observation est très-juste. Je suis charmé que ce petit voyage soit encore présent à ta mémoire. Il peut t'offrir, si tu sais le considérer, le tableau parfait de la vie humaine. Cherche à t'en rappeller toutes les circonstances, & j'en ferai l'application.

Porphire. Je ne m'en souviendrois pas mieux, si c'étoit d'hier. D'abord, comme je me sentois ingambe, & que j'étois glorieux de vous le montrer, je voulus aller très-vîte, & je faisois je ne sais combien de faux pas. Vous me conseillâtes d'aller plus doucement, parce que la route étoit longue. Je suivis votre conseil: je n'eus pas à m'en repentir. Chemin faisant, je vous questionnai sur tout ce que je voyois, & vous aviez la bonté de m'instruire. Quand il se présentoit un banc de pierre, ou une piece de gazon, nous allions nous y asseoir, pour lire dans un livre que vous aviez porté. Puis nous reprenions notre marche, & vous m'appreniez encore beaucoup d'autres choses utiles & agréables. Je me souviens aussi que je fis, tout en marchant, les quatre vers latins que mon Précepteur m'avoit donnés pour devoir. De cette maniere, quoique le tems ne fût pas toujours beau ce jour-lá, quoique nous eussions quelquefois de la pluie & même de l'orage à essuyer, nous arri-

vâmes

vâmes frais & gaillards, sans avoir ressenti de fatigue, ni d'ennui : & le bon repas, que nous fîmes en arrivant, acheva de remplir heureusement cette journée.

M. de Vermont. Voilà un récit très-fidele de notre expédition, excepté dans quelques circonstances, que je te sais pourtant gré d'avoir omises, telles que cette attention si touchante d'aller prendre un pauvre aveugle par la main, pour l'empêcher de se casser les jambes contre un monceau de pierres, sur lequel il alloit tomber ; les secours que tu prêtas au petit blanchisseur pour ramasser un paquet de linge qui étoit tombé de sa charrette : les aumônes que tu fis aux pauvres que tu rencontrois.

Porphire. Eh, mon papa, croyez-vous que je l'eusse oublie ? Mais je sais qu'il ne faut pas se vanter des bonnes œuvres qu'on peut avoir faites.

M. de Vermont. Aussi je me plais à te les rappeller, pour te recompenser de ta modestie. Il est juste que je te rende une partie du plaisir que tu me fis goûter.

Porphire. Oh! je vis bien deux ou trois fois des larmes rouler dans vos yeux. J'étois si content! Si vous saviez combien cela me délassoit ! J'en marchois bien plusl estement ensuite. Mais vénons à l'application que vous m'avez promise.

M. de Vermont. La voici, mon ami. Prête-moi toute l'attention dont tu es capable.

Porphire. Je n'en perdrai rien, je vous assure.

M. de Vermont. Le coup-d'œil que tu jettas du haut des tours sur tout le paysage qui t'environnoit, c'est la premiere réflexion d'un enfant sur la société qui l'entoure. La promenade que tu choisis, c'est la carriere que l'on se propose de suivre. L'ardeur avec laquelle tu voulois courir, sans consulter tes forces, & qui te fit faire tant de faux pas, c'est l'impetuosité naturelle à la jeunesse, qui l'emporteroit à des excès dangereux, si un ami sage & expérimenté ne savoit la modérer. Les connoissances agréables que tu recueillis le long du chemin dans nos entretiens & dans nos lectures, ton devoir que tu eus encore le tems de remplir, les actes de bienfaisance & de charité que tu exerças, t'adoucirent la fatigue de la route, t'en abrégerent la longueur, & te la firent parcourir gaiement, malgré la plui & l'orage. Il n'est pas d'autres moyens dans la vie, pour en bannir l'ennui, pour y conserver la paix du cœur, avec la satisfaction de soi-même, pour se distraire des chagrins & des revers q

pourroient nous accabler. Enfin, le bon repas que je te fis faire au bout de ta course, n'est qu'une foible image de la récompense que Dieu nous réserve, à la fin de nos jours, pour les bonnes actions dont nous les aurons remplis.

Porphire. Oui, mon papa, cela quadre tout juste. Oh! quel bonheur je vois pour moi dans l'année que nous commençons aujourd'hui!

M. de Vermont. C'est de toi seul qu'il dépend de la rendre heureuse. Mais revenons à notre voyage. Te souviens-tu, lorsque nous arrivâmes à cet endroit que l'on nomme le Point-du-Jour? Le ciel étoit serein dans ce moment: & nous pouvions voir derriere nous tout l'espace que nous avions parcouru.

Porphire. Oh! oui. J'étois fier d'avoir si bien fait tout ce chemin.

M. de Vermont. Le serois-tu de même aujourd'hui que la raison commence à t'éclairer, en portant un regard sur le chemin que tu as fait jusqu'ici dans la vie? Tu y es entré foible & nud, sans aucun moyen de pourvoir à tes besoins, & à ta subsistance. C'est ta mere qui t'a donné les premiers alimens. C'est moi qui ai soutenu tes premiers pas. Que t'avons-nous demandé pour prix de nos soins? Rien que de travailler toi-même à ton propre bonheur, en devenant juste & honnête, en t'instruisant de tes devoirs, & en prenant du goût à t'en acquitter. Ces conditions, toutes avantageuses pour toi, les as-tu remplies? As-tu été reconnoissant envers Dieu, pour t'avoir fait naître dans le sein de l'aisance & de l'honneur? As-tu montré à tes parens toute la tendresse, toute la soumission que tu leur dois? As-tu bien profité des instructions de tes maîtres? Ton frere & tes sœurs n'ont-ils jamais eu à se plaindre de quelqué mouvement d'envie ou d'injustice de ta part? As-tu traité les domestiques avec douceur? N'as-tu rien exigé de trop de leur complaisance? L'esprit d'ordre & de justice, l'égalité de charactere, la franchise, la patience, & la modération, que nous cherchons à t'inspirer par nos leçons, & par nos exemples, les as tu? . . . .

Porphire. Ah! mon papa, ne regardons pas tant dans le passé. J'aime mieux porter ma vue sur l'avenir. Tout ce que j'aurois dû faire, oui, je vous le promets, je le ferai.

M.

M. de Vermont. Embraſſe-moi, mon fils ; j'accepte ta promeſſe, & j'y renferme tous les vœux que je forme, à mon tour, pour toi, dans ce renouvelment de l'année.

LES ETRENNES.

DRAME EN UN ACTE.

PERSONNAGES.

M. DUFRESNE.
EDOUARD, - - - - *ſon fils.*
VICTORINE, - - - - *ſa fille.*
CHARLES, - - - - *ami d'Edouard.*
ALEXIS, - - - - - *jeune orphelin.*
COMTOIS, - - - - *domeſtique.*

La SCENE *ſe paſſe dans un ſalon de l'appartement de M. Dufreſne.*

SCENE I.

Alexis, Charles.

Alexis. EH quoi ! de ſi bonne heure ici, Monſieur Charles ?

Charles. Ah ! c'eſt vous que je cherchois, Alexis.

Alexis. Moi, Monſieur ? Qui peut donc me procurer l'honneur de votre viſite ?

Charles. Le plaiſir que j'ai à vous voir. Eh bien, avez-vous eu de jolies étrennes ?

Alexis. Oh mon Dieu ! que me demandez-vous ? Lorſque nous avons les premieres néceſſités de la vie, ma mere, ma ſœur, & moi, nous ſommes tous les trois fort contens.

Charles. Mais M. Dufreſne ne vous laiſſe manquer de rien à ce que j'imagine.

Alexis. Il eſt vrai. Nous devons tout à ſes bontés. Il continue ſur nous l'amitié qu'il avoit pour mon pere

Son fils nous comble aussi de bienfaits. Voyez-vous cet habit neuf? C'est d'Edouard que je le tiens. Il avoit été acheté pour lui; son papa lui a permis de m'en faire présent. Il a aussi obtenu de sa sœur Victorine quelques chiffons pour ma sœur: & nous avons eu hier au soir une bien grande joie en recevant ces cadeaux.

Charles. C'est lui qui doit avoir eu de belles étrennes!

Alexis. Oh sûrement! Son papa est si riche! Je ne sais cependant si sa joie a été aussi grande que la nôtre. De jolies choses ne sont pas une nouveauté pour lui. Et ce que l'on a tous les jours ne fait jamais tant de plaisir que ce que l'on reçoit sans avoir osé l'espérer.

Charles. J'en conviens. Mais ne pourriez-vous pas me dire ce qu'il a reçu? Il vous aura sûrement fait voir les présens qu'on lui a faits?

Alexis. Oui; mais comment me les rappeller tous? Il a d'abord reçu de son pere de bons livres, un étui de mathématiques, un microscope, des bas de soie, & une garniture de boutons d'argent pour son habit.

Charles. Ce n'est pas là ce que je desire le plus de savoir: ce sont les friandises, & les autres petites drôleries, qu'on nous donne, à notre âge, le premier jour de l'an.

Alexis. Oh! son papa ne lui a rien donné dans ce genre. Il dit que les sucreries ne sont bonnes qu'à gâter l'estomac; &, à l'égard des joujoux, qu'Edouard est trop grand pour s'en amuser. Il n'y a que sa tante dont il a reçu des choses de cette espece.

Charles. Et quoi, par exemple?

Alexis. Que vous dirai-je, moi? Un grand gâteau, des cédrats confits, des cornets de bonbons, quatre compagnies de soldats de plomb, avec leur uniforme en couleur; un lotto, une bourse de jetons de nacre, de petites figures de porcelaine. Mais allez plutôt le trouver, il se fera un plaisir de vous les faire voir. Pourquoi me faites-vous ces questions?

Charles. Je sais bien ce que je fais. J'avois mes raisons pour apprendre tout cela de votre bouche, avant de monter chez lui.

Alexis. Et quelles sont vos raisons, s'il vous plaît?

Charles. Je ne les dis à personne. Cependant si vous me promettiez d'être discret. . . . . .

Alexis. Je ne fais jamais de rapport.

Charles.

Charles. Donnez m'en votre parole.

Alexis. Voilà ma main.

Charles. Eh bien, je vous dirai en confidence, qu'Edouard a été bien attrapé.

Alexis. Mon bon ami? Je ne le souffrirai pas.

Charles. En ce cas-là, vous ne saurez rien. Je suis encore maître de mon secret.

Alexis. Comment, vous pourriez faire tort à mon cher Edouard?

Charles. Oh! je n'en ferai ni à sa santé, ni à sa personne. Et enfin, ce sont nos conventions.

Alexis. Mais s'il est attrapé, c'est qu'on le trompe.

Charles. Non; c'est lui qui s'est trompé lui-même.

Alexis. Je n'entends rien à cette énigme.

Charles. Je vais vous l'expliquer. Nous sommes convenus ensemble que nous partagerions nos étrennes, si pauvres ou si riches qu'elles pussent être; ce qui seroit partageable, s'entend.

Alexis Eh bien! comment pourroit-il perdre à ce marché? Son papa n'est pas si riche que le vôtre; & vos étrennes doivent egaler les siennes, si elles ne valent pas encore davantage.

Charles. Il est vrai que j'ai reçu un fort beau présent; tenez, cette montre que voici. Mais cela ne peut pas se partager.

Alexis. Et vous n'avez eu rien de plus?

Charles. Rien absolument qu'un gâteau & deux petits boîtes de confitures. Mon papa dit, comme M. Dufresne, que les sucreries ne valent rien pour la santé. Tant que maman a vécu, c'étoit une autre affaire. C'est alors que j'avois des bonbons & des colifichets de toute espece. Edouard le fait bien, lui qui vit mes étrennes l'année derniere, & il y a deux ans. Voilà ce qui l'a engagé à faire cet accord avec moi; & avant-hier encore, nous l'avons renouvellé sur notre parole d'honneur. Ainsi, vous voyez. . . . . . .

Alexis. Oui, je vois clairement que le pauvre Edouard en sera la dupe. Il n'a que faire d'une moitié de gâteau & d'une petite boîte de confitures que vous pourrez lui donner. Il en a reçu de sa tante plus qu'il n'en mangera, sûrement. Mais est-ce tout ce que vous avez eu, M. Charles? Je ne puis guere vous croire.

Charle

Charles. Que voulez-vous dire, M. Alexis ? Je vais vous jurer ſur tout ce que vous voudrez. . . . .

Alexis. Jurer ? Fi donc ! cela ne convient pas à d'honnêtes garçons comme nous. C'eſt votre affaire ; & ſi vous trompez Edouard, vous y perdrez plus que lui.

Charles. Savez-vous bien que je ne m'accommode pas de vos remontrances ? C'eſt à Edouard de prendre ſon parti. Et s'il n'avoit eu rien pour ſes étrennes ?

Alexis. Vous n'aviez pas ce malheur à craindre. M. Dufreſne eſt généreux, & il eſt content de ſon fils. Ce que vous mettez dans le partage eſt ſi peu de choſe ! Il ſeroit malhonnête à vous de prétendre qu'Edouard eût tout le déſavantage de ſon côte. Il faut aller le trouver, & lui dire. . . . .

Charles. Il eſt déja tout inſtruit. Avant de venir ici, je lui ai envoyé la moitié de mon gâteau, & l'une de mes deux boîtes de confitures. Je lui ai en même-tems écrit une petite lettre à ce ſujet.

Alexis. Quoi donc, eſt-ce que vous perſiſtez encore ? . .

Charles. Que feriez-vous à ma place, vous qui parlez ?

Alexis. Je ne recevrois rien, n'ayant rien à donner ; & je lui rendrois ſa parole.

Charles. Votre ſerviteur très-humble. Gardez vos bons conſeils. Notre convention eſt une gageure : & lorſqu'on parie, c'eſt pour avoir quelque choſe à gagner. Il en ſera l'année prochaine tout comme il lui plaira ; mais pour celle-ci, s'il ne me donne pas la moitié de tout ce qu'il a reçu, de ſon gâteau, de ſes cédrats, de ſes bonbons, de ſes ſoldats, de ſes jetons, de ſes porcelaines, je le ſuivrai dans toutes les rues, dans toutes les places, dans toutes les carrefours, & je l'appellerai un trompeur & un fripon. Oui, dites-lui bien cela, M. Alexis. Dites-lui que des perſonnes comme nous doivent ſe garder leur promeſſe, après s'être juré l'un à l'autre. . . . . .

Alexis. Encore jurer, M. Charles ! fi de vos ſermens ! Je ſuis bien panvre ; mais quand vous me donneriez toutes vos étrennes, & juſques à votre montre, je ne voudrois pas faire un ſerment inutile.

Charles. Allez, vous êtes un enfant. Sans ce ſerment, comment ceroit-on lié à ſa promeſſe ?

Alexis.

Alexis. Par ſa promeſſe même. La probité doit ſuffire entre gens d'honneur. Si vous penſiez différemment, je ne ſaurois que penſer de vous.

Charles. Vous croyez donc qu'Edouard me tiendra la ſienne ?

Alexis (avec chaleur.) Si je le crois ? Il n'auroit qu'à y manquer, je ne le regarderois plus de ma vie. Mais non, il n'y manquera pas; & il n'aura pas beſoin pour cela de ſon ſerment.

Charles. C'eſt ce que nous verrons. Rappellez-lui toujours ce que je vous ai dit, afin qu'il s'arrange en conſéquence.

Alexis. Je n'ai rien à lui rappeller: il fait ſon devoir de lui-même.

Charles. Dites-lui auſſi que je le félicite de tout mon cœur d'avoir été ainſi attrapé.

Alexis. Quoi! vous joignez encore l'inſulte à la rapine ?

Charles. Je me moqué de lui, comme il ſe feroit moqué de moi. Laiſſez le faire; il ſaura bien une autre fois prendre ſa revanche.

Alexis. Non, non, Monſieur, je me flatte que c'eſt la ſeule affaire qu'il aura jamais à démêler avec vous.

Charles (en ſortant.) A la bonne heure. Je ſuis en fonds pour m'en conſoler.

SCENE II.

Alexis (ſeul.)

Je n'aurois jamais cru Charles ſi intéreſſé. S'il eſt vrai qu'il n'ait eu rien de plus de ſon pere, pourquoi, du moins, ne pas rompre la convention, dès qu'elle devenoit ſi dure pour ſon ami ? Quelle avarice, quelle baſſeſſe ! Au reſte, c'eſt la faute d'Edouard; & ce n'eſt pas un grand malheur. Mais le voici qui vient.

SCENE III.

Alexis, Edouard.

Edouard (tenant un billet à la main.) Ah, mon cher Alexis ! je mériterois de me ſouffleter. Tiens, lis ce billet. *(Il le lui donne.)*

Alexis

Alexis. Je ſais tout ce qu'il contient, mon ami. Mais auſſi, qui t'engageoit à faire ce marché? Il me ſemble que tu aurois dû commencer par en demander la permiſſion à ton pere. Ce que nous recevons de nos parens n'eſt pas tellement à nous, que nous puiſſions en diſpoſer ſans leur aveu.

Edouard. D'accord. Mais je l'ai fait.

Alexis. Eh bien! il faut tenir ta parole. Pourquoi l'as-tu donnée?

Edouard. Parce que l'année derniere, & encore celle d'auparavant, Charles avoit eu de plus belles étrennes que moi. Je croyois.....

Alexis. Oui; tu croyois en faire ta dupe. Te voilà juſtement puni de ta cupidité.

Edouard. Ah! ſi j'avois ſu me contenter de ce qui devoit m'appartenir!

Alexis. Point de regrets, mon ami. N'en auras tu pas encore aſſez de ta moitié?

Edouard. Tu crois donc?

Alexis. N'acheve pas. Edouard me demande s'il doit tenir ſa parole!

Edouard. Es tu bien sûr qu'il n'y ait pas de friponnerie de ſa part?

Alexis. Je le crois, car il me l'a aſſuré. J'en croirai toute perſonne, juſqu'à ce qu'elle m'ait trompé une fois.

Edouard. Mais comment ſon pere l'auroit-il traité ſi meſquinement cette année? Je l'ai vu, toutes les années précédentes, recevoir un magazin de bijoux.

Alexis. C'étoit de ſa maman: elle n'eſt plus. Son pere penſe comme le tien: au lieu de bagatelles enfantines, il a fait preſent à ſon fils d'une fort belle montre.

Edouard. Oh! je le connois. Charles niera ce qu'il devoit partager avec moi; & il m'emportera la moitié de mon bien.

Alexis. S'il en agiſſoit de cette manieré, ce feroit un fripon.

Edouard. Et dans ce cas, ſerois-je obligé de lui tenir parole?

Alexis. Pourquoi non? C'eſt comme ſi tu diſois que, parce qu'il eſt un fripon, tu veux l'être auſſi.

Edouard. Saura-t-il ce que j'ai eu, ſi je ne le lui dis pas?

Alexis. Et pourras tu te le cacher à toi-même ?

Edouard. Mais je n'ai pas reçu de mon papa plus de chofes à partager qu'il n'en a eu du fien. Tu fais que tout le refte me vient de ma tante ?

Alexis. As-tu fait cette exception dans votre traité ?

Edouard. Hélas ! non, vraiment.

Alexis. Ainfi cela s'étendoit de tout ce que tu pourrois recevoir.

Edouard (frappant du pied.) Mais que ferai-je donc ? . . . .

Alexis. Je te l'ai dit mon ami. Il n'y a qu'un parti à prendre dans cette affaire.

Edouard. Si je le veux, toutefois. Qui pourroit m'y forcer ?

Alexis. L'honneur. Si tu penfes affez mal pour y manquer, Charles aura le droit de te déclarer par-tout pour un fripon.

Edouard. Oh ! cela ne m'embarraffe guere : je fuis en état de lui répondre. Et puis, comment pourroit-il me convaincre ?

Alexis. Il fait déja tout ce que tu as reçu. C'ft moi qui le lui ai dit.

Edouard. Quoi ! tu aurois pu me trahir ? Alexis, toute amitié eft rompue entre nous.

Alexis. J'en aurois la mort dans le cœur, mon cher Edouard. Il me feroit bien facile de me juftifier, en te difant qu'il m'a furpris avant que je fuffe inftruit de votre convention. Mais s'il m'avoit appellé en témoignage, il auroit toujours bien fallu le déclarer. Pour être honnête, on ne doit pas plus mentir que manquer à fa parole.

Edouard. Tu aurois pris fon parti contre moi, & je ferois ton ami ! Non, je ne le fuis plus.

Alexis. Tu en es le maître, mon cher Edouard. Je fais tout ce qu'il va m'en coûter. Ton amitié étoit pour mon cœur plus encore que tous les bienfaits que j'ai reçus de ta famille. Mais, au rifque de la perdre, je n'ai pas d'autre confeil à te donner : &, fi tu n'es pas mon ami, je ferai toujours le tien.

Edouard. Un bon ami, vraiment, qui voudroit me voir dépouiller !

Alexis.

Alexis. Qui eſt-ce qui t'a dépouillé, ſi ce n'eſt toi-même? Pourquoi t'engager dans une promeſſe, par laquelle tu t'expoſois à perdre?

Edouard. Mais auſſi je pouvois y gagner.

Alexis. Et alors aurois-tu exigé que Charles remplît ſes engagemens envers toi?

Edouard. Belle queſtion!

Alexis. Pourquoi donc ne remplirois-tu pas les tiens envers lui? Tu viens de prononcer ta peine, ſi c'en eſt une d'être juſte & honnête à ſi bas prix.

Edouard. Oui, pour la moitié de tout ce que je poſſede!

Alexis. L'autre moitié te reſte. Eh bien! imagine que tu n'en as pas reçu davantage. Penſe ſur-tout à l'honneur que cette action te fera dans tous les eſprits. On verra que tu ne tiens guere à de pareilles bagatelles, & que tu ſais même les mépriſer, lorſqu'il s'agit de garder ta promeſſe. Tous ceux, qui ſeront inſtruits de ce trait de courage, ſeront forcés de t'eſtimer & de te reſpecter. Si Charles te trompe, je ſuis sûr qu'il n'oſera jamais porter les yeux ſur toi, au lieu que tu marcheras devant lui, la tête levée, plein de l'eſtime & de la confiance des gens de bien. Oui, mon cher Edouard, comportons-nous toujours honnêtement, quelque prix qu'il nous en coûte. Ah! ſi j'étois riche, tu ne gémirois pas long-tems de cette perte; je voudrois te donner tout, tout ce que j'aurois, pour t'en dédommager.

Edouard (*lui ſautant au cou.*) Oh! combien tu vaux mieux que moi, mon cher Alexis! Oui, je l'avoue, j'étois un garçon injuſte & intéreſſé; mais, va, je ne le ſuis plus. Maudites ſoient ces miſérables bagatelles qui ont failli me corrompre! Que Charles en prenne la moitié! Tu feras toi-même le partage. Donne-lui ce que tu voudras. Tout ce que je te demande, c'eſt de ne pas me mépriſer, pour avoir eu des penſées ſi baſſes. Je veux être digne de ton eſtime & de ton amitié.

Alexis. Et tu l'es auſſi. Tu ne le fus jamais tant que dans ce moment. Je connoiſſois ton cœur, & je ſavois le parti que tu allois prendre. La victoire, que tu viens de remporter ſur toi-même, te cauſera plus de plaiſir que tout ce que tu ſacrifies. Au bout de quelques jours, tu t'en ſerois degoûté, & tu l'aurois donné au premier venu.

Edouard.

Edouard. Oui, tu me connois bien, me voilà. Que puis-je faire pour te marquer ma reconnoissance de m'avoir sauvé la conscience & l'honneur?

Alexis (en l'embrassant) M'aimer toujours, Edouard.

Edouard. Oui, toujours, toujours, mon Alexis. Allons, je vais chercher mes présens; hâtons-nous de faire ce partage. Il me tarde d'en être débarrassé. Je craindrois encore qu'il ne me vînt des regrets.

Alexis. Va, tu n'en auras point. Je te réponds de toi.

SCENE IV.

Alexis (seul.)

Non, quand tout cela feroit pour moi-même, je n'en aurois pas tant de joie, que d'avoir sauvé mon ami. Qu'il doit aussi se trouver fier au fond de son ame d'être fidele à sa parole aux dépens de ses plaisirs! Ce sacrifice lui coûte sans doute. Eh bien! il n'en est que plus glorieux. J'étois sûr de sa droiture; il n'a besoin que d'être éclairé pour se porter à la justice & à l'honneur.

SCENE V.

Alexis, Edouard.

Edouard (portant par les deux anses une grande corbeille.) Viens, je te prie, m'aider, mon cher Alexis, pour que je ne laisse rien tomber. Tout cela devient à présent sacré pour moi. J'ai laissé le gâteau dans le buffet, crainte de le briser. Je l'irai chercher quand il en sera tems. Voici toujours la boîte de confiture. (*Il l'ouvre, & la donne à Alexis.*) Tiens, c'est ici le milieu; prends tout ce côté pour Charles, & laisse l'autre moitié pour moi dans la boîte.

Alexis. Non, non; il vaut mieux qu'il soit témoin du partage. Il croiroit peut-être que nous avons mangé quelque chose dans sa portion. Voyons les autres friandises.—Quatre cédrats confits; deux power l'un, & deux pour l'autre.—Six cornets de pastilles; trois pour chacun.

(Il fait deux parts, qu'il place aux deux bouts de la table.)

Combien y a-t-il de jetons dans cette bourſe ?

Edouard. Deux cens.

Alexis. (après en avoir compté cent, qu'il diſpoſe dix par dix :)

Voilà les ſiens. La bourſe ne peut pas ſe partager: elle te reſte avec les autres jetons.

Edouard. Et ces quatre compagnies de ſoldats ? Ah! comme nous nous ſerions amuſés à les ranger en bataille ? N'y as-tu pas de regret, Alexis ?

Alexis. J'en aurois, ſi tu les gardois. Je te donne les uniformes rouges ; ils ſont plus brillans que les bleus.— Un jeu de lotto, & un microſcope.

Edouard. Heureuſement ni l'un ni l'autre ne ſe partagent.

Alexis. Il eſt bien vrai, à la rigueur : mais cela peut faire deux lots, un pour chacun. Charles viendroit nous chicaner, & il faut prévenir juſqu'à ſes injuſtices. Laiſſons-lui le lotto, & gardons le microſcope pour nous. Il pourra ſervir à nous inſtruire, en nous faiſant connoître mille beautés de la nature, qui ſe deroberoient à nos regards.

Edouard. Ah ! voilà maintenant ce qui me coûte le plus ! ces treize jolies figures de porcelaine.

Alexis. Tu n'aurois jamais pu les placer toutes enſemble ſur ta cheminée. Sais-tu ce qu'elles repréſentent ?

Edouard. Les neuf Muſes, & les quatre Saiſons.

Alexis. Donne-lui les Saiſons. Tu as droit à la meilleure part ; & les Muſes ne ſe ſéparent jamais. Mais veux-tu m'en croire ? ne faiſons point les choſes à demi. Accordons-lui, pour égaliſer, le reſte des jetons & la bourſe. *(Il remet les cent jetons de Charles dans la bourſe, & met le tout enſemble de ſon côté.)* Les voilà dans ſon lot.

Edouard. Tu me fais faire ce que tu veux.

Alexis. Ce que j'aurois fait moi-même, à ta place.— Ha ha ! des eſtampes encadrées ? J'avois oublié de lui en parler.

Edouard (avec joie.) Eſt-il bien vrai, mon ami ?

Alexis (d'un air ſévere.) Et qu'importe ? N'eſt-ce pas comme s'il le ſavoit ? Combien y en a-t-il ? Voyons.

Une,

Une, deux, trois. *(Il compte jusqu'à vingt-quatre, en parcourant leurs inscriptions l'une après l'autre, & les partogeant à mesure en deux lots.)* Ici, les Princes regnans de l'Europe, & là, les Grands Hommes de France.

Edouard. Eh bien ! lesquels choisirons nous ?

Alexis. (Lui présentant deux estampes qu'il a mises de côté dans le second lot.)

Ah ! mon cher Edouard, notre choix est tout fait. Voici la Fontaine & Fénelon. Gardons les amis de notre enfance.

(Il baise les deux portraits ; ensuite il met les Princes dans le lot de Charles, & les Grands Hommes dans celui d'Edouard.)

Voilà tout, je crois.

Edouard (tristement.) Hélas ! oui.

Alexis. Pourquoi cet air si triste ?

Edouard. C'est que tu veux que mon bien lui appartienne.

Alexis. Non, mon cher Edouard, ce n'est pas moi qui le veux. C'est toi qui l'as voulu, & qui le veux encore. N'est-il pas vrai, tu le veux toujours ?

Edouard. Oui, oui ; fais seulement que je ne voie plus cela, que j'en sois débarrassé.

Alexis. N'y pense plus, mon ami. Tu as fait ton devoir. Je cours trouver Charles, & lui parler. S'il t'a trompé, je veux qu'il en meure de honte. *(Il sort.)*

SCENE VI.

Edouard (seul.)

Oh oui ! mourir de honte ? Il se moquera de moi, voilà tout. S'il avoit eu honte, il ne m'auroit pas envoyé la moitié de ses pauvretés pour avoir mes richesses. *(Il s'approche de la table, en la parcourant d'un œil triste.)* Et il faut que je me prive de tant de jolies choses ! pour un fripon encore ! Il me semble à présent que j'aimerois mieux tout ce qui n'est pas dans ma portion. Voilà des cédrats bien plus gros que les miens ! Et ce lotto que j'avois tant desiré pour amuser mes amis ! Ces soldats qui m'auroient fait une armée ! Tout cela étoit à moi. Je ne l'ai plus. Il faut que je le donne

pour

pour rien. Pour rien ? (*Il rêve un moment.*) Mais non, Alexis a raison. N'eſt-ce donc rien que ma parole & mon honneur ? J'entends venir quelqu'un ? Eſt-ce Charles ? Non, c'eſt Victorine.

SCENE VII.

Edouard, Victorine.

Victorine (Regardant avec avidité tout ce qui eſt étalé ſur la table.) Que fais-tu donc là, mon frere ? Que ſignifie ce partage ? Eſt-ce qu'il y auroit une moitié pour moi ? Sais-tu bien que ce ſeroit une fort aimable galanterie ?

Edouard. Ah ! ma ſœur, je le voudrois, je t'aſſure. Mais je ne ſuis plus le maître d'en diſpoſer.

Victorine. Et pourquoi donc ? Cela t'appartient. Ah ! j'entends. C'eſt quelque nouvelle eſcroquerie d'Alexis. Il eſt ſans ceſſe à mendier auprès de toi pour les autres ; & ce qu'il obtient par ſes importunités, il fait le mettre de côté pour lui.

Edouard. Victorine, ne parlez pas ainſi de ce digne garçon : je voudrois, pour tout ce que je poſſede, avoir ſa noble maniere de penſer.

Victorine. Mais enfin, que veut dire ce déménagement ?

Edouard. Que je ſuis bien puni d'avoir été ſi avide. Il faut que je cede à Charles la moitié des préſens que j'ai reçus de ma tante.

Victorine. Au lieu de me les donner ! Et à quel propos ?

Edouard. Parce que nous étions convenus enſemble de partager nos étrennes. Par malheur j'ai du beaucoup, & lui rien.

Victorine. Il n'auroit donc rien de moi. C'eſt la juſtice.

Edouard. Que veux-tu ? Nous nous ſommes engagés par l'honneur. Il m'a tenu parole : il faut bien lui tenir la mienne, ou je ſuis un coquin.

Victorine. Voilà de ces folies que ton Alexis te met dans la tête. Non, je ſuis dépitée de ce que tu te laiſſes gouverner par un enfant qui vit de nos ſecours.

Edouard.

Edouard. Mais n'a-t-il pas raiſon?

Victorine. Lui? Jamais. Et je parierois même aujourd'hui qu'il s'entend avec Charles pour partager tes dépouilles.

Edouard. Sérieuſement tu le croirois, ma ſœur? Mais non, non, tu lui fais injure. Alexis eſt trop généreux.

Victorine. C'eſt toi que es trop foible. Il prendroit bien, je crois, ton parti plutôt que celui de Charles, s'il n'y étoit intéreſſé.

Edouard. Je ſuis ſon ami. Il eſt intéreſſé à ce que je ne ſois pas un fripon.

Victorine. Ha, ha, ha! fort bien! Pour n'être pas un fripon, tu te laiſſes friponner.

Edouard. Cela vaudroit toujours mieux.

Victorine. Et d'une maniere ſi ridicule! Oh! comme ils vont ſe moquer de toi! Ha, ha, ha!

Edouard. Alexis ſe moqueroit de moi?

Victorine. S'il aide à te tromper!

Edouard. Mais j'ai donné parole. Le partage eſt tout fait, & Charles va venir.

Victorine. Eh bien! qu'il s'en retourne. Quelle ſera ma joie de voir que tu les attrapes, lorſqu'ils penſent t'attraper!

Edouard. Oui, que je me déſhonore pour ſauver ces miſeres!

Victorine. Mais ſi je te les conſerve avec ton honneur?

Edouard. Et par quel moyen?

Victorine. Le voici. C'eſt d'aller conter l'affaire à mon papa, ou plutôt à ma tante, qui ſeroit plus facile à perſuader, pour qu'ils te défendent de te défaire de leurs préſens. Je me charge de la miſſion.

Edouard. Non, non, ma ſœur, ſi tu as quelque amitié pour moi.

Victorine. A la bonne heure. Tu veux te laiſſer plumer? Je le veux auſſi. Je ne perds rien à cela. Tout au contraire, j'y gagne le plaiſir de rire à tes dépens, & d'avoir maintenant d'auſſi jolies étrennes que toi. Je vais toujours le dire à mon papa, quand ce ne ſeroit que pour te faire gronder, puiſque tu n'as pas voulu ſuivre mes idées.

SCENE VIII.

Edouard (seul.)

Elle a raifon cependant Si mon papa & ma tante me le défendent, je garde tout, & je fuis quitte de mes obligations. Pourquoi cette idée ne m'eft-elle pas d'abord venue à l'efprit ? Il eft vrai que ce ne feroit pas bien. J'entends en moi-même une voix qui me le crie. Je devois tout prévoir, avant d'engager ma promeffe. Ah ! fi Alexis étoit ici pour me décider ! J'ai befoin de fon fecours. Qu'il vienne, mais tout feul. Bon, me voilà content, c'eft lui.

SCENE IX.

Edouard, Alexis.

Alexis. Charles ne tardera pas à venir. Il en eft allé demander la permiffion à fon pere. Courage, mon cher Edouard, ne laiffons pas foupçonner que ces bagatelles nous tiennent fi fort à cœur. Je commence à croire que Charles n'eft pas de bonne foi. Je lui ai parlé vivement, & il m'a femblé voir dans fes réponfes un peu d'embarras.

Edouard. Il me trompe, j'en fuis fûr: & il faut encore que je paroiffe content !

Alexis. N'as-tu pas fujet de l'être ? Tu as rempli ton devoir.

Edouard. Eh bien! je tâcherai de me vaincre, & de faire bonne contenance devant lui. Mais fais-tu ce que me difoit tout-à-l'heure ma fœur ? qu'il falloit prier ma tante ou mon papa de me défendre de donner la moindre chofe de mes préfens, que de cette maniere je conferverois mon honneur & toutes mes étrennes.

Alexis. Et le repos de ta confcience, le conferverois-tu auffi par ce moyen ?

Edouard. Helas, non! je fentois déja en moi qu'il feroit malhonnête d'en ufer ainfi.

Alexis. Pourquoi donc balancer davantage ? O mon cher Edouard ! ne réfiftons jamais à ces premiers fentimens

mens de droiture & de générosité. Tu verras bientôt quel plaisir on trouve à les suivre. Est-ce que nous aurions besoin de toutes ces babioles pour être heureux? Va, je te promets de n'en être que plus empressé à te procurer d'autres amusemens. Si mon amitié est quelque chose pour toi, je t'en aimerai cent fois davantage de te voir honnête & délicat.

Edouard. Oui, je le suis, je veux l'être, mon cher Alexis, & c'est à toi que je le devrai. Je me fais gloire de sentir le prix de ton conseil; & je le suivrai quoiqu'en ait pu dire ma sœur. Fi de ces miseres! Pour te prouver combien je les méprise, je vais encore mettre deux cornets de pastilles de plus dans la portion de Charles.

Alexis. Bien comme cela, mon ami! C'est le triomphe d'un héros qui revient victorieux d'une bataille.

Edouard. Prends toujours soin de ma foiblesse, & si tu me voyois fléchir, parle pour moi.

Alexis. Je n'en aurai pas besoin. Mais doucement: c'est Charles qui s'avance.

SCENE X.

Charles, Edouard, Alexis.

Charles (*avec l'air un peu embarrassé.*) Bonjour, Edouard. Alexis est venu me dire que tu me demandois. Me voici. Je suis cependant fâché.....

Edouard. De quoi es-tu fâché, mon ami?

Charles. De ce que mes étrennes ont été si misérables, & de ce que je.....

Edouard. N'est-ce que cela? Sois tranquille.

Alexis. Edouard n'en est que plus content de pouvoir suppléer à ce qui vous a manqué. Si vous saviez quelle joie il s'en est promis! N'est-ce pas, Edouard?

Edouard. C'est de tout mon cœur.

(*Il prend Charles par la main & le conduit vers la table.*)

Tiens, voilà tous mes présens que nous avons d'abord partagés en deux portions bien égales. J'ai encore ajouté quelque chose de plus à la tienne, pour ne te laisser rien à regretter.

Alexis. Il y avoit deux choses qui n'étoient pas de nature

ture à être partagées, le microſcope & le lotto. Edouard, ſuivant vos conventions, pouvoit les garder pour lui. Il a mieux aimé vous donner le lotto, de peur d'avoir le moindre reproche à ſe faire.

Edouard. J'ai regret que ces figures de porcelaine n'aient pu ſe partager par nombre égal. J'ai gardé les neuf Muſes ; mais pour remettre l'égalite, je te laiſſe, avec les quatre Saiſons, un cent de jetons de nacre & cette bourſe qui me revenoit. Tu n'en es pas moins le maître de choiſir entre ces deux lots.

Charles. Eh non, mon ami, je ſuis content.

Edouard. Je ne le ſuis pas encore, moi. J'ai laiſſé dans le buffet un gâteau dont la moitié m'appartient, je te le donnerai tout entier. Je cours le chercher. *(Il s'éloigne.)*

Charles (veut courir après lui pour le rappeller.) Où vas-tu donc ? ce n'eſt pas la peine.

Alexis (l'arrêtant.) Laiſſez-le faire, M. Charles. *(A Edouard.)* Oui, va, va, mon ami.

SCENE XI.

Charles, Alexis.

Alexis. Eh bien, Monſieur, convenez-en, Edouard eſt un garçon qui penſe avec bien de la nobleſſe. Vous le voyez, ſa promeſſe eſt pour lui plus que tout ce qu'il a de plus précieux. Au lieu de s'affliger du déſavantage qu'il trouve dans vos conventions, il ſe fait un plaiſir de ſurpaſſer votre attente & de combler votre joie.

Charles (confus.) Eſt-il vrai ? Vous me faites rougir. Et je ne ſais comment. . . .

Alexis. Ce n'eſt pas votre faute ſi vos parens ne vous ont pas mieux traité cette année.

Charles (en ſe détournant.) Le pauvre Edouard !

Alexis. Vous l'offenſez par votre pitié. Il ne ſe trouve pas du tout à plaindre. C'eſt la honte de vous en impoſer qui l'auroit rendu malheureux. Voyez toutes vos richeſſes, & réjouiſſez-vous.

SCENE

SCENE XII.

Edouard, Charles, Alexis.

Edouard (revenant avec un grand gâteau qu'il présente à Charles.) Tiens, voilà qui t'appartient par-dessus le marché.

Charles (le repoussant d'une main, & de l'autre se cachant le visage.)

Non, non, c'en est trop.

Edouard. Prends-le, je te le donne; & ne crois pas que ce soit par le remord de t'avoir celé quelque chose! Alexis peut t'en être garant.

Alexis (en regardant fixement Charles.) Oui je le suis, à la face de tout l'univers.

(*Charles s'essuie les yeux.*) Mais je crois que vous pleurez, M. Charles? Qu'avez-vous donc?

Charles. Rien, rien, si ce n'est que je suis un malheureux, qui... qui vous a trompé.

Alexis. Toi, me tromper? Non, c'est impossible. Ne sommes-nous pas amis dès l'enfance? fils de bons voisins & de bons amis?

Charles. Et c'est ce qui me rend plus coupable. Je ne mérite pas que tu penses si nôblemènt de moi. (*Il prend la main d'Edouard.*) Je puis cependant te montrer que je ne suis pas encore tout-à-fait indigne de ton estime. Il est bien vrai qui je n'ai rien reçu de mon papa en bagatelles & en friandises, mais... mais... (*il fouille dans sa poche*) voici trois louis que je lui ai demandés à la place, & qu'il m'a donnés. Tu le vois, j'étois un trompeur, tandis que tu étois si généreux á mon égard. Voici la moitié de mon argent. Il t'appartient de droit. Seulement, par pitié, pardonne-moi ma coquinerie, & reste mon ami.

Edouard (lui sautant an cou.) Oh! toujours, toujours, toute ma vie! Comme tu me ravis de plaisir! non pas à cause de l'argent, car sûrement je ne le prendrai pas...

SCENE XIII.

Edouard, Charles, Alexis, Victorine.

Victorine. Allons, vîte, vîte, qu'Alexis vienne-trouver mon papa!

Alexis. O ma chere Victorine! ne pourroit-il attendre un moment? Ce seroit me dérober un plaisir, un plaisir! . . . .

Victorine. Oui, de faire quelque nouvelle escroquerie à mon frere? Venez, venez, mon papa n'est pas fait pour vous attendre, je crois.

(*Elle le prend par la main & l'entraîne.*)

Edouard. Ma sœur, ma sœur! quelques minutes encore!

Victorine (*en se retournant, d'un air moqueur.*) Mon frere, mon frere! Non, cela n'est pas possible.

(*Elle sort avec Alexis.*)

SCENE XIV.

Charles, Edouard.

Edouard (*prenant la main de Charles.*) O mon cher ami! que je suis touché de ce noble retour! Je n'étois pas en droit de l'espérer.

Charles. Comment? Lorsque tu me donnois la moitié de ton bien, sans attendre rien de moi?

Edouard. Ah! ne me fais pas honneur de cette générosité. Tu ne sais pas tout ce qu'il m'en coûtoit. Non, jamais je n'aurois eu la force de tenir ma parole sans les encouragemens d'Alexis.

Charles. Eh! c'est à lui que je dois aussi le bonheur de n'avoir pas achevé ma fourberie. Il m'en a fait sentir si vivement l'indignité. Lorsqu'ensuite je suis venu, & que j'ai vu combien de loyauté tu avois mis dans le partage. . . . ,

Edouard. Moi, le partage? C'est lui qui l'a fait. Je ne sais comment il a pu s'y prendre; mais il me faisoit trouver du plaisir à me dépouiller. Il y a pourtant bien des

des choses que j'ai ajoutées de moi-même. Je te donnois, & je croyois m'enrichir.

Charles. Ah! garde tout cela, je n'en veux plus. Que je me trouve heureux d'être débarrassé de ce poids! Toi, mon meilleur ami, je n'aurois plus osé te regarder en face. J'étois loin de croire qu'on eût tant à souffrir pour devenir un malhonnête homme.

Edouard. Et moi donc, comme j'étois tourmenté! Je sens bien maintenant le plaisir d'avoir été généreux! Voilà cependant ce que nous devons à l'honnête Alexis! Si pauvre, avoir tant de droiture! N'est-ce pas, qu'il n'a rien exigé de toi pour te découvrir mes richesses?

Charles. Lui, mon cher Edouard? D'où te viendroit ce vilain soupçon?

Edouard. C'est ma sœur qui par jalousie vouloit me le faire accroire.

Charles. Ah! si tu l'avois entendu parler de toi! Comme il soutenoit vivement ton parti! J'ai eu besoin de toute mon adresse pour le faire jaser. Oui, dès ce moment il vient d'acquérir mon estime pour toute sa vie; & je veux lui donner l'autre moitié qui me reste de mes trois louis.

Edouard. Non, Charles, c'est à moi de le récompenser, & j'en sais le moyen. Garde ton argent avec la moitié qui te revient de mes étrennes.

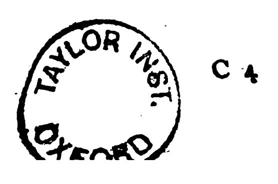
Charles. Que dis tu? Moi? Jamais. Tiens, plutôt, donnons-lui tout ce qui devoit entrer dans notre échange. Nous avons mérité de le perdre, & lui de le gagner.

Edouard. Oh! de tout mon cœur! Sais-tu ce qu'il faut faire? Nous pouvons nous donner bien du plaisir. Je vais faire porter tout cela chez lui pour qu'il le trouve à son retour.

Charles. Bien! bien! pourvu qu'il n'aille pas revenir assez tôt pour nous en empêcher.

Edouard. Je vais appeller un domestique. Toi, range tout dans cette corbeille. Je reviens comme l'éclair.

(*Il sort en courant.*)



C 4 SCENE

SCENE XV.

Charles (en rempliſſant la corbeille.) Ce brave Alexis, comme nous allons le rendre content ! & je ſerai de moitié dans la joie qu'il va goûter ! Ah ! je ne la céderois pas pour dix fois toutes ces jolies étrennes. Qui m'eût dit que j'aurois encore plus de plaiſir, à lui donner tout ce que j'ai tant deſiré, qu'à le garder pour moi ? Je voudrois être mon papa pour l'enrichir. Graces à lui, je ſens à préſent qu'être juſte & honnête, c'eſt être plus heureux que de poſſéder les plus grands biens.

SCENE XVI.

Edouard, Charles, Comtois.

Edouard (à Comtois qui le ſuit.) Entrez, entrez, Comtois.

(Il ferme la porte au verrouil.)

C'eſt pour une corbeille que vous me ferez le plaiſir de porter chez Alexis.

Comtois. Oh! de grand cœur, Monſieur. Nous aimons tous cet excellent jeune homme.

Edouard (à Charles.) As-tu fini, mon ami ?

Charles. J'aurai bientôt fait. Il ne reſte plus que les porcelaines, que je vais mettre par-deſſus, pour qu'elles ne ſoient pas endommagées.

Edouard. C'eſt bien penſé ; mais dépêche-toi, de peur qu'il n'arrive.

Charles. Voilà qui eſt fini.

Edouard (à Comtois.) Bon ! Vous n'avez qu'à prendre la corbeille, & la porter ſecretement où je vous ai dit. Allez-y, je vous prie, tout de ce pas, & ſur-tout prenez bien garde à ne rien caſſer.

Charles. Attends donc, voici les trente-ſix francs qui lui reviennent de ma part. Il faut que je les enveloppe dans un morceau de papier, & je les mettrai dans la bourſe de jetons.

(On entend la voix d'Alexis qui frappe à la porte, & qui dit:)

Ouvrez, ouvrez, c'eſt moi.

Edouard.

Edouard. Ô mon Dieu! qu'allons-nous faire! (*En se retournant vers la porte.*) Un moment, Alexis, je vais t'ouvrir.

Charles (*mettant l'argent à demi enveloppé dans la main de Comtois.*) Tenez; vous glisserez ceci dans la corbeille.

Edouard (*en lui présentant la corbeille.*) Prenez-la sous le bras, & tenez-vous caché dans un coin.

Charles. Oui, oui, tout contre la muraille. Et vous tâcherez de vous esquiver, sans qu'il vous voie.

Comtois. Laissez-moi faire.

Alexis (*de derriere la porte.*) Eh bien, m'ouvrirez-vous? Edouard, ton papa me suit de près.

Edouard (*à Charles.*) Je peux lui ouvrir maintenant?

Charles. Oui; c'est fait.

(*Il fait signe à Comtois de ne pas faire de bruit.*)

SCENE XVII.

Edouard, Charles, Alexis, Comtois.

Edouard (*ouvrant la porte à Alexis.*) Je te demande pardon, mon cher ami, de t'avoir fait attendre. C'est que nous étions occupés.

(*Il le prend par la main, & se place de maniere à lui cacher la corbeille & Comtois.*)

Alexis. Et à quoi donc?

(*Il surprend Charles qui fait signe à Comtois de sortir.*)

A qui en veut-il avec ses mines?

(*Il se retourne, & apperçoit le domestique.*)

Ha! ha! qu'est-ce qu'il porte là?

(*Il va vers lui, & veut regarder dans la corbeille.*)

Comtois (*lui retenant le bras.*) Doucement, Monsieur Alexis; c'est un secret.

Alexis. Comment? Du mystere?

Comtois. Vous l'apprendrez tantôt chez vous.

(*Il veut sortir. Alexis l'arrête.*)

Alexis. Je veux le savoir en ce moment. Ah! si j'avois deviné! Me feriez-vous cet outrage, mes chers amis?

Edouard. Qu'appelles tu un outrage? C'est le foible prix du service que tu viens de nous rendre.

(Il reprend la corbeille, & la lui présente.)

Oui, mon cher Alexis, tout cela est à toi.

Charles (Lui présentant aussi le paquet d'argent que Comtois lui remet.)

Et ceci encore.

(Alexis le repousse. Charles le jette dans la corbeille qu'Edouard continue de lui offrir.)

Alexis. Que faites vous ? Non, non, jamais.

Edouard. Je le veux.

Charles. Je vous le demande en grace. Soyez seulement mon ami, comme vous l'êtes d'Edouard.

Comtois. Si j'osois joindre ma priere à celle de ces Messieurs ! Vous leur feriez trop de peine de les refuser. Je voudrois bien avoir, comme eux, la liberté de vous offrir aussi mon présent. Il seroit petit ; mais je vous le donnerois de bon cœur. Vous êtes béni dans toute la maison.

Alexis. O mon cher Edouard, mon généreux Charles ! *(Il les embrasse.)* Et vous mon brave Comtois ! *(en le regardant d'un air attendri,)* vous me faites pleurer d'admiration & de plaisir. Mais votre bon cœur vous conduit trop loin. Je n'ai point mérité ce que vous faites pour moi ; je ne l'accepterai jamais.

Edouard. Veux-tu me chagriner ?

Charles. Est-ce que vous ne voulez point de mon amitié ?

SCENE XVIII.

M. Dufresne, Edouard, Charles, Alexis, Comtois.

M. Dufresne (Qui est entré depuis un moment à l'improviste, & s'est arrêté pour jouir de ce spectacle, leve ses mains & ses regards vers le Ciel, ensuite il s'avance, comme s'il n'avoit rien entendu, & dit:) Eh bien ! vous trouverai-je toujours en querelle ?

Edouard (courant à lui.) Ah ! mon papa ! venez nous accorder. Alexis nous traite bien durement. Il m'a rendu fidele à ma parole. . . . .

Charles. Il me rend à l'honneur. . . . .

Edouard. Et il méprise notre reconnoissance.

Alexis. *(se jettant dans les bras de M. Dufresne.)* O mon digne protecteur, mon second pere ! sauvez-moi, sauvez-moi

moi de leur générosite. Je viens de me justifier auprès de vous de la méfiance qu'on vouloit vous inspirer sur mon compte ; & j'irois maintenant me démentir ! Non, non, je me rendrois suspect à moi-même de n'avoir agi que par intérêt. Ne me laissez pas corrompre, je vous en conjure.

M. Dufresne. Mes chers enfans, que vous me ravissez ! Non, mon brave Alexis, ces présens ne sont rien pour payer tant de délicatesse & de désintéressement. Je vais mettre fin à se noble démêlé. (*A Edouard & à Charles.*) Que chacun de vous garde ce qui lui appartient. Je prends sur moi votre reconnoissance.

Edouard. Ah ! mon papa, de quél plaisir voulez-vous me priver !

Charles. Vous me punissez, Monsieur, comme je le méritois peut-être tout-à-l'heure : mais vous êtes témoin de mon changement. Ah ! par pitié, daignez vous joindre à moi pour obtenir d'Alexis. . . . .

Alexis (*à M. Dufresne.*) Non, non ; de grace m'y contraignez point.

M. Dufresne. Je l'exige de toi, mon ami. Il n'y auroit que de l'orgueil & de la dureté à lui dérober le plaisir de faire du bien, dont tu viens de lui faire goûter, peut-être pour la premiere fois, la douce jouissance. Prends cet argent, & donne-le à ta mere, qui t'a inspiré une si noble façon de penser.

Alexis. Vous m'y forcez, Monsieur, je vous obéis. Oh ! quelle joie pour elle ! Mais, au moins, qu'Edouard garde ses présens !

M. Dufresne (*tirant sa bourse.*) Eh bien ! qu'il les reprenne pour les partager avec son ami. Je les rachete en son nom pour ces trois louis d'or.

Alexis. Ah ! mon cher Monsieur Dufresne ! arrêtez, arrêtez. Je ne sais, tant je suis penétré de joie & de reconnoissance. . . . . Ma pauvre mere ! Il y a bien longtems qu'elle ne sera vue si riche ! O mes bons amis ! (*Il embrasse Edouard & Charles, sans pouvoir leur parler.*)

M. Dufresne (*à Edouard.*) Mon fils, je te dois aussi une recompense pour ta docilité à suivré les nobles conseils d'Alexis.

Edouard. Eh mon papa ! comment pouvez-vous me récompenser mieux que par ce que vous faites envers lui ?

M. Dufresne. Ce n'eſt rien encore. Il n'a été juſqu'ici que le compagnon de tes plaiſir ; je veux qu'il le ſoit de tes exercices, & de tes études. Je ne mettrai point de différence dans votre éducation.

Edouard. Oh ! comme je vais profiter près de lui !

Alexis (ſe jettant aux genoux de M. Dufreſne.) Voulez-vous me faire mourir de l'excès de vos bontés ?

M. Dufreſne (le relevant.) Non, je veux que tu vives pour aimer mon fils, comme j'aimois ton pere.

Charles. Laiſſez-moi auſſi prendre part à votre amitié. Je commence à ne pas m'en croire tout-à-fait indigne ; & je le dois à vos exemples.

M. Dufreſne. Oui, mes amis, tel eſt l'empire de la vertu, d'élever juſqu'à elle tout ce qui l'approche. Vivez toujours unis, pour vous fortifier dans la droiture & dans l'honneur ; & ſoyez, hommes, ce que vous êtes enfans.

LE RETOUR DE CROISIERE.

DRAME EN UN ACTE.

La Scene se passe à l'entrée du Château de M. de Favieres, situé sur le bord de la mer, à deux lieues de Marseille.

Le fond du Théatre représente le Château. Il est bordé d'une terrasse, d'où l'on descend dans le jardin, qui vient aboutir au parc par une grande allée.

La toile, en se baissant, sépare le parc du jardin.

PERSONNAGES.

M. DE FAVIERES.
MDE. DE FAVIERES.
MELANIE, CONSTANTIN, ALEXANDRINE, MINETTE, } *leurs enfans*
M. DE BLEVILLE, *fiancé de Mélanie.*
M. ARMAND, *Précepteur des Enfans.*
THOMAS, *Jardinier.*
FANCHON, *sa femme.*
COLIN, *leur fils.*
MATHURIN, *vieux Fermier.*
Troupe de jeunes Filles & de jeunes Garçons du village.
Foule de Paysans.

SCENE I.

Thomas, Colin.

Thomas (Est occupé à ratisser une allée, Colin accourt à perte d'haleine, & se presse en tremblant contre son pere.)

EH bien, eh bien, petit drôle! où cours-tu ainsi tout effaré?

Colin. Ah! mon pere, mon pere, je suis mort.

Thoma:

Thomas. C'eſt encore fort heureux d'avoir aſſez de voix pour le dire. Mais qu'eſt-ce donc ?

Colin. Un revenant! un revenant!

Thomas. Un revenant en plein jour ? Ja crois que tu veux te moquer de ton pere. Et quelle mine a-t-il ? d'une bête, ou d'un homme ?

Colin. C'eſt . . . . . c'eſt fait comme un homme.

Thomas. Imbécille que tu es! C'eſt donc un homme. A-t-il une bouche, des yeux, des pieds, des mains ?

Colin. Oui, une bouche, des yeux, des pieds, des mains, de tout cela, comme nous, & non pas comme nous pourtant.

Thomas. Quels ſots contes viens-tu me faire là ?

Colin. Oh! Si vous l'aviez vu! C'eſt, Dieu me le pardonne, une ombre de Turc.

Thomas. (*un peu effraye.*) Une ombre de Turc ?

Colin. Oui, oui, mon pere. Vous m'avez fait voir des Turcs à Marſeille. Eh bien, c'eſt la même choſe. Une longue robe qui lui bat les talons, un manchon ſur la tête, un couteau de cuiſine à ſa ceinture, une grande barbe griſe, & un viſage de mort ſur le ſien.

(*On entend du bruit derriere la charmille.*)

Oh! c'eſt lui, mon pere, c'eſt l'ombre c'eſt le Turc. Sauvons nous, ſauvons-nous.

(*Il s'échappe.*)

Thomas (*avec un air d'inquiétude.*) Colin! Colin! veux-tu bien revenir ?

(*Colin, au lieu de ſe retourner, continue de courir de toutes ſes forces. Thomas le pourſuit; mais comme ſon rateau lui échappe des mains, & s'embarraſſe dans ſes jambes, ſa courſe eſt rallentie, & il ne peut l'atteindre.*)

Ce petit poltron, me laiſſer tout ſeul! S'il diſoit vrai, pourtant: Je ne ſuis pas fait à des ombres de Turc, moi. Oh! Je ne reſterai pas ici pour les attendre.

(*Tandis qu'il ſe baiſſe pour ramaſſer ſon rateau, M. de Favieres, en longue robe rouge, avec un turban ſur la tête, & un maſque ſur le viſage, s'approche de lui, & le ſaiſit par la camiſolle. Thomas, en ſe relevant, l'apperçoit. Il veut fuir; mais, ſe ſentant arrété, il ſe met à crier avec effroi:*)

Au ſecours! au meurtre! un Revenant! un Turc!

SCENE II.

M. de Favieres, Thomas.

M. de Favieres (Lui mettant la main ſur la bouche & cherchant à lui impoſer ſilence) Eh bien, Thomas, ne fais donc pas l'enfant. Eſt-ce que tu ne me reconnois plus ?

Thomas (ſans le regarder.) Il n'y a que Satan qui puiſſe te connoître. Je ne ſuis pas de ta clique.

M. de Favieres. Ah ! je vois ce que c'eſt. *(Il ôte ſon maſque.)* Regarde-moi à préſent.

Thomas (le viſage caché dans ſes mains.) Moi, regarder votre effroyable viſage ! Laiſſez-moi aller, ou je crie dix fois plus fort.

M. de Favieres (tâchant de lui ſéparer les mains.) Que crains-tu de moi ?

Thomas. Finiſſez. Vous allez me rôtir. Oh ! comme vous brûlez !

M. de Favieres (lui lâche les mains.) Es-tu fou, Thomas ? Remets-toi donc, mon ami. Eſt-ce que ma voix ne t'eſt plus connue ?

Thomas. Je la connois bonne à faire mourir de peur.

M. de Favieres. Regarde-moi ſeulement à travers tes doigts.

Thomas. Eh bien, oui ; mais reculez-vous.

M. de Favieres. (s'écartant du lui.) Tiens, te voilà ſatisfait.

Thomas (ſe reculant auſſi.) Etes-vous bien loin ? Attendez.

(Il écarte un peu ſes mains, & le fixe.)

Que vous je ? Monſeigneur ! eſt-ce vous ?

M. de Favieres. Eh oui, mon cher Thomas, c'eſt ton Maître.

Thomas (ſe découvrant un peu plus le viſage.) Etes-vous bien sûr au moins de n'être pas ſon ombre ?

M. de Favieres. Mais je ne te reconnois plus à mon tour, toi que j'ai vu autrefois ſi brave & ſi gaillard.

Thomas (le viſage tout-à-fait découvert, & le regardant encore.) Oh ! oui, c'eſt bien vous à préſent.)

(Il tombe à ſes genoux, & les embraſſe.)

O mon

O mon cher Maître ! pardon de ne vous avoir pas reconnu tout de ſuite.

(Il ſe releve.)

C'eſt mon benêt de fils qui m'avoit fourré ces frayeurs dans la tête.

(Prenant un air fanfaron.)

Un revenant ! Oh bien, oui, comme ſi je croyois aux revenans moi. . . . Mais, Monſeigneur, où diantre avez-vous chauſſé ce grand vilain bonnet ? Savez-vous qu'il ne faut pas ſe jouer avec ces habits de païen ? Si vous alliez reſter Turc pour toute votre vie ! Tenez, je me rappelle fort bien avoir entendu conter cent fois à ma mere qu'elle avoit vu quelqu'un qui avoit entendu dire de tout tems dans ſa famille. . . . Oh ! ce que je vous dis là eſt vrai au moins.

M. de Favieres. Bon ! bon ! tu me raconteras un autre jour ton hiſtoire. Sommes-nous ſeuls ?

Thomas. Oui, vous & moi : car ce ſot de Colin ne s'aviſera pas de revenir. Il a peur, lui. Voyez pourtant ! vous n'aviez qu'à être un Eſprit ; il vous auroit laiſſé tordre le cou à ſon pere.

M. de Favieres. Ma femme, mes enfans, & leur précepteur, ſont-ils toujours ici ?

Thomas. Eh sûrement. Ils ſont reſtés pour vous préparer une fête à votre retour. Oh ! comme ils vont être contens ! Attendez, attendez. Sot que je ſuis, de ne pas courir leur apprendre cette nouvelle, & la repandre enſuite dans tout le village ! *(Il veut ſortir.)* Allons Thomas, allons, mon ami.

M. de Favieres. *(le retient.)* Doucement, doucement. C'eſt préciſément ce que je ne veux pas.

Thomas. Comment ! Eſt-ce que vous ne ſeriez pas de la fête qu'on célebre pour la paix ? C'eſt à cauſe de vous qu'on l'a retardée. Tous les villages voiſins ont déja fait leur feu de joie.

M. de Favieres. Nous ferons auſſi le nôtre ; ſois tranquille.

Thomas. Pardienne, nous en ferions pour vous tout ſeul, quand vous n'auriez pas mené la paix avec vous. Vous êtes un ſi bon Seigneur, & nous vous aimons tant dans le village ! Toutes les cloches devroient être en branle déja. A quoi s'amuſe le Carillonneur ?

M.

M. de Favieres. Mon cher Thomas, un peu de patience. Je paroîtrai bien quand il en sera tems.

Thomas. Voilà qui est fort aisé à dire. Mais je vais crever d'impatience, si cela dure.

M. de Favieres. Et moi tu me fais mourir de la peur de ton indiscrétion. Ne va pas me ravir la joie que je me suis promise. Veux-tu que, pour ma bien-venue je sois obligé de te congédier ?

Thomas. Oh ! que dites-vous ? S'il ne tient qu'à cela, je serai muet comme un poisson. C'est bien mal à vous pourtant de nous laisser plus longtems dans l'inquiétude. Nous vous croyons pris ou noyé de ne pas vous voir revenir. Vous ne savez pas tous les soupirs que cette crainte nous a coûtés. O mon bon Maître ! si nous vous avions perdu ! s'il nous avoit fallu marcher aux fêtes de la paix en longs crêpes, & en habits de deuil ! Je frissonne, seulement d'y penser. Nous aurions mieux aimé encore la guerre pour dix ans, & ne pas vous perdre.

M. de Favieres. Que je suis sensible à ces témoignages naïfs de ton attachement ! Quelle joie plus touchante encore ils me font espérer en rentrant dans ma famille !

Thomas. Eh bien, que n'y venez-vous tout de suite ?

M. de Favieres. Non, te dis-je, mon ami. Je veux doubler ce plaisir par une vive surprise. Fais-moi seulement parler au Précepteur de mes enfans.

Thomas. A M. Armand ?

M. de Favieres. Oui ; je lui ai écrit de Marseille pour le prévenir. Lui & toi, vous serez les seuls du mystere. Mais chut ! j'entends venir quelqu'un par cette allée.

(*Il va se cacher derriere la charmille.*)

De la discrétion, Thomas.

SCENE III.

Thomas (seul.)

Oui, de la discrétion ! il n'est pas difficile d'être discret quand on n'a rien à dire. Mais quand on fait tout ce que je fais ! Ce secret là, je sens déja qu'il m'étouffe.

(*Il se retourne, & apperçoit M. Armand.*)

Dieu soit loué ! il m'envoie du moins à qui parler.

SCENE IV.

Thomas, M. Armand.

Thomas. (*courant vers lui.*) De la joie! de la joie, M. Armand! Nous avons la paix; nous avons Monſeigneur: nous vous avons; vous m'avez.

(*Il jette ſon bonnet en l'air.*)

M. Armand. M. de Favieres eſt ici?

Thomas (*avec un air important.*) Je voudrois bien qu'il n'y fût pas, quand je vous le dis. Je ſuis comme vous, de la manigance

SCENE V.

M. de Favieres, M. Armand, Thomas.

M. de Favieres (*ſortant de derriere la charmille.*). Voilà mon ſecret bien placé! Vraiment, Thomas, je n'aurois eu qu'à me fier à toi?

(*Il court vers M. Armand qui l'embarraſſe.*) Mon cher Armand, que je ſuis aiſe de vous revoir!

M. Armand. O Monſeigneur, quel jour de fête pour nous?

M. de Favieres. Pourvu que Thomas, avec ſa joie folle & ſon bavardage, n'aille pas renverſer tous mes projets.

Thomas. Ne m'aviez-vous pas dit que M. Armand étoit du ſecret? Eſt-ce que j'en ai ſonné le moindre mot à qui que ce ſoit dans le monde?

M. Armand. Oui, parce que tu n'as vu perſonne que moi.

M. de Favieres. Ne perdons pas un moment. Il faut, mon cher Thomas, que tu me caches dans ta cabane, juſqu'au moment où je veux me montrer.

Thomas. Je ne demande pas mieux. Venez, venez, vous y ſerez bien veçu.

M. Armand. Ce n'eſt pas tout. Il faudra poſter ton fils en ſentinelle, pour qu'on n'aille pas inſtruire Madame, ou les enfans.

M. de

M. de Favieres. Oui, & ſur-tout ne laiſſer entrer perſonne chez toi.

Thomas. Mais ſi Madame s'y préſente, ou bien quelqu'un de vos enfans, je ne peux pas leur fermer la porte ſur le nez. Cela ne ſeroit guere poli.

M. Armand. Bon! Un homme fin comme toi ſaura bien trouver quelque prétexte pour les écarter.

Thomas. Vous avez raiſon, je vais faire le bec à ma femme.

M. Armand. Ne va pas oublier les bouquets.

Thomas. N'ayez pas peur. Ce n'eſt pas pour rien que nous ſommes en Provence. On ne fera pas grace au moindre bouton. Dans ces jours de plaiſir, les fleurs ſont cent fois plus belles à nos chapeaux que dans nos parterres.

SCENE VI.

M. de Favieres, M. Armand.

M. de Favieres. Croyez-vous, mon cher Armand, que Mde. de Favieres ne ſoupçonne rien de nos préparatifs?

M. Armand. Il ne m'auroit pas été poſſible de les lui cacher. J'ai mieux aimé les faire de concert avec elle, en lui laiſſant croire qu'elle vous ſurprendroit agréablement par cette fête à votre retour. Je lui ai dit que votre croiſiere ſeroit peut-être encore prolongée. Elle ne charme les ennuis de votre abſence qu'en s'occupant de tout ce qui peut faire éclater à vos yeux la joie qu'elle aura de vous revoir.

M. de Favieres. Ainſi donc, c'eſt moi qui lui donnerai la fête qu'elle compte me donner. Ah! mon cher Armand, que ne vous dois-je pas?

M. Armand. J'eſpere que vous ſerez content de nos ſoins. Tout le monde a voulu contribuer à vos plaiſirs. J'ai auſſi formé quelques jeunes filles & quelques jeunes gens du canton. Ils ſavent deja leur rôle à merveille.

M. de Favieres. Et moi, pour completter notre fête, j'amene la fiancé de ma fille, qui s'eſt couvert de gloire dans un combat contre les Algériens. Il eſt allé, avec douze hommes dans une chaloupe, enlever une tartane de ces brigands qui attaquoient un de nos vaiſſeaux de commerce.

commerce. Ces habits sont de leurs dépouilles ; & j'ai imaginé de les employer à notre déguisement, pour éviter d'être reconnus. Ah ! j'oubliois de vous dire que j'amene aussi de Marseille toute sorte d'instrumens. Je les ai laisses près à l'entrée du parc.

M. Armand. Tant mieux, car nous n'avions que les Menétriers du village.

M. de Favieres. Je serois fâché que rien manquât à notre fête. Je ne veux pas qu'il y ait aujourd'hui dans toute ma terre une seule creature vivante qui ne tressaille de joie. La plupart des fêtes ne sont que pour les riches. Il faut que des évenemens comme celui-ci, où le pauvre est le plus intéressé, soient célébrés avec toute la solemnité possible, pour lui en faire mieux sentir le bonheur. Il faut qu'il en conserve long-tems le souvenir, pour le tracer à ses enfans & à ses petits-enfans. Il en vivra plus satisfait de son état, plus attaché à son Seigneur, à son Roi, & à sa Patrie.

M. Armand. O l'excellent homme ! toujours le même. Vous ne paroissez jamais, que tout ne respire auprés de vous la joie & la benfaisance.

M. de Favieres (lui serrant la main.) Eh mon ami ! ces plaisirs ne sont-ils pas encore plus doux pour celui qui les donne ?

(On voit Colin qui s'avance tout doucement le long de la charmille.)

SCENE VII.

M. de Favieres, M. Armand, Colin (portant un panier de fleurs à son bras.)

Colin. Il faut que ce revenant de Turc ne soit pas si méchant. De quel air d'amitié il parle à M. le Précepteur ! Il lui serre la main.

M. Armand. N'entends-je pas quelqu'un ?

M. de Favieres. Oui. Je cours me cacher là derriere.

(Il s'aproche de la charmille, & se trouve vis-a-vis de Colin, qui le regarde un moment en face, tout tremblant, & tout-à-coup s'écrie avec transport :)

—Eh ! c'est mon parrein, mon bon parrein !

(Il

(*Il jette son panier à terre, s'élance dans les bras de M. de Favieres, lui baise les mains & les habits.*)

M. de Favieres (*après l'avoir embrassé.*) Doucement, mon ami, doucement.

M. Armand. Oui, Colin. Monseigneur ne veut pas qu'on sache qu'il est arrivé. Garde-toi bien d'en rien dire à personne au moins.

Colin. Quoi! ni à Madame, ni aux enfans?

M. Armand. C'est précisément à eux qu'il faut le cacher.

SCENE VIII.

M. de Favieres, M. Armand, Thomas, Colin.

Thomas (*en entrant sans voir Colin.*) Allons, Monseigneur, vous pouvez me suivre

Colin. Ce n'est pas moi qui l'ai dit à mon pere, toujours.

Thomas. (*appercevant Colin.*) Ah! tout est perdu. Voilà ce drôle qui va jaser. Moi qui voulois l'envoyer en commission hors du village!

M. Armand (*caressant Colin.*) Va, va: je suis sûr qu'il sera tout au moins aussi discret que toi. N'est-ce pas, mon petit ami?

Colin. Oh! laissez moi faire. Je garde mon secret tout comme un autre. Ce ne sera pas la premiere fois.

Thomas. Oui. Et quand cela t'est-il arrivé?

Colin. Et parguienne l'autre jour, quand vous me rossâtes pour savoir qui avoit dérobé les pommes du jardin. Est-ce que je vous dis que c'étoit moi?

Thomas. C'est toi qui m'as volé mes pommes? Attends, attends.

(*Colin se sauve dans les bras de M. de Favieres.*)

Oh! tu me le paieras.

M. Armand. A la bonne heure, s'il parle de Monseigneur.

M. de Favieres. Et, s'il n'en parle pas, un louis pour sa récompense.

Thomas. Entends tu, Colin? Un louis!

Colin. Bah! Je l'aurois gardé pour rien, pour l'amour de Monseigneur.

M.

M. Armand. Et pouvons-nous compter également sur la discretion de ta femme ?

Thomas. Ma femme ? Dès qu'il y a du tripotage à se taire, vous verrez si elle jasera. Je ne sais pas tant seulement le tiers de ce que son mari devroit savoir. Allons, allons. Toi, Colin, reste ici pour empêcher qu'on ne vienne nous surprendre. Mais s'il t'échappe un mot, gare les pommes. Je te coupe les oreilles avec le coutelas de Monseigneur.

(*Ils sortent.*)

SCENE IX.

Colin (*ramassant son panier & faisont un bouquet.*) Si l'on ne sait rien que de moi, l'on n'en saura guere. Mais Mlle. Mélanie, Mlle. Alexandrine, Mlle. Minette, M. Constantin ! Ces pauvres enfans ! Cela me fait de la peine qu'ils ne sachent pas que leur papa est ici. Si je le disois à l'oreille à Mlle. Minette ! Elle est bien de mes amies Mlle. Minette ! C'est la plus petite ; mais c'est la plus futée. Oh oui ! voilà qu'elle le diroit à Mlle. Alexandrine, Mlle. Alexandrine à M. Constantin, M. Constantin à Gothon, Gothon à Mlle. Mélanie, Mlle. Mélanie à sa maman, & puis tout le monde seroit du secret. Un louis de perdu, & mes oreilles coupées. Oh ! il vaut mieux faire le muet. Tant que je ne parlerai pas, je n'en dirai rien à personne, d'abord. (*Il frappe sur sa bouche.*) Allons, te voilà clouée jusqu'à demain.

SCENE X.

Constantin, Alexandrine, Minette, Colin.

Constantin (*Frappant doucement sur l'épaule de Colin.*) Bonjour, mon ami.

Alexandrine (*Lui faisant profondément une révérence moqueuse.*) Je suis la très-humble servante de M. Colin.

Minette (*lui prenant la main d'un air d'amitié.*) Eh bonjour, mon petit homme.

(*Colin lui donne un bouquet, Minette le remercie.*)

Constantin. Te voilà seul ?

(*Colin*

(*Colin lui répond d'un signe de tête.*)

Minette. Maman voudroit parler à ton pere. Où est-il ?

(*Colin lui montre du doigt le côté par où Thomas vient de sortir.*)

Alexandrine. Te moques-tu de nous ? Est-ce que tu ne sais pas parler ?

(*Colin sans répondre fixe les yeux en l'air.*)

Constantin. Mais parle donc.

Alexandrine (*lui donnant un coup sur les mains.*) Ah ! je t'apprendrai à faire le plaisant.

Minette (*retenant Alexandrine.*) Doucement, ma sœur, ne fais pas de mal à mon petit Colin.

(*Colin regarde Minette d'un air d'amitié.*)

Constantin (*d'un air impérieux.*) Il n'a qu'à parler, ou je le. . . . . Est-ce qu'il est devenu muet ?

Alexandrine. Ou bien sourd ?

Minette. Il lui est peut-être arrivé quelque malheur, n'est ce pas mon ami ?

(*Colin lui fait signe que non.*)

(*Alors tous les enfans, excepté Minette, se jettent sur lui, le secouent le tiraillent, le pincent, le chatouillent, en s'écriant tous ensemble :*

Oh bien, tu parleras, tu parleras, tu parleras, ou tu diras pourquoi.

Minette (*tâchant de les écarter.*) Finissez donc, ou je vais me mettre avec lui contre vous.

Alexandrine. Le beau Champion qu'il auroit là pour le défendre !

Minette (*à Constantin.*) Mon frere, toi qui es l'aîné. fais-la finir, je t'en prie. Je vais lui parler doucement, & j'en aurai peut-être quelques paroles.

Constantin (*avec fierté.*) Non, je veux qu'il obéisse, quand je lui commande.

Minette. Laisse moi faire. (*A Colin.*) Colin, mon petit Colin, réponds-moi, je t'en prie, quand ce ne seroit qu'un petit mot.

(*Colin lui sourit ; mais il lui fait signe qu'il ne parlera pas*)

Minette. Sais-tu bien que je me mettrai aussi en colere contre toi ?—Mais non. Tiens, Alexandrine, va chercher son pere, puisque maman le demande.

Alexandrine.

Alexandrine. Oui, oui, je ledirai à Thomas, qui le fera parler peut-être.

(*Elle veut ſortir, Colin lui barre le chemin, en ſecouant la tête.*)

Conſtantin (*d'un air d'autorité.*) Comment ? Eſt-ce qu'il oſe arrêter ma ſœur ? Attends, attends.

Minette (*retenant Conſtantin.*) Tu vois bien qu'il ne lui fait pas de mal.—Eh bien, Colin, va donc chercher toi même ton pere, & dis-lui d'aller parler à Maman. Le feras-tu ?

Colin lui fait ſigne qu'oui, & ſort. Les enfans le ſuivent des yeux.)

SCENE XI.

Conſtantin, Alexandrine, Minette.

Alexandrine. Il entend au moins, s'il ne parle pas.

Minette. Je ſavois bien, moi, que j'en tirerois ce que je voudrois.

Conſtantin. Il a bien fait de s'en aller. Mais il me le paiera, de ne m'avoir pas obéi.

(*On voit dans l'éloignement Colin qui va chercher ſon pere, & lui dit d'aller trouver les enfans. Thomas s'avance.*)

Minette (*le voyant venir.*) Ah bon ! voici Thomas. Nous ſaurons ee qui eſt arrivé à mon petit ami.

SCENE XII.

Conſtantin, Alexandrine, Minette, Thomas.

(*Tous les enfans courent vers Thomas, & ſautent autour de lui.*)

Thomas. Bonjour, mon jeune Monſieur, bonjour, mes jolies Demoiſelles, comment vous en va-t-il aujourd'hui ?

Minette. Fort bien, fort bien. Mais dis-nous, qu'a donc ton fils, mon pauvre Colin ?

Thomas. Ce qu'il a ? Bon appétit, toujours.

Minette. Il n'eſt donc pas malade ?

Thomas.

Thomas. Lui, malade ?

Constantin. Il eſt donc bien obſtiné.

Alexandrine. Ce petit vaurien s'eſt moqué de nous.

Minette. Ah ! quelle tête !

Thomas. Comment donc ?

Minette. Je craignois qu'il ne fût devenu muet.

Thomas. Lui, muet ?

Alexandrine. Nous l'avons pincé, chatouillé, pas un mot.

Thomas. Eſt-il poſſible ? Il m'a bien étourdi de ſes criailleries ce matin. Il ne tenoit qu'à moi d'avoir une belle peur.

Constantin. Pour nous, il n'a pas daigné nous dire une parole.

Thomas (en ſouriant.) Eſt il vrai ? Ce petit coquin ! Voyez la fineſſe ! Il a cent fois plus d'eſprit que ſon pere.

Minette. De l'eſprit à ne pas parler ?

Thomas. Dites-moi où il eſt allé prendre cette imagination ?

Alexandrine. Que veux-tu dire ?

Thomas. Et puis, qu'on vienne nous chanter que le monde va de mal en pis ! Les enfans ont, morguienne, au tems qui court, plus d'aviſement que toute leur famille.

Alexandrine. Ils ſont, je crois, devenus fous tous les deux. L'un qui ne parle pas, & l'autre qui parle ſans nous répondre.

Thomas. Oh ! il ſavoit bien ce qu'il ne diſoit pas, & je ſais bien ce que je dis.

Alexandrine. Nous ne le ſavons guere, nous autres.

Thomas. Il n'y a pas grand mal. Mais où eſt Madame ? Colin m'a dit qu'elle me demandoit.

Constantin. Il te l'a dit ?

Minette. Il parle donc ?

Constantin. Oh bien, s'il parle, je vais le faire parler, moi.

Alexandrine. Allons, allons.

Thomas. Oui, oui, allez. Il s'eſt lâché dans le parc. Vous ne lui verrez ſeulement pas les talons. Il a des jambes, s'il n'a pas de langue.

(*Conſtantin & Alexandrine ſortent.*)

SCENE XIII.

Minette, Thomas.

Minette. O mon cher Thomas, dis à Colin, je te prie, de parler un peu, feulement pour moi. J'aime tant à caufer avec lui!

Thomas. Oui, oui, laiffez-moi faire. Je lui parlerai, il vous parlera, & nous nous parlerons tous bientôt. Oh! qu'il y aura de gens à parler!

Minette. Bon! bon! Je vais courir après mon frere & ma fœur pour empêcher qu'on ne le tourmente.

(*Elle fort.*

SCENE XIV.

Thomas (feul.)

J'ai bien fait, je crois, de l'envoyer un peu loin. Ces marmots l'auroient tant houfpillé, qu'ils lui auroient fait dire fon fecret. Avez-vous jamais rien vu de fi malin, pourtant? Ne pas parler, de peur de rien dire. On ne peut pas être plus retors que ça. Mais voici Madame avec Mlle. Mélanie. Allons, mon ami, prends garde à toi. Un homme & fon fecret aux prifes avec deux femmes, il y a là de quoi batailler.

SCENE XV.

Mde. de Favieres, Mélanie, Thomas.

Mde. de Favieres. Eh bien, Thomas, il faut donc que je vienne te chercher? Il y a une heure que je t'ai fait appeller par mes enfans.

Thomas. Eh oui, Madame, je courois auffi près de vous.

Mde. de Favieres. C'eft qu'il faut tout préparer comme pour la fête. M. Armand vient de me dire qu'il defireroit en faire aujourd'hui une répétition générale. C'eft

peut-

peut-être pour adoucir mes ennuis ; mais il m'assure que mon époux ne peut tarder à revenir. Cette idée. qui semble encore rapprocher son retour.....

Thomas. Il n'est peut-être pas si loin qu'on le pense. Que diriez-vous ... (*en se détournant*) Chut! Qu'allois-tu dire toi-même, Thomas ?

Mde. de Favieres. Est-ce que tu aurois appris de ses nouvelles ?

Thomas. Pardienne oui, de ses nouvelles ? C'est bien plus sûr encore ce que je sais. (*A part.*) Où diantre me suis-je enfourné ?

Mélanie. Que veux-tu dire, Thomas ? Explique-toi.

Thomas. C'est que..... Tenez, comprenez-vous ? ... Quand le marché est fini je reviens à grand pas vers notre menage : encore n'ai je pas une femme comme vous, Madame, ni une fille comme Mlle. Mélanie. (*A part.*) Peste ! ce n'est pas mal s'en tirer je crois. (*Haut.*) Ainsi, par semblance du cas, je vois que Monseigneur galoppe vers ici. C'est clair ça ; demandez.

Mde. de Favieres. Ah! quand viendra cet heureux moment, où je pourrai le presser contre mon sein, & le retenir dans mes bras ?

Thomas. Que sait-on ? Je vais toujours me dépêcher ; ça le poussera peut-être. Si chaque coup de mon rateau étoit un coup de fouet pour son cheval ! Je ne menagerois pas non plus celui de votre fiancé, Mlle. Mélanie.

(*Mélanie sourit.*)

Mde. de Favieres. Voilà qui est fort obligeant de ta part, mon cher Thomas.

Thomas. C'est que j'ai de la peine de vous voir tristes. Vous êtes comme des fleurs après une ondée du printems, belles à travers les larmes. Viendra un jour de soleil qui sêchera tout ça, & qui vous rendra plus belles encore. Allons, de la joie, de la joie ! Voici M. Armand qui semble bien joyeux, lui.

SCENE XVI.

Mde. de Favieres, Mélanie, M. Armand, Thomas.

M. Armand. Tout va bien, Madame. J'ai envoyé rassembler les jeunes filles & les jeunes garçons du village

qui doivent figurer dans notre fête : elle eſt prête ê commencer. Je fus très-ſatisfait hiér de l'ordre & de la précision qu'ils mirent dans leurs exerciſes, & j'eſpere que la répétition générale d'aujourd'hui pourra vous plaire, ſi vous nous faites l'honneur d'y aſſiſter.

Mde. de Favieres. Je ne me priverai point aſſurément d'un ſi doux plaiſir. Je m'en promets beucoup à vous rendre ce témoignage de la ſatisfaction que j'ai de votre zele, de votre intelligence, et de votre activité.

M. Armand. Je ne pouvois, Madame, en recevoir un prix plus flatteur. Mais n'etois-je pas déja payé de mes ſoins, par l'idée de ſeconder vos vues, & de prévenir celles de votre époux ? Il auroit été fâche qu'un évenement ſi heureux pour ſes vaſſaux n'eût pas été célébré d'une maniere qui le fixât pour jamais dans leur ſouvenir.

Mde. de Favieres. Oui, voilà bien ſon noble caractere. Auſſi, quelle douce idée je me fais de ſa ſurpriſe & de ſa ſatisfaction !

Thomas. Il ne ſera peut-être pas le plus ſurpris ni le plus content de l'avanture.

(*M. Armand fait à Thomas un ſigne de ſilence.*)

Mde. de Favieres. Que veux-tu dire, Thomas ?

Thomas (embarraſſé.) Oh ! c'eſt que . . . c'eſt que d'abord pour la ſurpriſe, je me doute que vous ſerez bien ſurpriſe, vous, de le revoir frais & gaillard, tout rebondi de ſanté, de gloire, & de plaiſir. Mlle. Mélanie ſera bien ſurpriſe auſſi de revoir ſon jeune fiancé. Je parierois ma bêche contre une de vos épingles, qu'elle en rougira comme une fraiſe. Nous ſerons vraiment bien plus ſurpris encore, nous autres ; car un bon Seigneur, ça ſurprend toujours.

M. Armand. Ah ! Madame, que ce ſeroit un ſpectacle bien doux pour votre cœur de voir l'impatience avec laquelle on l'attend ! Je ne puis faire un pas dans le village, que tout le monde ne s'empreſſe à me queſtionner ſur ſon arrivée. Je crois entendre une nombreuſe famille me demander ſon pere, ſon frere, ſon fils, ſon mari. Vous verriez les femmes, & juſqu'aux plus petits enfans, treſſer des guirlandes, & les porter aux pieds de la ſtatue que vous lui avez elevée dans le jardin. Imaginez quelle ſera leur joie, lorſqu'ils le reverront lui-même.

Mde.

Mde. de Favieres. Je conçois leurs transports par les miens. Mais quand reviendra-t-il ? Je tremblerai toujours jusqu'à ce que je le revoie.

M. Armand. D'où naîtroient vos frayeurs ? Ce n'est plus le tems où la soif qu'il a de la gloire pouvoit l'exposer à des dangers.

Mélanie. Ah ! maman, vous rappellez-vous ces jours cruels où nous ne prenions que d'une main tremblante les nouvelles publiques ? Il nous sembloit voir son nom dans toutes les listes des morts & des blessés.

M. Armand. Ne vous livrez donc aujourd'hui qu'aux douceurs de l'espérance. Une paix heureuse ne nous laisse plus aucun sujet d'alarmes.

Mde. de Favieres. Oui, je la bénis cette paix céleste; je la bénis au nom de toutes les meres, de toutes les épouses.

Thomas. Et moi, au nom de tous les Jardiniers. Ah ! si vous aviez roulé, comme moi, votre corps dans le monde ! Tenez, pendant la derniere guerre d'Allemagne, j'y servois . . . . dans un jardin. Il vint de ces mandits houzards. Au bout d'une heure, il n'y avoit pas une seule haie sur pied dans tout le pays. Les Amour, les Jupiter, les Hereule, ils vous les prenoient par le nez, & leur faisoient lever les jambes en l'air. Tous ces Dieux-là auroient encore pu s'en aller au diable; mais mes pauvres asperges ! mes pauvres melons ! ça me fendoit le cœur. Je n'étois pourtant que garçon de jardin. Aujourd'hui que je suis Jardinier en chef, figurez-vous si cela m'étoit arrivé. Je me serois jetté la tête la premiere dans mon puisard. Mais allons, nargue à ces démoniaques ! nous avons la paix. De la joie, de la joie ! Venez, M. Armand, nous allons arranger tout ça.

(Ils sortent.)

SCENE XVII.

Mde. de Favieres, Mélanie.

Mde. de Favieres. La gaieté du brave Thomas vient de se communiquer à mon ame. Je me trouve maintenant plus tranquille. Je ne sens plus que la douce émotion de l'espérance. Oui, Mélanie, mon cœur me l'annonce, nous allons bientôt les revoir.

Mélanie. Hélas, maman ! je me réveille chaque jour pour me livrer à cette idée flatteuſe, & chaque jour elle s'évanouit.

Mde. de Favieres. Nos murmures contre le Ciel ſont preſque toujours injuſtes. Combien je maudiſſois cette guerre cruelle, lorſqu'elle vint m'arracher mon époux ! Eh bien, la paix va me le rendre couvert de la gloire qu'il s'eſt acquiſe dans ſon expédition des Indes, chargé de la reconnoiſſance de ſes concitoyens, dont il a protégé le commerce ſur ces mers. Il revient lorſque ſa préſence eſt le plus néceſſaire pour l'éducation de ſes enfans. Il ramene avec lui l'époux que ton choix & le nôtre te deſtinent. Et nous pourrions encore nous plaindre d'une courte abſence ? Ah ma fille ! combien de femmes ſur la terre envient aujourd'hui notre ſort !

Mélanie. Oui, maman, je ſuis une folle ; mais vos bontés m'ont juſqu'à préſent rendue ſi heureuſe, que je ne puis ſupporter la moindre altération de mon bonheur.

Mde. de Favieres. Embraſſe-moi, ma fille, & laiſſe reprendre à ta figure ſa gaîté naturelle. Elle te ſied ſi bien ! N'allons pas empoiſonner, par un air d'inquiétude, le plaiſir que vont goûter ces bonnes gens de nous rendre les témoins de leur joie.

SCENE XVIII.

Mde. de Favieres, Mélanie, Conſtantin, Alexandrine, Minette, Mathurin.

Minette (courant vers ſa mere.) Maman, maman ! c'eſt le bon Mathurin que je vous amene.

Alexandrine (qui la ſuit.) Le voici, le voici !

(On voit Mathurin qui arrive, ſoutenu d'une main ſur ſon bâton, & de l'autre ſur Conſtantin. En appercevant Mde. de Favieres, il veut doubler les pas ; il chancele. Madame de Favieres & Mélanie s'avancent vers lui.)

Conſtantin. Appuie-toi plus fort ſur mon épaule. Va, tu ne me fais pas de mal.

Mélanie. Doucement, mon cher Mathurin.

Mde. de Favieres. Prends bien garde de ne pas tomber.

Mathurin.

Mathurin. Madame, on eſt venu chercher nos enfans dans le village, avec leurs habits de fête. Eſt-ce que Monſeigneur ſeroit arrivé ? Je ne me le pardonnerois pas.

Mde. de Favieres. Non, mon ami, nous l'attendons encore.

Mathurin. Ah ! tant mieux. Et par où doit-il venir ? dites-le-moi. J'ai la tête aſſez bonne, mais les jambes me manquent. Il faut que je me mette en marche avant les autres, pour arriver en même tems.

Mde. de Favieres. Comment ? eſt-ce que tu voudrois aller à ſa rencontre, foible comme tu l'es ?

Mathurin (avec vivacité.) Si je le veux ? Quoi ! je reſterois ici à l'attendre, quand il a couru toute ſa vie au-devant de mes beſoins ? je me ferois plutôt porter par mes enfans.

Mélanie. Non, Mathurin, mon papa te ſauroit mauvais gré, je t'aſſure, de t'expoſer à cette fatigue.

Mathurin. Quand ſe ne ſeroit pas pour lui, ce ſeroit pour moi. J'ai beſoin de le voir. Il eſt comme le ſoleil, qui ragaillardit ma vieilleſſe.

Mde. de Favieres. Mais, mon ami, à ton âge. . . . .

Mathurin. Mon âge fait que je lui ai plus d'obligation que les jeunes. Madame, je le connois depuis plus longtems que vous. Combien de fois je l'ai mis à cheval ſur ce bâton que voilà ! Il n'étoit pas ſi grand que M. Conſtantin, qu'il étoit déja mon bienfaiteur. J'étois pauvre alors, & lui, il n'avoit que l'argent de ſes plaiſirs. Eh bien, il trouvoit encore le ſecret de me tirer de peine. J'avois beau ne lui dire que la moitié de mon embarras, il ſavoit en deviner plus que je ne lui en cachois. Dès qu'il put diſpoſer de ſes biens, il me fit préſent de la chaumiere que j'habite, & de quelques terres à l'entour. A chaque enfant que me donnoit ma femme, il ajoutoit, lui, de quoi la nourrir. Graces à ſa bonté, je me ſuis vu en état de les élever tous, & de les établir dans l'aiſance. Auſſi je les regarde comme faiſant ſa famille autant que la mienne, & je n'en trouve que plus de plaiſir à les aimer.

Mde. de Favieres. Tu ſais auſſi qu'il a pour toi beaucoup d'attachement ? Il eſt peu de ſes lettres où il ne me demande de tes nouvelles.

Mathurin (avec tranſport.) Eſt-il vrai ? Mais oui, je le crois. Ecoutez donc, il me le doit, au moins. Il a

fait du bien à beaucoup de gens dans sa terre ; il a relevé leurs chaumieres renversées par l'orage : il leur a fourni du grain dans de mauvaises années ; il a payé la taille pour eux : je veux qu'ils le bénissent, qu'ils le réverent; mais je mourrois de chagrin, si je savois qu'après sa famille, quelqu'un l'aimât ici plus que moi. Ce que je dis là, c'est encore pour vous, Madame, & pour vous aussi, Mademoiselle.

(Madame de Favieres & Mélanie lui font des amitiés.)

Les Enfans (sautant autour de lui.) Et nous, Mathurin ?

Mathurin. Il faut bien que je vous aime, vous êtes ses enfans. Vous me faites pourtant fâcher quelquefois.

Minette. Nous, te faire fâcher ?

Mathurin. Oui, vous avez pour moi trop de soins, cela m'impatiente. On diroit que je suis si vieux, si vieux !

Minette. Oh que non ! tu es bien gaillard encore. Tiens, je veux t'arranger en Petit-Maître. Voici mon bouquet, je vais le mettre à ta boutonniere.

Alexandrine. Donne-moi ton chapeau, que j'y passe un ruban.

Constantin (se levant sur le bout de ses pieds pour atteindre à son oreille.) Je te ferai donner une roquille de notre bon vin.

Mathurin. O cheres petites créatures ! vous êtes tout cœur, comme votre pere. Venez, venez, que je vous embrasse. Madame, vous pardonnez......

Mde. de Favieres. C'est moi qui t'en prie. Rien n'est si doux à mes yeux que de voir mes enfans dans les bras d'un vieillard comme toi. C'est le tableau de l'innocence & de la vertu.

(Les enfans se jettent dans les bras de Mathurin, qui les embrasse & les presse contre son cœur. On entend un bruit de musique.)

Mathurin (se relevant avec vivacité.) Qu'est-ce que j'entends ? Seroit-ce Monseigneur ?

Mélanie. Ah ! plût au Ciel !

Mde. de Favieres. Non, mon ami, ce sont les jeunes gens du village qui viennent faire une répétition de leur fête.

Mathurin.

Mathurin. Oh ! je veux la voir. J'y figurois autrefois. A peine aujourd'hui pourrois-je la suivre. Permettez que j'aille me poster au pied de cet arbre. Je l'ai planté dans mon enfance. Nous étions alors du même âge. Il est à présent bien plus jeune que moi.

Mde. de Favieres. Non, Mathurin, je veux que tu viennes prendre place à mon côté.

Mélanie. Oui, entre nous deux.

Mathurin. Moi, Madame, me faire cet honneur aux yeux de tout le village ?

Mde. de Favieres. Eh ! ne faut-il pas qu'il apprenne, par notre exemple, à respecter la vieillesse & la probité ? Viens, mon ami.

(*Mde. de Favieres & Mélanie le conduisent vers un banc de verdure, & le font asseoir au milieu d'elles. Alexandrine & Minette arrangent ses habits. Constantin assure son bâton pour le soutenir.*)

Mathurin (*en essuyant ses yeux.*) Pourvu que je n'aille pas mourir de joie avant l'arrivée de Monseigneur !

(*On voit entrer des deux côtés de la scene de jeunes garçons & de jeunes filles qui viennent se réunir deux à deux dans le milieu. Les jeunes garçons portent des fleurs, des gerbes, des pampres de vigne ; les jeunes filles, des agneaux, des tourterelles, & des corbeilles de fleurs. La marche commence, précédée des Menétriers du village. A la suite de la marche s'éleve un olivier, au pied duquel s'entrelace une tige de lys. La troupe, après avoir défilé devant le banc où Madame de Favieres est assise avec ses enfans & Mathurin, porte les présens sur un gradin placé derriere l'olivier, tandis que les Menétriers se rangent sur un côté de la scene, en face du banc.*

La ronde commence autour de l'arbre au son du tambourin & du galoubé.)

LE IER. MENÉTRIER.

Air du tambourin des Vendangeurs :

Pour animer nos Chansons.

Allons, joyeux tambourin,
Amis, en cadence ; (*bis en chœur.*)
La Paix, sur un gai refrein,
Veut mener la danse. (*bis en chœur.*) Un

UN JEUNE GARÇON.

Air : *Soleil, ſoleil, brillant ſoleil.*

O Paix ! ô Paix ! ô douce Paix !
Tu viens eſſuyer nos larmes :
O Paix ! ô Paix ! ô douce Paix !
Vois les heureux que tu fais.

La Guerre à nous opprimer
Avoit excité nos armes ;
Toi, du beſoin de s'aimer,
Tu nous fais ſentir les charmes.

O Paix ! &c.

LE IER. MENE'TRIER.

Anglois, voici notre main,
Jettez là vos lances ; *(bis en chœur.)*
Et ſous des flots de bon vin,
Noyons nos vengeances. *(bis en chœur.)*

UN VIGNERON.

Air : *Je ris, je bois.*

Qu'il vienne un fier ennemi
Me préſenter ſon défi ;
Je veux, armé d'un plein verre,
Coucher mon héros par terre.
La Paix ! la Paix !
Pour ſa fête, buvons frais.

LE IER. MENE'TRIER.

Pourquoi d'un fer aſſaſſin
S'entr'ouvrir la panſe, *(bis en chœur.)*
Lorſqu'on peut, dans un feſtin,
Crever de bombance ? *(bis en chœur.)*

UN

UNE JEUNE FILLE.

Air des Vendangeurs:

C'est donc demain que j'obtiens ma Lisette.

Lento.
Les yeux en pleurs, & dans nos champs seulettes,
Par nos soupirs nous appellions la Paix.
La Paix! la Paix!

Allegro.
Elle a déja réveillé nos musettes,
Et les plaisirs sont ses premiers bienfaits.

LE IER. MENE'TRIER.

Allons gai, mon tambourin,
Pressons la cadence. (*bis en chœur.*)
Vive en éternel refrein
Louis & la France! (*bis en chœur.*)

(*La ronde finie, les jeunes gens vont prendre des bouquets, & les apportent à Madame de Favieres, à Mélanie, aux enfans, & à Mathurin.*)

Mde. de Favieres. O mes amis! je suis pénétrée de votre joie. Que ne donnerois-je pas en ce moment pour la voir partager à mon digne époux!

Minette. Ah! maman, s'il étoit ici? N'est-ce pas Mathurin?

Mathurin. Je crois que j'oublierois ma vieillesse pour danser de plaisir.

(*Au même instant on entend le bruit d'une marche guerriere. La toile se leve; on voit sur un piédestal M. de Favieres en habit Algérien, mais sans turban sur la tête. Son gendre est à sa droite dans le même déguisement. A sa gauche est M. Armand; & du même côte, Thomas, Fanchon, & Colin.*

Tout le jardin est illuminé. On apperçoit sur la terrasse des grouppes de paysans, mêlés de matelots en habit Algérien.

Les enfans se regardent tout ébahis. Constantin s'approche le premier, fixe un instant M. de Favieres, le reconnoit, & s'écrie :)

Eh, c'est mon papa !

Alexandrine & Minette (qui le suivent.) Oh c'est lui! c'est lui!

(Madame de Favieres, Mélanie, & Mathurin, se levent à ces cris, balancent un moment, & accourent. L'habit Algérien de M. de Favieres, & celui de M. de Bléville tombent alors à leurs pieds, & les laissant voir en habits d'uniforme de marine. M. de Favieres s'élance le premier du piédestal, & se précipite dans les bras de sa femme & de sa fille, qu'il embrasse tour à-tour)

Mde. de Favieres. O cher époux!

Mélanie. Mon pere !

Les Enfans (le tirant par son habit.) Mon papa ! mon papa ! embrassez-nous donc, c'est bien notre tour, je crois.

M. de Favieres. Je voudrois vous tenir tous à la fois dans mes bras. O ma femme, ma fille, mes enfans !

Mde. de Favieres. Nous sommes encore trop bonnes de t'aimer, après le tour que tu nous joues. Mais d'où vient ce déguisement ?

M. de Favieres (présentant M. de Bléville.) Tenez, voilà celui que vous devez gronder de toute cette aventure : ma femme, je le livre à ta vengeance.

(M. de Bléville baise la main de Madame de Favieres.)

Sans le coup brillant qu'il a fait, je n'aurois pas songé à cette folie ; j'ai voulu vous le montrer dans son habit de victoire : je vous raconterai ses exploits. Ma fille, je te donne un jeune Héros.

M. de Bléville. J'étois animé par votre présence ; & je ne voulois me présenter à Mademoiselle qu'après une action qui me rendît moins indigne de ses bontés.

(Il baise la main de Mélanie, qui lui sourit en rougissant.)

M. de Favieres (se tournant vers Mathurin.) Mais ne vois-je pas là mon vieux ami ?

(Il court à Mathurin, & l'embrasse.)

Mathurin. Je ne pouvois parler tant j'étois ivre de joie. Je vous ai vu, mon bon Seigneur, je puis mourir aujourd'hui, je mourrai content.

M. de Favieres. Non, mon cher Mathurin, tu vivras. Je veux que ce jour te rajeunisse de dix années. Ma femme, je te remercie des honneurs que tu lui as rendus.

Il n'eſt point dans le village un plus honnête homme, & notre famille n'aura jamais un plus digne ami. D'ailleurs, c'eſt dans les jours de fête de la patrie qu'il faut honorer ceux qui lui ont rendu les plus vrais ſervices.

(*Il ſe tourne vers les autres payſans.*)

Et vous, mes enfans, que je me réjouis de vous revoir! Me voilà fixé pour toujours parmi vous. La guerre m'a empêché de vous faire tout le bien que j'aurois deſire; la paix va m'en fournir les moyens. Ne ſongeons qu'à nous rendre tous heureux les uns le autres. Vous me prouverez votre reconnoiſſance par vote bonheur..

(*Un cri général s'éleve.*)

Ah, le bon Seigneur que nous avons!—Qu'il vive, qu'il vive!—Vive notre bon Seigneur!

M. de Favieres (*attendri.*) Et vous auſſi, mes enfans, vivez tous heureux; &, pour cela, prenons de la joie. J'ai reçu votre fête, je veux vous rendre la mienne: nous ne manquerons pas de rafraîchiſſemens; tout eſt préparé.

M. Armand. Madame, nous voulions ſurprendre M. de Favieres, mais il eſt plus alerte que nous.

Thomas. Ouf! on ne peut pas être plus diſcret que moi, toujours.

Colin. Et moi donc, mon pere?

Minette. Ah, tu parles à préſent?

Fanchon. Oui, vantez-vous bien vous autres. Je crois pourtant que perſonne n'a eu plus de mal que moi dans toute cette journée; car je n'ai que ce mot à dire, & je ſuis la derniere à parler.

(*Les payſans, au ſignal de M. de Favieres, prennent Mathurin dans leurs bras, & le portent ſur le gradin placé derrieri l'olivier. Une danſe générale commence autour de lui. M. de Favieres s'y joint avec toute ſa famille, au ſon d'une muſique guerriere, interrompue, à certains intervalles, par le tambourin & le galoubé.*)

LA

LA GUERRE ET LA PAIX.

M. DE Favieres, encore agité des douces émotions de la journée, ne put fermer l'œil que vers le milieu de la nuit: mais alors un sommeil profond, égayé par des songes gracieux, vint le délasser des fatigues de son voyage, & calmer le tumulte de ses esprits. Le lendemain, ses premiers regards rencontrerent ceux de ses enfans, qui, debout en silence autour de son lit, attendoient le moment de son réveil. Il reçut leurs aimables caresses, les embrassa tendrement; & s'étant habillé à la hâte, il descendit avec eux dans le jardin.

La sérénité du jour dans une saison si nébuleuse pour les autres climats, le plaisir de revoir des lieux qu'il avoit cultivés de ses mains, la joie de se retrouver au sein de sa famille, après en avoir été si long-tems séparé, jusqu'au souvenir même des traverses qu'il avoit essuyées pendant sa vie, tout mettoit son cœur dans un état d'épanchement, dont ses enfans profiterent pour lui faire mille questions ingénues.

Il leur raconta ses longs voyages aux extrémités du monde, les tempêtes qui l'avoient assailli, & les expéditions périlleuses où il s'étoit signalé. Il se plaisoit à leur peindre tantôt les solitudes profondes qu'il avoit pénétrées, tantôt les peuplades nombreuses dont il avoit observé, dans ses passages, les coutumes, les mœurs, & le caractere.

Il étudioit avec soin, pendant ce récit, tous les sentimens que ces diverses circonstances imprimoient tour-à-tour sur leur physionomie. Au moindre détail des dangers qu'il avoit courus, il sentoit ses genoux tendrement pressés par les deux petites filles: il leur échappoit des soupirs, & leurs yeux se mouilloient de larmes, tandis qu'un rayon d'audace & de joie éclatoit sur les traits de Constantin. C'étoit sur-tout lorsqu'il entendoit raconter quelque action belliqueuse, qu'on voyoit s'enfler sa poitrine, & ses regards s'enflammer.

O mon papa! s'écria-t-il enfin, j'étois déja grand, que j'aimerois la guerre pour me distinguer à mon tour *comme vous!*

M. de

M. de Favieres. Voilà un ſouhait bien cruel que tu formes là, mon ami.

Conſtantin. Quoi donc! n'eſt-ce pas au métier des armes que vous me deſtinez ?

M. de Favieres. Il eſt vrai, mon fils.

Conſtantin. Et ce métier n'eſt-il pas néceſſaire ?

M. de Favieres. Hélas! oui, malheureuſement. Il en eſt d'un Empire comme du corps humain. L'un & l'autre ſont ſujets à des maladies intérieures & à des accidens étrangers. Le Médecin veille ſur le corps de l'homme, pour prévénir les déſordres qui pourroient ſurvenir en lui par la fermentation de ſes humeurs, ou pour le guérir des maux qu'il reçoit au dehors par des atteintes nuiſibles. De même le Guerrier veille ſur le corps de l'Etat, ſoit pour arrêter les ſéditions qui s'éleveroient dans ſon ſein, ſoit pour repouſſer les attaques de ſes voiſins ambitieux.

Conſtantin. Mais ſi mon métier eſt néceſſaire, ne dois-je pas deſirer de l'exercer ?

M. de Favieres. Que dirois-tu d'un Médecin qui, pour avoir plus d'occaſion de pratiquer ſon art, deſireroit qu'une maladie dangereuſe attaquât tous ces concitoyens ?

Minette. O mon papa ! il ſeroit bien méchant ?

M. de Favieres. Que dois je donc penſer de celui qui, pour ſatisfaire un mouvement d'orgueil au d'ambition, appelle, par ſes vœux, un fléau deſtructeur pour ſa patrie ?

Alexandrine. Là, voyons, mon frere, qu'as-tu a répondre ?

Conſtantin. C'eſt pourtant une belle choſe que la guerre, quand on eſt Roi.

M. de Favieres. Et en quoi la trouves-tu ſi belle ?

Conſtantin. C'eſt que d'abord on peut ſe rendre plus puiſſant.

M. de Favieres. Quand ce moyen de le devenir ſeroit juſte, crois-tu qu'il ſoit bien certain ? Figurez-vous, mes enfans, que les terres ſituées autour de la mienne forment de petits Etats, dont les Seigneurs ſont autant de Souverains indépendans.

Alexandrine. Oui, comme les Rois de France & d'Angleterre ; comprends-tu, Minette ?

Minette. Ne t'en inquiete pas, ma ſœur ; j'entends à merveille. Eh bien, mon Papa ?

M. de

M. de Favieres. Si je fais prendre les armes à mes vassaux pour enlever un champ au Seigneur de la terre voisine, n'armera-t-il pas les siens pour se défendre, ou même pour envahir à son tour quelque partie de mon domaine ?

Minette. C'est tout naturel.

M. de Favieres. Me voilà donc plongé dans des inquiétudes continuelles, toujours occupé à méditer des surprises, ou à me garantir de celles de mon ennemi, craignant sans cesse de voir se réunir contre moi tous mes voisins, pour arrêter mes conquêtes, si je suis victorieux, ou pour se partager mes dépouilles, si je succombe.

Constantin. Et la gloire que vous pourriez acquérir, en vous distinguant par votre valeur ?

M. de Favieres. Fort bien. Pour acquérir cette gloire imaginaire, j'irai compromettre le repos, les biens, & la vie, de ceux que je dois regarder comme mes enfans. D'ailleurs, mon rival pourroit se montrer encore plus habille que moi. Qu'aurois-je alors gagné à mon entreprise ?

Constantin. Ce seroit à vous de former une troupe si nombreuse & si bien disciplinée, que vous fussiez sûr de la victoire.

M. de Favieres. Je pourrois toujours te répondre que mon voisin chercheroit sans doute, de son côté, à prendre les mêmes avantages, qu'il seroit peut-être plus heureux, & qu'il pourroit m'en coûter cher d'avoir réveillé en lui cette ardeur guerriere. Mais je veux que la fortune me favorise, & que la guerre étende mes possessions ; ces conquêtes seront peut-être elles-mêmes la cause de ma ruine.

Constantin. Comment donc, mon papa ? Il me semble qu'elles ne serviroient qu'à vous enrichir. Avec une plus grande terre, vous auriez bien plus de revenu.

M. de Favieres. Eh mon ami ! ce n'est pas de la mesure du sol que dépend la récolte, c'est du soin qu'on donne à sa culture.

Alexandrine. Sûrement. Voyez ces landes de M. de Bernay, qui sont de l'autre côté du grand chemin. Je ne donnerois pas en échange un quart de notre verger.

Minette. Je le crois bien. Elles ne produisent que des *épines* ; & notre verger rapporte de si beaux fruits !

Constantin.

Conſtantin. Mais qui vous empêcheroit de cultiver ces terres que vous auriez conquiſes ?

M. de Favieres. Si j'ai perdu par la guerre une partie de mes vaſſaux, ſi les mains des autres ſont employées à manier les armes, de qui me ſervirai-je pour labourer mes champs ? J'aurai cependant à faire ſubſiſter, dans l'intervalle, ces hommes arrachés à l'agriculture, & que j'exerce encore à la détruire. Pour les nourrir, il faudra que j'épuiſe le petit nombre de ceux qui reſteront occupés à des travaux utiles. Si je les foule, ils quitteront leur patrie pour aller s'établir ſous un maître plus pacifique & plus humain. Je n'aurai donc plus autour de moi que des bras armés, qui, au moindre mécontentement, ſe tourneront contre ma tête.

Conſtantin. Il eſt vrai que notre Précepteur m'en a déja fait remarquer pluſieurs exemples dans l'Hiſtoire.

M. de Favières. Suppoſons maintenant qu'au lieu d'inquiéter mes voiſins, je travaille à me les attacher par les liens d'un commerce également avantageux pour nos peuples, & par mon attention à prévenir tout ce qui pourroit amener entre nous les plus légeres diviſions, tandis que j'encourage dans l'intérieur les progrès de l'agriculture & de l'induſtrie, & que je fais goûter à mes ſujets les douceurs de l'aiſance, les jouiſſances des arts, & la ſécurité d'un gouvernement juſte & modéré ; ne ſerai-je pas alors plus heureux moi-même par le bonheur de tout ce qui m'environne, que par l'orgueil de mes conquêtes ? Et mon empire ne ſera-t-il pas établi ſur des fondemens plus ſolides, que ſi j'avois étendu ſes limites pour l'affoiblir ?

Conſtantin. Mais, mon papa, vous compariez tout à l'heure un Royaume au corps humain. Notre corps prend de nouvelles forces à meſure qu'il grandit : un Royaume devroit donc auſſi devenir plus puiſſant, à proportion qu'il s'accroît ?

M. de Favieres. Il le deviendroit ſans doute, mon fils, ſi ces accroiſſemens ſe faiſoient comme dans la nature, par une marche lente & meſurée, & non par de bruſques révolutions.

Alexandrine. Expliquez-nous cela, mon papa, je vous prie.

M. de Favieres. Je puis vous le rendre ſenſible par un trait tiré de ton hiſtoire, Conſtantin.

Conſtantin. De mon hiſtoire ? Je ne la croyois pas encore bonne à citer.

M. de Favieres. Te ſouviens-tu de ce morceau de gâteau que tu enlevas l'autre jour à ta ſœur ? Qui te portoit à cette injuſtice ?

Conſtantin. C'eſt qu'il me paroiſſoit injuſte à moi-même qu'une petite fille eût une portion preſque auſſi grande que la mienne.

Minette. Voyez donc le grand homme !

M. de Favieres. Voilà en effet le prétexte de tous les Conquérans. Mais qu'en arriva-t-il ? tu ne l'as sûrement pas oublié. Les alimens étant deſtinés à fortifier l'homme, il ſemble d'abord que plus il prendroit de nourriture plus il devroit être vigoureux ; comme un Prince, en acquérant de plus grandes poſſeſſions, ſembleroit devoir devenir plus puiſſant. Mais l'adminiſtration d'un Empire, ainſi que l'opération de notre eſtomac, ſe trouble & s'embarraſſe, pour être trop ſurchargée. En te contentant de la portion que j'avois jugée ſuffiſante pour toi, cet aliment, bien digéré, t'auroit donné de la vigueur. Ce que ton avidité te fit prendre au-delà de tes beſoins, au lieu de te fortifier, te jetta dans un etat de foibleſſe. Si ta ſœur, uſant de la violence que tu lui avois donné le droit d'exercer à ſon tour, etoit venue en ce moment t'enlever auſſi ce que tu poſſedes, toute petite qu'elle eſt, tu n'aurois pas eu la force de le defendre contre elle.

Minette. Je le ſentois bien ; mais c'eſt que j'eus pitié de lui.

M. de Favieres. Les Conquérans avides ne ſont pas ordinairement ſi généreux envers leurs rivaux. Eh ! s'ils l'étoient ſeulement envers leurs propres ſujets, comment pourroient-ils penſer, ſans frémir, au nombre de victimes qu'ils vont ſacrifier dans le premier jour de bataille à leur vengeance ou à leur ambition ? Je voudrois qu'à la veille d'entreprendre une guerre, on ſuſpendît dans leur Conſeil un tableau qui en repréſentât toutes les horreurs ; que l'eſprit continuellement frappé de ces terribles objets, ils entendiſſent, dans la ſolitude de la nuit, les hurlemens des bleſſés qui leur reprochent leurs ſouffrances, les cris de déſeſpoir des meres & des épouſes qui les accablent de malédictions, les clameurs de tout un peuple affamé qui leur demande du pain. Leur ame ſe laiſſe quelquefois

attendrir

attendrir à d'injuſtes ſollicitations pour accorder la grace d'un coupable; & ils ſignent, ſans pitié, l'arrêt d'une mort ſanglante pour des milliers d'hommes innocens. Un Roi ſage emploie des années à méditer des projets utiles qui favoriſent dans quelques parties de ſes Etats la culture, le commerce, ou la population; un ſiecle ſouvent s'écoule à les exécuter; & eux, par la réſolution précipitée d'un jour, ils dépeuplent leurs plus belles Provinces, arrêtent les travaux des campagnes, renverſent les manufactures, arrachent au pauvre ſa ſubſiſtance, en lui ôtant ſon travail, portent dans toutes les familles les alarmes ou la déſolation, bouleverſent leur Royaume entier, & l'épuiſent de ſes richeſſes.

Conſtantin. Cependant, mon papa, l'on diſoit l'autre jour qu'il s'étoit fait à Marſeille des fortunes conſidérables pendant la guerre.

M. de Favieres. Eh! mon ami, voilà encore un mal de plus qu'elle produit. Sans parler des haines que l'inégalité des richeſſes ſeme entre les habitans d'une même ville, ces fortunes énormes enfantent un luxe qui porte la corruption des mœurs à ſon dernier degré. Le faſte dont il s'environne, les jouiſſances qu'il procure, la conſidération honteuſe qu'on n'oſe lui refuſer, engagent ceux de la même claſſe qui ſont moins riches, à l'afficher avec la même indécence, ſoit pour ſatisfaire leur orgueil, ſoit pour animer leur crédit. Ils emploient leurs richeſſes réelles à le ſoutenir, dans l'eſpoir des richeſſes imaginaires qu'ils ſe promettent. Preſſés par la crainte prochaine de leur ruine, s'ils ne ſe hâtent de la prévenir par des moyens violens, ils forment les entrepriſes les plus hazardeuſes, dans leſquelles ils expoſent non ſeulement ce qu'ils poſſedent, mais encore la fortune de ceux qu'ils ſavent y intéreſſer par l'appât d'un gain trompeur. Leur chûte enfin ſe déclare; mais cet exemple terrible n'intimide point la cupidité, qui ſe flatte d'un ſuccès plus heureux, en y employant plus d'artifice & de mauvaiſe foi. Dès que la probité ceſſe de régner, la confiance s'éteint, & le commerce périt par l'excès des richeſſes qu'il a produites.

Conſtantin. Mais ſi l'Etat s'enrichiſſoit par la paix, n'auroit on pas toujours le même malheur à craindre?

M. de

M. de Favieres. Non, mon fils. Ce sont les fortunes rapides qui enivrent leurs possesseurs, & qui leur en font faire un usage si insensé. Les richesses acquises dans le cours ordinaire du commerce, sont le fruit d'un travail de plusieurs années. On ne prodigue point légerement le prix de ses longues sueurs: on le réserve pour être la récompense de son activité dans le delassement de la vieillesse. Les fortunes sont d'ailleurs plus égales; & tout le monde est riche, sans que personne soit opulent. L'Etat, ayant moins de besoins dans le calme dont il jouit, n'est plus obligé de fouler le laboureur. Il s'empresse au contraire de l'encourager, soit pour fournir au négociant les fruits qu'il lui demande, soit pour nourrir les étrangers qui viennent de toutes parts se jetter dans son sein. Un Empire, ainsi fortifié dans l'agriculture & dans le commerce, devient imposant, même par son repos. Ses voisins craignent sa puissance; & au lieu de l'attaquer dans une guerre trop inégale pour eux, ils cherchent à le ménager, en établissant avec lui des relations nouvelles. Ces besoins rapprochent les peuples, éteignent les haines nationales, inspirent des sentimens de concorde & d'union. Le prince n'a plus à s'occuper que du soin de prévenir les abus; & il trouve des secours dans l'accroissement naturel des lumieres. La législation, perfectionnée, fait naître l'ordre & la justice. Ces principes passent des particuliers aux gouvernemens mêmes. La raison s'établit entre les Empires. Les arts, les sciences, & le commerce, sont comme des ponts jettés de l'un à l'autre, sur lesquels la paix & l'abondance se promenent sans cesse pour veiller au bonheur des nations qu'elles ont réunies.

Constantin. Mais, s'il n'y a plus de guerre, les soldats sont inutiles, & me voilà déja réformé.

M. De Favieres. Non, mon fils. Un Etat sans défense seroit trop exposé par sa richesse même aux attaques de ses voisins. Il doit former des troupes dans la paix, s'il veut n'en avoir pas besoin pour la guerre. Mais, au lieu de les voir s'énerver dans le libertinage & l'oisiveté, il leur assignera des travaux capables de les occuper utilement, & d'entretenir leur vigueur. Elles remplaceront, dans les corvées publiques, le laboureur, qui n'abandonnera point sa charrue. Un lien de plus les unira à leur pays, par l'attachement qu'on a pour l'ouvrage de ses mains, & le noble orgueil qu'on sentiroit à

le

le défendre. L'Officier chargé de conduire leurs bras, ne verroit plus, a la vérité, son nom dans des relations passageres, pour des exploits subordonnés, que l'Histoire neglige de recueillir; mais il le graveroit sur une colonne au pied de la montagne qu'il auroit applanie, sur le bord d'un canal ou d'un port qu'il auroit creusé, à l'ouverture d'un pont qu'il auroit construit. Le voyageur viendroit du fond de l'Europe contempler la hardiesse & la magnificence de ses travaux, ses concitoyens en béniroient les avantages, & la postérité la plus reculée en admireroit la solidité. Son habit ne réveilleroit plus des idées de meurtre; il exciteroit la reconnoissance qu'on doit à ses bienfaiteurs. & le respect commandé par le génie. Les momens de son loisir seroient employés à étendre les sciences qu'il auroit cultivées, à éclairer le Gouvernement par ses observations sur l'état des différentes Provinces qu'il auroit parcourues, l'homme enfin, par l'étude qu'il en auroit faite, en vivant au milieu de toutes les conditions. Retiré dans ses terres pour y jouir de l'honneur & du souvenir d'une vie utile, son activité se ranimeroit encore pour la culture. J'ose me proposer pour exemple. Je puis avoir rendu quelques services à mon Prince par ma valeur; mais je suis bien plus fier du bien que je crois avoir fait à ma patrie, en cultivant l'héritage de mes peres, & en vous donnant une bonne éducation. Je tâcherai d'expier le mal involontaire que j'ai fait à l'humanité, en soulageant mes vassaux dans leurs peines; & je ne mourrai pas sans avoir rempli jusqu'au tombeau les devoirs d'un bon Citoyen.

Constantin. Mais, mon papa, ce que vous dites est si sensible; pourquoi tous les hommes n'en sont-ils pas frappés comme vous?

M. De Favieres. C'est qu'ils ont été malheureusement élevés dans des préventions contraires, & qu'ils n'ont pas eu le courage de se désabuser. Les Philosophes n'ont jusqu'ici parlé qu'à des esprits trop obscurcis de préjugés pour entrevoir la vérité de ces principes. On n'en peut rien espérer qu'en les imprimant à des ames neuves, capables de les recevoir dans toute leur pureté. C'est das l'enfance qu'il faut préparer l'homme à ce qu'il doit être un jour. C'est en lui inspirant de bonne heure des sentimens de droiture, de bienfaisance, & de générosité, qu'on lui donnera le goût & l'habitude de les exercer dans l'âge de sa vigueur, & qu'on lui fera trouver sa gloire à contribuer de

tout

tout son pouvoir à la révolution générale qui paroît se faire vers le bien. Un jeune Prince, pénétré de ces nobles idées, instruit que la génération naissante en est pénétrée comme lui, pourroit, avec un caractere de justice, d'ordre, & de fermeté, former un peuple nouveau, qui deviendroit le modele de tous les peuples. Félicitez-vous, mes enfans, d'être nés en ces jours heureux, où vous êtes, dans l'Europe entiere, les premiers objets des veilles du Philosophe ; où des femmes, malgré nos misérables préjugés, qui condamnent leur esprit, aussi juste que pénétrant, aux ténebres, & leurs voix persuasives au silence, ont assez profité des lumieres de leur siecle, de leur reflexion, & de leur talent, pour travailler à former vos cœurs dans des ouvrages dignes d'être couronnés au nom de la nation. C'est peut-être à vous & à vos, jeunes contemporains qu'est réservé le bonheur de voir s'effacer de la terre jusqu'aux dernieres traces de l'injustice & de la barbarie. Heureux moi-même ! si, en répandant de plus en plus les premieres notions de cette morale universelle, si simple & si sublime, je puis contribuer, en quelque chose, à préparer son regne fortuné !

EUPHRASIE.

EUPHRASIE *(à sa poupée.)* Eh bien, Mademoiselle, vous ne voulez donc pas m'obéir ? Vous tiendrez toujours votre cou roide comme un piquet ? Tenez, voyez comme ces petits airs de tête me vont bien. Allons ! Oh ! que vous êtes maussade ! Prenez-y garde, ne me faites pas mettre en colere. Je me fâcherai encore plus que maman, lorsque je battis hier mon épagneul.

Mde. de Seligny (qui a entendu ces derniers mots.) Tu me parois un peu sérieuse, Euphrasie. Est-ce que ta poupée ne s'est pas bien conduite envers toi ?

Euphrasie. Je lui montre comment il faut se donner des airs gracieux, & elle ne veut pas les prendre.

Mde.

Mde. de Seligny. Je conviens qu'il eſt aſſez triſte de prodiguer inutilement d'auſſi utiles inſtructions. Mais tu parlois de te mettre en colere ?

Euphraſie. Oh ! non. Je lui reprochois ſeulement. . . Vous avez peut-être entendu ce que je lui ai dit ?

Mde. de Seligny. Suppoſè que je n'en aie rien etendu, & que je te prie de me confier le ſujet de tés entretiens, craindrois-tu de me mettre dans la confidence ?

Euphraſie. Non, maman ; je ſais que les petites filles ne doivent avoir aucun ſecret pour leur mere.

Mde. de Seligny. Très-bien, mon cœur. Redis-moi donc ce que tu diſois à ta poupée.

Euphraſie. C'eſt qu'elle ne vouloit pas porter un peu de côté ſa tête, & je lui diſois que ſi elle refuſoit de m'obéir, je me mettrois en colere, & que je me fâcherois encore plus que vous, lorſque je battis hier mon épagneul.

Mde. de Seligny. Tu penſes donc que je me mis en colere ?

Euphraſie. Vous ne me regardez pas du même œil qu'auparavant ; je penſai que vous aviez de l'humeur contre moi.

Mde. de Seligny. Ce n'étoit pas de l'humeur, c'étoit de la triſteſſe ; car, d'abord j'eus de la peine de voir que tu faiſois mal à ton chien : enſuite, je craignis qu'il ne s'avisât de te mordre, ſi tu continuois de le frapper. Je t'en avertis ; &, comme tu ſemblois recevoir de mauvaiſe grace mes conſeils, je tremblai de te voir devenir déſobéiſſante ; & c'eſt pour cela que je fus ſi affligée, que les larmes m'en vinrent aux yeux. Tu te figuras alors que j'étois en colere. En colere ? Fi donc ! Je me ſerois auſſi mal comportée envers toi, que toi envers ton chien.

Euphraſie. Mais vous n'êtes pas fâchée non plus de ce que je diſois à ma poupée ?

Mde. de Seligny. Il y auroit bien quelque choſe à te dire au ſujet de ces airs de coquetterie que tu voulois lui donner, & que commençois par prendre toi-même.

Euphraſie. Je croyois, maman, en être plus aimable. La petite Aglaé m'a dit ces tours de tête me ſiéroient fort bien.

Mde. de Seligny. Il me ſemble que je dois en ſavoir là-deſſus un peu plus que ton amie ; & je ne ſerois pas du tout de ſon avis.

Euphraſie. J'eſſayai pourtant hier des airs penchés devant le miroir, & je trouvai qu'ils m'alloient à marveille.

Mde.

Mde. de Seligny. Tu penses donc que les contorsions & les simagrées puissent valoir les graces naturelles de ton âge? Et puis tu ignores peut-être à quoi ces grimaces conduissent infalliblement.

Euphrasie. Et à quoi donc, maman, je vous prie?

Mde. de Seligny. A prendre le goût de l'affectation, & à mettre bientôt dans son cœur la même fausseté que l'on met dans son maintien.

Euphrasie. Oh! mon Dieu! que me dites-vous? Je suis bien heureuse de vous en avoir parlé: je serois peut-être tombée dans ce vice, sans m'en appercevoir.

Mde. de Seligny. Et moi, pleine de confiance en ta candeur, je ne m'en serois peut-être apperçue que lorsque le mal auroit eu fait des progrès, & qu'il eût été bien difficile d'y porter du remede. Tu vois par-là combien il est important de te défier des conseils de jeunes enfans aussi inexpérimentés que toi-même, & de me consulter, de préférence, dans toutes les occasions.

Euphrasie. Oh! oui, maman, je vous le promets, puisque vous voulez avoir cette bonté. Que serois-je devenue, si vous m'en aviez fait le reproche devant toute une assemblée! J'en serois morte de honte.

Mde. de Seligny. Je suis obligée quelquefois de prendre ce moyen pour te rendre la leçon plus frappante; mais nous pouvons former un arrangement pour t'épargner les humiliations publiques.

Euphrasie. Ah! je ne demande pas mieux. Voyons, quil est-il?

Mde. de Seligny. C'est de m'obéir au premier coup-d'œil, lorsque je te ferai signe de faire ou de ne pas faire un chose. Tu chercheras à réfléchir en toi-même, pour en sentir la raison. Si elle ne se présente pas à ton esprit, obéis toujours; & ensuite, lorsque nous serons seules, tu pourras me la demander; je me ferai un plaisir de te la faire comprendre.

Euphrasie. Ah! maman, voilà qui est fort commode. Que vous m'allez épargner de chagrins & de sottises!

Euphrasie, pénétrée de la sagesse de cette instruction, ne se permit plus une action, tant soit peu douteuse, sans avoir d'abord pris le conseil de sa maman. Elle parvint bientôt à lire, dans le signe le plus léger, le parti qu'elle devoit prendre dans toutes les circonstances où elle se trouvoit embarrassée. Peu-à-peu les tendres avis de sa maman,

maman, & ses propres rèflections, lui formerent une expérience au-dessus de son âge. Tout le monde étoit aussi surpris qu'enchanté de la prudence de sa conduite & de la maturité de sa raison. Avant l'âge de douze ans, elle avoit acquis tout le bonheur qu'on peut goûter sur la terre ; savoir, la satisfaction intérieure de son propre cœur, l'attachement solide de ses amis, & la tendresse de ses parens.

LE SAGE COLONEL.

M. D'ORVILLE, parvenu par son mérite au grade de Colonel, voyoit, avec peine, les Officiers de son régiment se livrer au jeu & à l'oisiveté. Il les invita un jour à dîner chez lui ; &, ayant adroitement amené la conversation sur cette matiere, il leur raconta l'histoire suivante :

J'avois à peine achevé le cours de mes exercices, lorsque mes parens m'acheterent une Lieutenance dans le régiment que j'ai l'honneur de commander aujourd'hui. Le goût que j'avois témoigné pour l'étude, dès ma plus tendre enfance, leur faisoit espérer que j'aurois la même ardeur à m'instruire de mon état, & que je pourrois un jour remplir les idées qu'ils osoient concevoir de ma fortune. Je répondis en effet, pendant quelques mois, à leurs espérances ; mais bientôt l'exemple funeste de camarades, leurs séductions, & leurs instances, m'ayant mes engagé dans leurs parties, le démon du jeu s'empara si bien de moi, que tous les devoirs, qui m'empêchoient de me livrer à cette nouvelle passion, me devinrent dèslors insupportables. A peine pouvois-je me résoudre à dérober quelques heures au jeu pour les donner au repos. Au milieu de plus profond sommeil, je voyois en songe des monceaux d'or & d'argent ; les cartes se déployoient dans mon imagination, & le bruit des des remplissoit continuellement mon oreille.

Le besoin naturel des alimens étoit devenu mon supplice. Je les dévorois avec avidité pour retourner plus vîte aux tables du jeu.

Les belles matinées du printems, les soirées délicieuses de l'été, le calme voluptueux des jours sereins de l'automme, tout ce que la nature nous offre de plus digne de notre admiration, avoit perdu pour moi ce charme ravissant dont j'étois autrefois pénétré : l'amitié même n'avoit plus d'accès dans mon ame. Je ne me trouvois bien qu'auprès de ceux qui n'aspiroient qu'à me dépouiller. L'idée de mes parens m'étoit devenu importune ; & si je pensois à Dieu c'étoit pour l'outrager par mes blasphêmes.

La Fortune me traita d'abord avec une bienveillance marquée ; & ses feveurs avoient tellement égaré & avili mon esprit, qu'il m'arrivoit quelquefois de répandre mon gain à terre, & de me coucher dessus, afin qu'on pût dire de moi, dans le sens le plus littéral, que je roulois sur l'or.

Telles furent pendant trois ans entiers les indignes occupations de ma vie. Je ne puis me les rappeller aujourd'hui, sans rougir de la flétrissure intérieure qu'en a reçu mon honneur ; & je voudrois les racheter au prix de la moitié des jours qui me restent à vivre. Mais, comment osez-vous raconter un excès plus affreux encore, dont rien ne pourra jamais effacer la tache, même après vingt années d'une vie d'honneur & de probité ? Jugez, Messieurs, de l'intérêt que je prends à vous rendre mon exemple utile, par la peine qu'il doit m'en coûter à vous faire cette humiliante confession.

Je fus un jour commandé pour aller lever des recrues dans une ville frontiere assez éloignée. J'avois abandonné ce devoir aux soins de mon Sergent, afin de pouvoir me livrer à ma funeste passion. Deux jours après, il m'amena vingt hommes choisis pour leur payer leur engagement. Je venois malheureusement de perdre, non-seulement tout ce que je possédois, mais encore le dépôt sacré que m'avoit confié ma compagnie. Imaginez, Messieurs, quelle fut ma confusion & mon désespoir. Je dépéchai sur le champ un exprès vers un de mes camarades que j'avois laissé à la garnison. Je lui avouai mon crime, & je le suppliai de me prêter cinquante louis.

Quoi,

Quoi, me répondit-il, je préterois une ſomme auſſi conſidérable à un joueur de profeſſion ? Non, Monſieur, s'il me faut perdre mon argent ou l'amitié d'un homme qui ſe déſhonore, c'eſt mon argent que je garde.

A la lecture de cette réponſe outrageante, je tombai dans un évanouiſſement profond ; & je me rappelle encore les horribles images, qui, dans un moment, vinrent toutes à la fois aſſaillir mon eſprit ; d'un côté, la douleur & l'indignation de mon pere, le déſhonnéur que j'imprimois à ma famille, la honte d'être caſſé à la tête du régiment : de l'autre, la perſpective brillante des poſtes où j'aurois pu m'élever par une conduite plus honnête. Je ne repris enfin l'uſage de mes eſprits, que pour ſonger à me délivrer, par un nouveau crime, de l'ignomine, dont le premier devoit me couvrir. J'étois dejà prêt à exécuter cette effreuſe réſolution, lorſque je vis paroître, à ma porte, le même Officier dont la réponſe avoit achevé de m'accabler.

Dans le premier mouvement de ma fureur, je me jettai ſur lui pour le percer de mille coups. Il me déſarma ſans peine, &, me ſerrant dans ſes bras. J'ai répondu, me dit-il, d'une maniere un peu dure à votre lettre, pour vous laiſſer ſentir un moment toute l'horreur de la ſituation où vous vous êtes plongé par votre folie. Je vous en vois pénétré : mes biens, mon ſang, tout ce que je poſſede eſt à vous.

Tenez, continua-t-il, en jettant ſa bourſe ſur la table, prenez ce qui vous eſt néceſſaire pour vos recrues. Le reſte vous ſervira pour jouer ſi vous voulez.

Jouer ? jamais, jamais, lui répondis-je en le ſerrant étroitement contre mon cœur.

J'ai tenu exactement ma parole. Je commençai dès ce jour même à m'interdire tous les plaiſirs diſpendieux, afin de regagner, ſur mes épargnes, de quoi m'acquitter envers mon généreux ami. J'employai tous les inſtans de mon loiſir à m'inſtruire. Mon aſſiduité à mes devoirs me fit remarquer de mes Supérieurs ; & c'eſt à cette heureuſe révolution que je dois l'honneur de me voir à votre tête.

Ce récit fit une impreſſion ſi vive ſur les jeunes Militaires, que, dês ce moment, tout jeu de hazard ceſſa dans la garniſon. Une noble émulation de connoiſſances

utiles prit la place d'une basse cupidité: & l'on vit bientôt les graces du Prince se répandre avec prédilection sur tous les Officiers de ce régiment.

LA CUPIDITÉ DOUBLEMENT PUNIE.

UN riche particulier, voyant son fils prêt à s'oublier au jeu, le laissa faire. Le jeune homme perdit une somme assez considérable. Je la paierai, lui dit son pere, parce que l'honneur m'est plus cher que l'argent. Cependant, expliquons-nous. Vous aimez le jeu, mon fils, & moi les pauvres. Je leur ai moins donné depuis que je songe à vous pourvoir; je n'y songe plus: un Joueur ne doit point se marier. Jouez tant qu'il vous plaîra, mais à cette condition: Je déclare qu'à chaque perte nouvelle, les pauvres recevront de ma part autant d'argent que j'en aurai compté pour acquitter de semblables dettes. Commençons dès aujourd'hui. La somme fut sur le champ portée à l'hôpital; & le jeune homme doublement puni de sa capidité, fut guéri, par cette seule leçon, d'un penchant qui alloit entrainer sa ruine.

LES

LES JOUEURS.

DRAME EN UN ACTE.

PERSONNAGES.

M. DE FLORIS.
HELENE, *sa fille.*
ALBERT, *son fils.*
JULES, *voisin d'Albert.*
AUGUSTE. *ami de Jules.*
RAOUL,
VICTOR,
CARAFFA, } *jeunes Joueurs.*

La Scene se passe dans un jardin commun aux appartemens de M. de Floris & du pere de Jules.

SCENE I.

Jules, Auguste.

Auguste. QUE vas-tu donc faire chez Albert ?

Jules. Il faut que je lui parle. Tu le connois aussi, toi ?

Auguste. Seulement pour l'avoir trouvé quelquefois chez nos amis. Vous n'étiez pas alors trop liés ensemble.

Jules. Je le vois plus souvent depuis que mon pere a loué un appartement dans cette maison. Nous avons causé le soir dans le jardin. Il est même venu le premier me trouver dans ma chambre, où nous nous sommes amusés à quelques petits jeux.

Auguste. Tu n'as plus que des jeux en tête, à ce qu'il me paroît. Je te vois toujours faufilé avec de jeunes

gens, tels que Raoul & V...
de bon.

Jules. Tu ne les connois ...
que je ne les eusse jamais ...

Auguste. Que me dis-tu, ...
core tems de rompre soc...
dépend de fuir ou de rech...

Jules. Ah! ce n'est plu...
rois-tu, si je te confiois n...

Auguste. Nous sommes ...
ains de m'ouvrir ton c...

Jules. O mon cher A...
malheureux. Ils m'ont ...
rdre, si mon papa vient ...
moment de repos.

Auguste. Tu m'épouv...
nc, mon ami?

Jules. Je me suis laissé ...
jeune Italien qui voyage...
de Champagne & des ...
miere fois; on m'a fait ...
mon argent.

Auguste. Te voilà bien pu...
un libertin. Mais qu...
on. Ne joue plus, & ...

Jules. Oh ce n'est pas ...
ne me chasse pas de ...
d'argent, & que je ...
nche en continuant ...
tre, la garniture de ...
boucles, mes bou...
vois avoir sur moi de ...
is à l'Italien. Si ...
venir demain trou...
rité!

Auguste. Je ne vois ...

...mment, vous n'êtes pas encore descendu au ... un beau jour de fête comme celui-ci, où vous ... le devoir ?

M. Albert n'aime pas à courir comme toi. ...t bien s'amuser, sans quitter la maison.

Oh ! je me suis déja promené ce matin de ...eure dans le bosquet ; & puis j'ai déjeûné sous ...u avec ma sœur & mon papa.

... (*un peu surpris.*) Quoi ! votre pere est déja de ...

... Vous n'en êtes pas trop content, j'imagine ?

...*rt.* Que dites-vous ? J'en ai ressenti une joie, une ...que je ne puis vous exprimer. Après avoir passé ...semaines sans le voir, & lorsque je ne l'attendois ... mois prochain !

...*s.* J'aime bien aussi mes parens : mais s'ils ai...t les voyages, je ne leur en saurois pas du tout mau...gré. Je supporterois de tems en tems leur absence ...quelques jours.

...*bert.* Je voudrois que mon papa ne s'éloignât jamais ...seul instant. Il est si doux & si bon !

...*les.* Et le mien si dur & si severe ! Il n'est pas que... de plaisirs avec lui.

Auguste. Qui sait les plaisirs qu'il te faudroit pour te ...sfaire ? J'ai reçu, moi, les plus tendres témoignages ...a bonté.

Albert. Je croyois que vous n'aviez rien à desirer sur ... point. Depuis que vous demeurez si près de nous, ... vous vois presque tous les jours devant la porte. Je ...s venu quelquefois vous trouver pour jouer dans votre ...mbre, ou dans le pavillon du jardin, & je n'ai vu ...rsonne qui vous ait gêné.

Jules. Oui, les jours que mon papa soupe chez ses ...is. C'est le seul bon tems qu'il me laisse, & j'en ...ofite. Mais à présent que le vôtre est de retour, nous ... vous verrons pas si souvent dans la soirée.

Albert. Pourquoi non ? Il ne me refuse aucun plaisir ...

... Cependant je ne trouve la société de personne ...aussi joyeuse que la sienne ; & l'on croiroit, à ... il s'amuse beaucoup avec moi. Aussi nous ... jours à nous chercher.

...oilà ce qui s'appelle un bon pere ! ...c de sortir quand il vous plaît, & d' ...mble ?

ne touche plus une carte de ma vie. S'il m'arrive de manquer à cette promesse, tu peux aller trover mon papa, & lui dire tout, tout. (*Auguste branle la tête.*) Et puis, ce n'est pas moi qui peux tromper ; je ne suis pas adroit. C'est Caraffa qui prend la chose sur lui. Je me laisserai seulement donner des cartes. Ils m'ont promis de ne rien prendre de moi si je perds, & que je ne serois de moitié que dans le profit.

Auguste. Eh bien je veux être témoin de la partie.

Jules. Je ne demande pas mieux. Je cours inviter Albert pour cet après-midi. Son pere est à la compagne, & ne doit revenir que dans quelques jours.

Auguste. A merveille. Mais je te préviens que si tu te permets quelque tromperie. . . .

Jules. Eh mon Dieu, non ! Ne me tourmente pas davantage : ne suis-je pas assez malheureux ? Je voudrois ne t'avoir pas dit mon secret.

Auguste. Je voudrois aussi que tu l'eusses gardé ; je n'aurois à répondre de rien.

Jules. Et à qui aurois-tu à répondre ?

Auguste. A ma conscience. Je vois qu'un honnête jeune homme va être trompé.

Jules. Mais ce n'est pas moi qui trompe, ni toi non plus.

Auguste. Garderois-tu le silence, si tu voyois un filon escamoter une bourse, même à un étranger ?

Jules. Bon ! Albert en sera quitte pour quelques écus. C'est peut-être un bonheur pour lui. Cette leçon le dégoûtera du jeu.

Auguste. Oui, comme tu t'en dégoutes toi-même. On joue encore pour regagner ce que l'on a perdu, & l'on emploie des moyens infames.

Jules. Doucement, j'entends quelqu'un à la porte.

Auguste. C'est le jeune Albert lui-même.

SCENE II.

Auguste, Jules, Albert.

Albert. Je vous salue, mes bons amis.

Auguste. Bonjour, M. Albert.

Jules.

Jules. Comment, vous n'êtes pas encore descendu au jardin dans un beau jour de fête comme celui-ci, où vous n'avez pas de devoir ?

Auguste. M. Albert n'aime pas à courir comme toi. Il sait fort bien s'amuser, sans quitter la maison.

Albert. Oh ! je me suis déja promené ce matin de bonne heure dans le bosquet ; & puis j'ai déjeûné sous le berceau avec ma sœur & mon papa.

Jules (*un peu surpris.*) Quoi ! votre pere est déja de retour ? Vous n'en êtes pas trop content, j'imagine ?

Albert. Que dites-vous ? J'en ai ressenti une joie, une joie, que je ne puis vous exprimer. Après avoir passé trois semaines sans le voir, & lorsque je ne l'attendois que le mois prochain !

Jules. J'aime bien aussi mes parens : mais s'ils aimoient les voyages, je ne leur en saurois pas du tout mauvais gré. Je supporterois de tems en tems leur absence pour quelques jours.

Albert. Je voudrois que mon papa ne s'éloignât jamais un seul instant. Il est si doux & si bon !

Jules. Et le mien si dur & si severe ! Il n'est pas question de plaisirs avec lui.

Auguste. Qui sait les plaisirs qu'il te faudroit pour te satisfaire ? J'ai reçu, moi, les plus tendres témoignages de sa bonté.

Albert. Je croyois que vous n'aviez rien à desirer sur ce point. Depuis que vous demeurez si près de nous, je vous vois presque tous les jours devant la porte. Je suis venu quelquefois vous trouver pour jouer dans votre chambre, ou dans le pavillon du jardin, & je n'ai vu personne qui vous ait gêné.

Jules. Oui, les jours que mon papa soupe chez ses amis. C'est le seul bon tems qu'il me laisse, & j'en profite. Mais à présent que le vôtre est de retour, nous ne vous verrons pas si souvent dans la soirée.

Albert. Pourquoi non ? Il ne me refuse aucun plaisir permis. Cependant je ne trouve la société de personne au monde aussi joyeuse que la sienne ; & l'on croiroit, à le voir, qu'il s'amuse beaucoup avec moi. Aussi nous sommes toujours à nous chercher.

Jules. Voilà ce qui s'appelle un bon pere ! Il vous permet donc de sortir quand il vous plaît, & d'aller où bon vous semble ?

Albert. Oui sûrement, parce que je lui dis toujours où je vais.

Auguste. Et parce qu'il sait que vous allez toujours où vous dites.

Jules. Que faites-vous donc, lorsque vous êtes ensemble, pour être si satisfait de vos amusemens ?

Albert. Dans les belles soirées d'été nous allons à la promenade.

Jules. Mais on est bientôt las de marcher ; & je ne vois rien de si triste que d'aller & revenir continuellement devant soi.

Albert. Je le trouve bien doux, après avoir resté assis presque toute la journée. Et puis en causant de bonne amitié, l'on ne s'apperçoit pas de la fatigue. Je voudrois que vous fussiez un jour de nos plaisirs. Je commence à connoître les plantes & les fleurs : nous nous amusons à en chercher. Et quelle joie, lorsqu'un de nous deux en découvre d'inconnues ! Il faut les observer dans toutes leurs parties, pour les classer. Cette recherche nous rappelle, en un moment, tout ce que nous avons appris ; & nous voilà saisis d'une ardeur nouvelle pour retourner encore herboriser le lendemain.

Auguste. Et vos soirées d'hiver, à quoi les employez-vous ?

Albert. A parler de mille choses curieuses au coin du feu, lorsque nous sommes seuls, ou bien à nous instruire dans l'Histoire Naturelle, la Géographie, ou les Mathématiques. Nous jouons aussi de petits Drames avec ma sœur & mes amis. Vous ne sauriez croire combien cela nous exerce à parler avec aisance, & à nous bien présenter. Nous trouvons de cette maniere, jusques dans nos plaisirs, de quoi perfectionner notre éducation.

Jules. Mais pour étudier tant de choses vous devez bien vous rompre la tête ?

Albert. Bon ! tout cela s'apprend comme un jeu.

Jules. Un jeu de cartes me paroît cent fois plus récréatif. Y jouez-vous quelquefois ?

Albert. Vraiment oui. Mon papa veut bien de tems en tems me mettre de sa partie.

Jules. Et vous jouez de l'argent ?

Albert. Sans doute; mais une bagatelle, feulement pour intéreffer le jeu, & pour apprendre à perdre noblement.

Augufte. C'eft fort bien : il faut favoir gouverner fa bourfe.

Albert. Oh ! ne croyez pas que l'argent me manque. Mon papa m'en donne au-delà de mes befoins.

Jules. Et combien donc, pour voir ?

Albert. Six francs par femaine.

Jules. Voilà une jolie penfion ! Et tout cela pour vous divertir ?

Augufte. Oh que non ! J'imagine que vous êtes chargé d'une partie de votre entretien ?

Albert. Oui, de ces petites bagatelles, pour lefquelles je rougirois d'aller importuner mon papa. Je vous avouerai, entre nous, que cela me rend beaucoup plus foigneux.

Augufte. Je le crois. On fent mieux le prix des chofes, lorfqu'il faut les payer foi-même.

Jules. Vous avez auffi quelques bonnes aubaines dans l'année ?

Albert. Oui, le jour de ma fête, je reçois bien cinq ou fix piftoles. Je me trouve à préfent cinq bons louis d'or dans ma bourfe, fans compter la monnoie.

Jules. Cinq louis d'or ! Que faites-vous d'une fi grande fomme ?

Albert. Et n'ai-je donc pas mes dépenfes ? Je paie les mois d'école des enfans de notre Portier. J'ai un vieux Maître d'écriture qui eft devenu aveugle ; je lui fais une petite penfion toutes les femaines. J'achete auffi de bons livres, & quelques eftampes. Je fais de tems en tems des cadeaux à ma fœur ; & je garde le refte pour les occafions où il faut de l'argent, comme pour le jeu.

Jules. Mais vous n'y êtes pas fi malheureux, M. Albert ? Vous me gagnâtes encore l'autre jour trente fols au vingt-&-un.

Albert. J'en ai du regret : je fuis fâché de gagner mes amis. D'ailleurs, mon papa n'aime pas tous ces jeux de cartes. Il donne la préférence aux Dames-Polonoifes & aux Echecs.

Jules. Bah ! autant vaudroit étudier fes leçons. On ne joue que pour fe divertir. Etes-vous engagé ce foir ?

Albert. Non, je reste au logis. Mon papa doit faire un mémoire pour un pauvre malheureux.

Jules. Tant mieux, & le mien doit sortir à cinq heures. Venez me trouver. Je tâcherai de vous occuper agréablement. Nous aurons Raoul & Victor. Je veux aussi vous faire connoître un jeune Italien, plein d'esprit, qui voyage.

Albert. C'est bon : j'aime les voyageurs ; on s'instruit à les entendre. Je cours en demander la permission à mon papa. Restez-vous ici ?

Jules. Non, je vais rentrer pour retenir mes amis. Auguste pourra me rapporter votre réponse.

SCENE III.

Auguste, Albert.

Albert. Voulez-vous me suivre M. Auguste ? Mon papa sera charmé de vous voir. Il a beaucoup d'estime pour vous.

Auguste. Je suis très-sensible à ses bontés. L'estime d'un homme aussi sage est flatteuse. Mais je souffre un peu dans ce moment. Je vous demanderai la permission de rester dans le jardin.

Albert. Oui, faites un tour de promenade pour vous dissiper. Je serai bien tôt de retour.

SCENE IV.

Auguste (seul & reveur.)

Je ne sais le parti qu'il faut prendre. Jules est dans la peine. Si je pouvois l'en voir sortir ! Mais quoi ! laisser ainsi sacrifier le pauvre Albert ! Non, non, le complice est aussi criminel que le malfaiteur. Favoriser de telles friponneries, c'est friponner soi-même. Je vais tout révéler. Mais doucement, voici la sœur d'Albert. Tâchons de l'aider à garantir son frere du péril, sans trahir cependant la confiance de mon ami.

SCENE V.

Helene, Auguste.

Helene Ah ! vous voilà M. Auguſte ! Vous-êtes ſeul ? Il me ſembloit avoir vu mon frere s'entretenir avec vous.

Auguſte. Il vient de me quitter à l'inſtant même.

Helene. Je voudrois bien, ſi ſa ſociété vous étoit agréable, qu'il ne vous quittât jamais. Je n'aurois plus d'inquiétude ſur ſon compte.

Auguſte. Vous me faites trop d'honneur, Mademoiſelle. M. Albert eſt aſſez bien élevé pour qu'on n'ait rien à craindre de lui.

Helene. Je n'en crains rien, tant qu'il ne verra que d'honnêtes jeunes gens. Mais voulez-vous que je vous parle avec franchiſe ? Je n'ai pas entendu dire des choſes trop flatteuſes de ceux qui fréquentent M. Jules. Et mon frere eſt bien ardent à ſe jetter dans leur ſociété.

Auguſte. Je ne me ſuis pas encore apperçu qu'elle lui ait été pernicieuſe.

Helene. Je l'eſpere : mais, avec de l'eſprit, il eſt doux & crédule. Il juge tout le monde d'après l'honnêteté de ſon cœur. Que deviendroit-il, ſi ceux, qu'il croit ſes amis, étoient des méchans ? J'ai bien vu que vous-même vous ſemblez craindre leur commerce.

Auguſte. Vous ſavez que je ne ſuis pas riche ; ainſi je ne dois pas me lier avec de jeunes gens plus fortunés que moi. Je ne veux pas avoir à rougir.

Helene. Mais vous aimez M. Jules. Etes-vous bien-aiſe de lui voir former ces nouvelles liaiſons ?

Auguſte. S'il faut vous le dire, j'aimerois mieux qu'il s'en tint à l'amitié de votre frere. Au reſte, ils ont l'un & l'autre des parens éclairés qui veillent ſur leur conduite.

Helene. Le mal ſe remarque quelquefois un peu tard. On peut bien empêcher qu'il n'ait des ſuites plus fâcheuſes, mais non réparer ſes premiers effets.

Auguſte. Vous me paroiſſez, Mademoiſelle, aimer tendrement votre frere. Ecoutez-moi ; mais que je ne ſois pas compromis. Jules vient de l'engager à l'aller joindre à la maiſon. Les jeunes gens que vous craignez

doivent être de la partie. On y jouera sans doute; tâchez d'en détourner M. Albert. J'étois ici pour attendre sa réponse; mais je pense qu'il ne me convient pas de m'en charger. Il ne tarderoit peut-être pas à revenir: trouvez bon, Mademoiselle, que je me retire, & songez bien au conseil que j'ai cru devoir vous donner.

SCENE VI.

Helene (seule.)

Voilà qui me paroît sérieux. Ah! mon frere, toi qui fais la joie de mon papa, si tu allois changer pour son tourment!

SCENE VII.

Helene, Albert.

Albert. Les amis de mon papa prennent bien leur tems pour venir le complimenter sur son arrivée. Il ne m'a pas été possible de l'aborder.

Helene. Il me semble que ses plaisirs doivent aller devant les tiens. Tu as donc quelque chose de bien important à lui dire?

Albert. Très-important pour moi, puisqu'il s'agit d'aller me divertir chez mes amis.

Helene. Chez M. Jules, sans doute?

Albert. Oui, chez lui-même.

Helene. J'en étois sûre. Je t'ai cependant fait sentir combien cette société me déplaisoit.

Albert. Il est vraiment fort à plaindre de ne pas être dans tes bonnes graces. Comment faut-il donc être fait pour avoir cet honneur?

Helene. Mais, comme toi, mon frere.

Albert. Tu penses te moquer?

Helene. Je parle sérieusement, je t'assure. Tu es un fort amiable & fort brave garçon.

Albert. Que prétends-tu dire par-là?

Helene.

Helene. Je crois parler assez clair. Faut-il expliquer les mots les plus simples à quelqu'un aussi bien instruit ? Je veux dire, un jeune homme bien né, sensible, honnête, & très-poli envers tout le monde, excepté envers sa sœur.

Albert. Parce que sa sœur est une petite moqueuse, qu'elle fait quelquefois endever son frere, & qu'elle se croit plus raisonnable & plus avisée que lui.

Helene. Vraiment, j'avois oublié la modestie dans son éloge.

Albert. Mais que veut dire tout ce babil ? Je te demande pourquoi tu viens me faire des plaisanteries au sujet de M. Jules ? Le connois tu assez pour en parler ?

Helene. Je cherche à le connoître par ses actions !

Albert. Est-ce qu'il t'appelle pour en être témoin ?

Helene. Je puis en juger par les personnes qu'il fréquente, & par leur liaison.

Albert. Ah ! j'entends ; il te déplaît parce que je le fréquente, & que je suis de sa société.

Helene. Voilà un petit trait d'humeur, mon frere. Il me semble qu'il a des liaisons plus anciennes & plus étroites que la tienne. Et voilà les personnes que j'ai entendu nommer plus d'une fois des vauriens.

Albert. Des vauriens ?

Helene. Oui, qui jouent ensemble pour se gagner vilainement leur argent, & le manger plus vilainement encore.

Albert. Voyez la belle merveille, qu'ils s'amusent à jouer, lorqu'ils sont réunis ! Nous jouons bien aussi, nous autres, à gagner ou à perdre, & nous depensons notre argent comme il nous plaît. Et puis n'ai-je pas été de leurs parties ? J'ai vu ce qu'ils jouent, & je les ai même gagnés quelquefois.

Helene. Oui, tu leur as gagné leur monnoie, & ils te gagneront tes écus.

Albert. Que t'importe ? C'est moi qui les perdrai, non pas toi. Mais voilà bien ma sœur ! Elle seroit desolée de ne pas troubler mes plaisirs, quand je serois tout au monde pour la rendre heureuse.

Helene (lui prenant la main.) Non mon frere, tes plaisirs sont les miens ; mais je ne me consolerois jamais, s'ils te faisoient perdre tes bonnes qualités & ton repos, & à moi la douceur de t'aimer.

Albert. Oui, je sais que tu m'aimes. Je t'aime bien aussi : mais tu m'affliges de croire que je ne suis pas en état de me conduire.

Helene. Tu ne serois pas le premier qui auroit eu cette confiance, & qui cependant. . . . . . Mais voici mon papa.

SCENE VIII.

M. de Floris, Helene, Albert.

M. de Floris. Ah mes enfans ! je viens de goûter une des plus douces satisfactions de ma vie, la joie de revoir mes amis, & de recevoir les témoignages de leur attachement.

Helene. Il faut bien vous chérir, lorsqu'on a le bonheur de vous connoître.

M. de Floris. Vous êtes donc bien-aises aussi de mon retour ?

Albert. Comment ne le serions-nous pas ? Vous êtes notre plus tendre, notre meilleur, ami.

Helene. Notre maison étoit un vrai désert pour moi depuis votre absence.

Albert. Je ne trouvois plus d'agrément, ni dans mes études, ni dans mes promenades. Ah ! sans vous, mon papa. . . .

M. de Floris. Il faut cependant apprendre de bonne heure à vous trouver sans moi sur la terre ; car, suivant le cours ordinaire de la nature, il faudra que je vous quitte le premier.

Helene. Eh mon papa ! auriez-vous le cœur de nous affliger, quand nous ne devons penser qu'à nous réjouir ?

Albert. Oui, vous vivrez long-tems encore pour notre avantage, & pour notre bonheur. Mais ne parlons plus de choses si tristes. J'aurois une petite priere à vous adresser.

M. de Floris. Voyons, mon fils, de quoi s'agit-il ;

Albert. M. Jules. . . . Vous savez que son pere est notre voisin ? Eh bien, il vient de m'inviter à m'aller divertir chez lui.

M. de Floris. Voilà une nouvelle connoiſſance que je ne te ſavois pas. Je ſuis ravi que tu trouves une bonne ſociété ſi près de la maiſon.

Helene. Une bonne ſociété, entends-tu, mon frere ?

Albert. Je le crois un brave garçon, & je le trouve de plus très-aimable. On paſſe fort bien ſon tems avec lui. Je l'ai déja vu pluſieurs fois ; & il m'a fait connoître d'autres jeunes gens.

Helene. De braves jeunes gens auſſi ?

Albert. Oui, ma ſœur. Je les connois mieux que vous, ce me ſemble. De braves jeunes gens.

M. de Floris. Lorſque je parle d'une bonne ſociété, mon cher Albert, je veux dire, s'ils ſont doux, bien élevés. . . . .

Albert. Oui, mon papa, fort doux & fort polis.

M. de Floris. Honnêtes, appliqués, fideles à leurs devoirs ?

Helene. Comment pourroit-il ſavoir tout cela, pour les avoir vus ſeulement dans quelques paſſades ?

Albert. N'ai-je pas été trois ou quatre fois une demi-heure de ſuite dans leur ſociété ?

M. de Floris. Et de quelle maniere s'eſt formée votre connoiſſance ?

Helene. N'eſt-ce pas au jeu ?

Albert. Pourquoi pas au jeu ? Mais eſt-ce au jeu ſeulement ? N'avons-nous pas cauſé long-tems enſemble ?

Helene. Et vous n'avez pas joué ſurtout ?

Albert. Sans doute que nous avons joué. Mon papa me l'a bien permis.

M. de Floris. Il eſt vrai. Je vous permets le jeu, lorſqu'il forme un léger délaſſement pour l'eſprit, à la ſuite du travail & de l'application, lorſqu'il ne peut amener ni une perte qui vous dérange, ni un gain dangereux qui faſſe dégénerer ce goût en paſſion ; un jeu tel qu'on le joue ordinairement dans notre famille, innocent, honnête, ſans vues intéreſſées, & dans des momens où l'on ne peut rien faire de plus utile.

Helene. Je croyois, mon papa, qu'il n'étoit pas un ſeul moment, où l'on ne pût faire quelque choſe de plus utile que de jouer.

Albert. Mais on ne peut pas être toujours cloué ſur les livres, travailler toujours.

M. de Floris. La réponſe d'Helene eſt aſſez raiſonnable. On pourroit ſans doute employer plus utilement ſon loiſir,

si toutes les sociétés étoient si bien composées, qu'on y trouvât un sujet assez fécond d'amusement, dans un entretien spirituel, instructif, ou même badin. Mais lorsqu'on n'a d'autre moyen de prévenir l'ennui que de se livrer à des réflexions malignes sur ses semblables, à des propos oiseux ou dépourvus de raison, vous savez qu'alors je vous engage moi-même à un jeu récréatif, & que le plus souvent je m'établis de la partie.

Helene. Voilà sans doute vos raisons pour jouer, n'est-ce pas ?

Albert. Est-ce que tu as le droit de me faire des questions ?

M. de Floris. Pourquoi lui en savoir mauvais gré ? C'est par amitié pour toi qu'elle s'en informe.

Albert. Ou plutôt, parce qu'elle cherche à vous rendre mes liaisons suspectes, & qu'elle veut me desservir dans votre esprit.

M. de Floris. Peux-tu avoir cette idée de ta sœur ?

Helene (le regardant tendrement.) Mon frere !

Albert (attendri.) Helene, pardonne-moi, j'ai tort de t'accuser. Mais conviens aussi que ta défiance est injurieuse.

M. de Floris. Peut-être, ses soupçons ont-ils quelque fondement. Il faut les examiner de sang froid, quand ce ne seroit que pour l'en faire revenir, s'ils sont injustes. Nous n'avons pas, je pense, à nous défier de nos dispositions les uns envers les autres. Nous sommes si tendrement unis ensemble !

(Helene & Albert lui prennent la main.)

Helene. O mon papa, que vous êtes bon & conciliant !

Albert. Vous oubliez toujours avec nous les droits d'un pere ; & vous ne montrez que les égards d'un ami.

M. de Floris. Je ne serois pas digne de vous élever, si je tenois une autre conduite. Un pere, qui n'est pas le meilleur ami de ses enfans, ne remplit que la motié de ses devoirs. Je vous pardonnerois peut-être de négliger les témoignages extérieurs de respect qui me sont dûs ; mais jamais de manquer à la franchise & à la confiance que j'attends de votre tendresse. Vous ne devez pas avoir un secret que vous ne veniez le déposer dans mon sein : & lorsqu'il sera de nature à vous faire craindre que le pere en soit instruit, l'ami n'aura jamais l'indiscrétion de le révéler.

Helene.

Helene. J'espere bien n'avoir jamais de mysteres pour un pere si indulgent.

Albert. Pourquoi vous cacher nos fautes ? Vous pouvez nous en reprendre, mais vous ne cessez pas de nous aimer.

M. de Floris. Je suis charmé que vous ayez de moi cette idée. Aussi long-tems que vous serez mes amis, comme je suis le vôtre, le pere n'aura jamais occasion de punir. Sa prévoyance vous préservera du danger, ou il vous prêta des secours pour en sortir. Mais il faut qu'il connoisse d'abord votre situation. Ainsi voyons, Hélene, quels reproches tu fais à cette nouvelle société de ton frere.

Helene. Il m'est revenu que ces jeunes Messieurs étoient un peu dissipés, & qu'ils avoient continuellement des cartes à la main.

Albert. Et qui t'a fait ce rapport ?

Helene. Il ne s'agit pas de savoir qui me l'a dit, mais, si la chose est véritable.

M. de Floris. Je viens de t'exposer mon sentiment sur le jeu. Tout dépend de celui que vous jouez.

Albert. Oh! C'est un jeu qui ne demande pas de grands efforts d'attention, mais qui est bien amusant. Il se homme le *Vingt-&-un.*

M. de Floris. Je t'avouerai qu'il n'est pas trop de mon goût.

Albert. Pourquoi donc, mon papa ? Rien n'est plus simple and plus innocent. Celui qui a vingt-&-un, ou qui en est le plus près, gagne tous ceux qui sont au-dessous.

M. de Floris. Sais-tu que c'est là ce qu'on appelle un jeu de hazard ?

Albert. Oui, parce que je peux perdre ou gagner. Mais n'en est -il pas de même de tous les jeux ?

M. de Floris. Avec cette difference, qu'ici le hazard seul décide ; au lieu que, dans les jeux de société, je puis, lors même qu'il ne m'est pas bien favorable, employer de sages combinaisons pour prévenir des coups facheux, & balancer la fortune de mes adversaires. En un mot, les jeux de hazard ne demandent que des doigts, & point de tête ; or, un jeu, ou la tétê n'a rien à faire, me paroît indigne d'un homme sensé.

Helene. Il ne doit pas même être bien amusant.

Albert. Ah! ma sœur, tu ne sais pas ce que c'est que d'attendre une carte, de la recevoir dans l'incertitude, & d'y lire d'un coup d'œil sa destinée.

M. de Floris. Parce que la passion de l'avarice s'en mêle.

Albert. Mais encore dans les jeux de société, n'y a-t-il jamais que la perte ou le gain.

M. de Floris. Il est vrai. Seulement on y fixe de certaines bornes à l'un & à l'autre, pour n'avoir à former ni des vœux avides, ni des regrets honteux. D'ailleurs, comme je viens de te le dire, on y tient, en quelque sorte, la fortune captive par son intelligence. Enfin le pis est que, dans les jeux de hazard, on court souvent le risque d'être la dupe d'indignes fripons.

Albert. Oh! mon papa, croyez-vous? Comment cela seroit-il possible?

Helene. J'imagine qu'ils ont une maniere d'arranger les cartes pour se donner toujours celles qui leur conviennent.

M. de Floris. Voilà effectivement leur secret. J'ignore comment ils le pratiquent; car je n'ai jamais été joueur, & je n'ai pas reçu dans ma société des gens de cette profession. Tout ce que je sais, c'est qu'ils emploient ces moyens, &, dans mes voyages, j'en ai vu des exemples affreux.

Albert. Oh! racontez-nous-en quelqu'un, mon papa.

M. de Floris. Volontiers, mon fils. Quand j'étois à Spa, je vis un jeune Anglois qui perdit, dans une soirée, l'argent qu'il destinoit à parcourir l'Europe, & tout son bien encore, qui se montoit à plus de cent mille écus.

Helene. Mon Dieu! tout son bien! Et comment fit-il donc ensuite pour vivre?

Albert. Il dut être bien furieux.

M. de Floris. Le désespoir s'empara de tous ses traits, lorsqu'il vit sa fortune entiere perdue, & qu'il n'eut plus aucune espérance de la regagner. Il jettoit autour de lui des regards que je n'osois soutenir. Il grinçoit des dents, se frappoit le front, s'arrachoit les cheveux. Bientôt il devint stupide & muet; il haletoit & râloit comme un mourant. Enfin il se leva avec précipitation, & sortit en forcené.

Albert.

Albert. Et, parmi ceux qui le gagnoient, il ne se trouva personne qui eût assez de pitié pour lui rendre son argent? Je lui aurois plutôt donné tout le mien pour le tirer de peine.

M. de Floris. Ils continuerent de rester assis, & de jouer avec leur sang froid ordinaire. Ils le regardoient seulement en-dessous avec un regard d'ironie & de mépris.

Helene. Oh les méchans! Je suis sûre que personne sur la terre n'aura plus voulu jouer avec eux.

M. de Floris. Tu ne connois pas l'aveuglement des hommes. Dix fous pour un se mirent aussi-tôt à sa place. Mais voici le plus déplorable de l'avanture. On apprit lendemain que ce jeune homme, d'un extérieur très-aimable, & rempli d'ailleurs de qualités & de talens, s'étoit cassé la tête d'un coup de pistolet.

Helene. Ah! que me dites-vous?

Albert. Mais c'étoit encore bien fou de s'ôter la vie. Puisqu'il avoit des qualités & des talens, ne pouvoit-il pas rétablir sa fortune?

M. de Floris. Tu vois comme une seule faute peut nous priver du sens & de la raison, & nous précipiter dans le désespoir. Peut-être ne put-il résister à l'horrible pensée de tomber, du comble du bonheur, dans le gouffre de la misere. On apprit aussi dans la suite qu'il avoit laissé dans sa patrie une jeune Demoiselle très-vertueuse, à qui ses parens avoient dessein de l'unir par un mariage, qui lui promettoit la plus entiere félicité.

Helene. Oh! la pauvre Demoiselle, que je la plains! Combien elle a dû souffrir à cette triste nouvelle! Il ne mérite plus de pitié après l'avoir oubliée.

M. de Floris. La honte de lui présenter une main qui venoit de lui ravir, ainsi qu'à lui-même, tout le bonheur de sa vie, de lui porter un cœur sur lequel la passion du jeu avoit eu plus d'empire que les sentimens d'estime qu'elle étoit si digne d'inspirer, la douleur de retourner dans sa patrie comme un mendiant, tout révoltoit son orgueil; &, par une mort criminelle, il crut pouvoir mettre fin aux tourmens de sa conscience.

Albert. O mon papa! je ne touche plus une carte de ma vie, je vous le promets. Je cours trouver Jules, & lui dire. . . .

M. de Floris. Doucement, mon fils ; tu es toujours trop précipité dans tes résolutions. On ne doit pas renoncer entierement à un plaisir parce que son excès peut nous être dangereux. Je t'ai dit souvent qu'un petit jeu de société, entre amis, étoit agréable, innocent, & même utile.

Helene. Utile, mon papa ?

M. de Floris. Oui, parce qu'il nous apprend à vaincre notre humeur, & à supporter la fortune dans ses vicissitudes.

Helene. C'est-à-dire, mon frere, à n'être pas triomphant lorsqu'on gagne, & à ne pas laisser tomber sa tête lorsqu'on perd.

M. de Floris. Il faut bien considérer, avant de se mettre au jeu, si l'on est en état de supporter la plus grande perte possible, sans épuiser ses moyens. De cette maniere, que l'on perde ou que l'on gagne, on conserve toujours une riante sérénité, & une noble indifférence, qui témoignent que notre cœur n'est esclave d'aucune vile passion.

Albert. Dieu merci, je ne suis point avare ; mais, pour m'épargner toute espece de regrets, il vaut mieux que je ne voie plus ni Jules ni ses amis.

M. de Floris. Ce seroit une foiblesse dont tu aurois à rougir. Ne peux-tu pas les voir sans jouer ?

Albert. Oh je les connois ! Ils voudront absolument que je joue.

M. de Floris. Eh bien joue, joue tout ce qu'ils voudront. C'est un moyen de les mieux connoître, pour rechercher ou fuir à jamais leur société. Mais, au lieu d'aller chez Jules, invite-le, avec ses camarades, à venir chez moi. Tu leur diras que ta sœur sera peut-être aussi de la partie.

Helene. Moi, mon papa ?

M. de Floris. Oui, je te le permets.

Helene. Et si ces Messieurs me gagnant mon argent ?

M. de Floris. Je te le rendrai. Albert, dis-leur encore que tu attends un ami, & que tu le feras jouer avec eux.

Albert. Mais je n'attends personne. Voulez-vous que j'aille leur faire un mensonge ?

M. de Floris. Il n'y en aura point. N'as-tu pas un ami à la maison ? Je pensois. . . . .

Helene.

Helene. Le malin papa ! C'eſt lui qu'il veut dire.

M. de Floris. Oui, moi-même. Nous étions déja d'accord ſur cette qualité.

Albert. Oh oui ! ils voudront bien jouer avec moi, ſi vous en êtes !

M. de Floris. Pourquoi non ? Seulement ne leur dis pas quel eſt cet ami. Auſſitôt que j'aurai terminé mon mémoire, je viendrai vous joindre, & je verrai ce que j'aurai à faire. Jouez toujours en attendant. Ne refuſez aucun enjeu qu'on vous propoſe. Perte ou gain, je vous donne ma pleine approbation.

Albert. Ainſi, je vais engager tout de ſuite Jules & ſes amis.

M. de Floris. Oui, mon enfant. Sur-tout n'oublie pas Auguſte. Je ſerai charmé de le voir. Tous ſes Maîtres font ſon éloge ; & vous-mêmes, vous m'en avez dit ſouvent du bien.

Helene. Il le mérite auſſi, je vous aſſure. C'eſt un brave garçon, lui.

Albert. Un mot encore, mon papa ; reſterons-nous dans le jardin ?

M. de Floris. Comme tu voudras. Le tems eſt doux. Vous pouvez vous mettre ſous le berceau, ou dans le petit pavillon.

SCENE IX.

M. de Floris, Helene.

M. de Floris. Ecoute, ma chere fille, ne quitte pas un moment ton frere ; il peut avoir beſoin de tes conſeils.

Helene. Je crois que votre préſence ſeroit encore plus néceſſaire que la mienne.

M. de Floris. Comment donc ?

Helene. Par quelques mots qui viennant d'échapper à M. Auguſte, je ſoupçonne que les coquins ont fait un complot pour eſcroquer l'argent du pauvre Albert.

M. de Floris. Tant mieux, s'il s'y trouve pris. Je laiſſerai venir ces filoux, & je me cacherai derriere le berceau pour les obſerver. Mais toi, quand tu verrois clairement leurs friponneries, ne fais pas ſemblant de t'en appercevoir.

Helene. J'aurai, bien de la peine à me contenir. Combien je souffrirai de voir mon frere devenir l'objet de leurs risées, & la dupe de sa confiance!

M. de Floris. Il faut qu'il en soit désabusé par lui-même. J'obtiendrai plus aisément de lui qu'il soit à l'avenir plus attentif sur ses liaisons; & je le guérirai peut-être pour la vie de la funeste passion du jeu, à laquelle il me paroît tout prêt à s'abandonner.

Helene. Comment peut-il avoir seulement la pensée de toucher des cartes? Il devroit bien se connoître. Il est si crédule, qu'il feroit naître à tout le monde l'envie de le tromper; & si bouillant, qu'il perdroit la tête au premier coup de malheur.

M de Floris. Voilà en effet son caractere. Je ne te croyois pas tant de talent pour observer les hommes.

Helene. Il faut bien qu'on étudie ceux qu'on voudroit servir.

M. de Floris. Je vois que ces Messieurs ne veulent pas perdre un moment. Il me semble déja les entendre à la porte du jardin.

Helene. Oui, les voilà.

M. de Floris. Je me sauve à travers la charmille, & je reviendrai par un détour deriere le berceau.

SCENE X.

Helene (seule.)

Qu'il me tarde de savoir comment tout cela va tourner! O mon frere! ce moment doit peut-être décider du bonheur de ta vie!

SCENE XI.

Helene, Albert, Jules, Auguste, Raoul, Victor, Caraffa,

Jules (à Helene.) Je craignois, Mademoiselle, que notre société pût vous importuner, mais M. Albert a voulu. . . .

Albert.

Albert. Comment l'importuner? J'espere bien que ma sœur nous tiendra compagnie.

Helene. De tout mon cœur, si ces Messieurs veulent m'y recevoir.

Victor (avec un air contraint.) C'est beaucoup d'honneur pour nous.

Caraffa (bas à Jules.) Voilà qui est fâcheux. Nous serons obligés, par politesse, de jouer le jeu qu'elle voudra. Pourquoi venir ici?

Albert. Peut-être que nous aurons un de nos bons amis encore.

Raoul. Oui da! Et qui donc?

Albert. Vous verrez. Il a une bonne bourse celui-là.

Jules (à part.) Ah! tant mieux.

Helene. Nous resterons ici dans le jardin, si vous le trouvez bon.

Auguste. Sans doute, nous aurons le plaisir de nous promener.

Raoul. Est-ce que vous pensez à vous promener, vous?

Auguste. Qu'aurois-je autrement à faire?

Victor. Et jouer?

Auguste. Je ne sais pas le jeu; &, quand je le saurois, je n'ai pas d'argent à perdre.

Caraffa. Comme si l'on étoit sûr de perdre toujours!

Auguste (en le fixant.) Oui, Monsieur, sur-tout avec vous. Je vous crois beaucoup trop habile pour moi.

Albert. Si je gagne, je vous promets de vous rendre votre argent.

Jules. Et moi aussi.

Raoul & Victor. Nous de même.

Auguste. Vous m'offensez, Messieurs. Perdre mon argent pour le reprendre, ou gagner le vôtre pour le garder, ce ne sont pas là de mes conditions; &, s'il faut tous mutuellement se restituer la perte, ce n'est pas la peine de se mettre au jeu.

Helene. C'est bien pensé, M. Auguste.

Auguste. Ne vous mettez pas en peine de moi. Je vous verrai jouer, ou je me promenerai dans le jardin.

Helene. Mon papa ne peut pas avoir l'honneur de vous recevoir.

(On voit éclater la joie sur leurs traits.)

Mais il m'a recommandé de vous bien accueillir. Mon frere, va faire préparer des rafraîchiſſemens ; moi, je cours demander des cartes à Juſtine.

Caraffa. Ce n'eſt pas la peine, Mademoiſelle, j'ai des cartes ſur moi.

Albert. Comment, ſur vous ?

Caraffa. Oui, c'eſt mon livre de récréation.

Helene. Et des jetons, en avez-vous auſſi ?

Caraffa. Je vous prierai de nous en procurer ; à moins que nous ne jouions tout uniment notre argent.

Jules (*bas à Caraffa.*) Vous ſavez bien que je n'en ai pas. (*Haut.*) Non, non, c'eſt le moyen de s'embrouiller toujours dans ſes comptes. Ainſi, Mademoiſelle, ſi vous voulez avoir cette bonté. . . .

Helene. Il ſuffit ; je vais chercher la bourſe. Viens, mon frere.

(*Albert ſort avec Helene, les autres entrent ſous le berceau, excepté Auguſte qui s'éloigne.*)

SCENE XII.

Jules, Raoul, Victor, Caraffa.

Victor. Je ſuis fâché que nous faſſions ici notre partie.

Raoul. Bon ! n'avez-vous pas entendu que ſon pere n'y eſt pas ?

Caraffa. Vous n'auriez pas dû accepter l'invitation, M. Jules.

Jules. Ici ou chez moi, cela ne fait pas une grande différence.

Raoul. Et puis, lorſqu' Albert aura perdu, nous emporterons ſon butin, & nous irons jouer où nous voudrons.

Victor. Peut être vuiderons auſſi la bourſe de la petite Demoiſelle.

Caraffa. C'eſt bien la mon compte. Mais ſoyez prudens. Nous mettrons d'abord les fiches à deux ſols ; &, lorſque le jeu commencera à s'échauffer, nous les porterons à quatre.

Jules. Vous ſavez bien ce que vous m'avez promis ?

Caraffa. Soyez tranquille. Nous ſommes d'honnêtes gens. Notre perte, entre nous, conſiſtera en fiches, dont

dont nous ne nous paierons pas la valeur les uns aux autres. Je vais arranger les cartes de maniere que nous perdions quelque chose dans les premiers tours pour les allécher.

Jules. Mais vous m'avez mis à sec l'autre jour. Je n'ai plus que six sols dans ma bourse. Comment fournir mon enjeu ?

Caraffa. Vous ne devez rien jusqu'au compte ; & alors nous aurons assez de profit, si nous savons nous entendre.

Victor. Je voudrois bien que l'ami d'Albert se hâtât de venir. Ce seroit un oison de plus que nous aurions à plumer.

Raoul. Oui, je ne vois rien de si dupe que ces jeunes gens si instruits.

Caraffa. Je pense que nous ferions bien de commencer, pour qu'ils nous trouvent au jeu, lorsqu'ils reviendront.

(*Il tire des cartes de sa poche.*)

Allons je vais les arranger pour vous faire perdre.

(*Il parcourt les cartes, & les dispose.*)

Tenez, vous allez voir.

(*Il donne, une à une, deux cartes à Jules, Victor, & Raoul.*)

(*A Jules.*)

Etes-vous content ?

Jules. Non, je demande une carte.

Caraffa. La voici.

Jules (regardant la carte.) Je creve.

Caraffa (à Victor.) Et vous ?

Victor. Une carte encore, mais bien petite.

Caraffa. Je vous la choisis, tenez.

Victor (regardant la carte.) Oui, pas mal. Je creve.

Caraffa (à Raoul.) A votre tour de crever. Une carte, n'est-ce pas ?

Victor. Non, je m'y tiens.

Caraffa. Je m'y tiens aussi. Combien avez-vous ?

Victor. Seize.

Caraffa. Et moi vingt. J'ai gagné. Il ne tenoit qu'à moi de perdre, en faisant le contraire de ce que j'ai fait, & je veux le pratiquer aux deux premiers tours, pour affriander nos étourneaux. Je tiendrai la banque le premier.

Jules. Mais, comment cela peut-il arriver ?

Caraffa. Vous m'avez assez payé votre école, pour que je vous montre mon secret : je n'ai rien de caché pour mes amis, quand je tiens leur argent. Vous regagnerez avec d'autres ce que vous avez perdu avec moi, & par tant quittes.

Jules. Ah ! voyons, voyons.

Caraffa. Je cherche, en mêlant, à rassembler par-dessous les dix & les figures, & par-dessus les cartes basses de deux, trois, quatre, cinq. Je vous en donne avec subtilité une d'en haut, & une d'en-bas. Vous avez quinze ou seize. Vous en demanderez certainement une troisieme, pour approcher de vingt & un. Eh bien, je vous en donne alors une sorte de dessous, qui vous fait crever infailliblement.

Jules. Mais pour séparer, en mêlant, les grosses des petites, vous les reconnoissez donc par derriere ?

Caraffa. Voilà mon secret ; & je vous l'apprendrai quand vous m'aurez payé le louis que vous me devez encore. La leçon est à grand marché. Demandez à ces Messieurs qui profitent si bien de mes instructions. Mais je vois la petite Demoiselle qui revient. Remettons-nous à notre partie, sans qu'il y paroisse.

SCENE XIII.

Helene, Jules, Raoul, Victor, Caraffa.

Helene (Posant sur la table une boîte de jeu avec des cartes, des fiches & des jetons) Vous connoissez le prix du tems, à ce qu'il me semble : vous n'en voulez rien perdre.

Caraffa. C'est que je montrois à M. Jules un jeu nouveau pour lui.

Jules. Vous êtes des nôtres, Mademoiselle ? vous nous ferez cet honneur ?

Helene. Je ne sais encore si je connois le jeu que vous jouerez.

Victor. C'est le vingt-&-un. Il est tout simple.

Raoul. Quand vous ne l'auriez jamais vu, vous en sauriez bientôt assez pour nous tenir tête.

Helene.

Helene. Oh! je le fais un peu. Il feroit peut-être plus fage de ne pas m'expofer avec d'habiles gens comme vous. Cependant fi cela vous fait plaifir. . . .

Jules. Oh oui! le plus grand qu'on puiffe imaginer.

Victor. Même quand vous nous gagneriez tout notre argent.

Helene (*en fouriant.*) C'eft bien mon projet.

Raoul (*avec un air hypocrite.*) Cela ne pourroit guere vous enrichir, car nous jouons petit jeu.

Jules (*d'un ton d'impatience.*) Ah bien! à quoi vous amufez-vous? Le tems fe perd à caufer.

Caraffa. Il faut attendre M. Albert. Il eft jufte qu'il s'amufe: c'eft lui qui nous reçoit.

SCENE XIV.

Helene, Albert, Jules, Victor, Raoul, Caraffa.

Albert (*de loin.*) Me voici, me voici! On va vous apporter des rafraîchiffemens.

Jules (*allant au-devant d'Albert.*) Venez, venez. Nous n'attendions que vous.

Albert. Ah! je vous remercie.

Victor. Faifons le partage des fiches. Combien à chacun?

Raoul. Nous fommes fix. Chacun en aura vingt, & dix jetons, qui en vaudront cent.

Jules. Mais combien la fiche?

Caraffa. C'eft à Mademoifelle d'y mettre le prix.

Helene. Je tiens votre jeu ordinaire.

Albert. Nous jouâmes deux fols la fiche la derniere fois.

Helene. Eh bien, qu'à cela ne tienne. La fiche à deux fols.

Jules (*à Victor.*) As tu fini de compter?

Victor. Oui, voilà qui eft fait.

(*Le jeu commence. Caraffa prend la main, Victor & Raoul après lui. Ils difpofent fi bien les cartes, que la perte eft toute entiere de leur côté, & de celui de Jules.*)

Helene. Hé, he! fi cela continue, j'aurai bientôt accompli ma prophétie.

Caraffa. Tant que nous ne jouerons que deux fols la fiche, vous ne nous aurez pas ruinés de long-tems.

Victor. Il n'y a qu'à la mettre à quatre fols.

Albert. Je le veux bien. J'ai une bourfe qui n'eft pas facile à tarir.

(*Il tire fa bourfe, & fait fonner fon argent. Raoul & Victor fe regardent avec un fourire. Caraffa lorgne la bourfe en-deffous, & Jules la confidere avec avidité.*)

Helene. Je peux bien rifquer autant que mon frere, peut-être.

Caraffa. En ce cas, il faut payer d'abord nos dettes, & reprendre enfuite de nouveau notre premier enjeu, pour qu'il n'y ait pas d'embrouillamini. Voyans.

(*Il compte fes jetons & fes fiches*).

Je perds fix fiches & un jeton : trente-deux fols ; les voilà.

Raoul. J'ai tous mes jetons, il ne me refte que deux fiches. C'eft dixhuit que j'ai perdues. Voilà mes trente fix fols.

Victor. Je fuis le plus maltraité. J'ai perdu quatre fiches & trois jetons. Les trois jetons trois livres, les quatre fiches huit fols, en tout trois livres huit fols, que voici.

Albert. Et vous, M. Jules ?

Jules. Je fuis le moins malheureux. Je perds feulement quinze fiches. C'eft trente fols. En voici fix. Je changerai fix francs à la fin du jeu pour vous payer les vingt-quatre fols qui reftent.

Helene. Non, vous me devrez tout. Je me charge de votre dette, & voilà vos quinze fiches. Voyons ce que je gagne de plus. Voici mon enjeu. Il me refte trois fiches & trois jetons. M. Victor me donnera trois livres fix fols : & voilà bien trois jetons & trois fiches que je lui rends. Pour les deux fols de furplus, mon frere lui donnera une fiche ; il en donnera auffi dixhuit à M. Raoul pour fes trente-fix fols. Albert, il doit te refter encore fix fiches & un jeton que perd M. Caraffa ; prends fes trente-deux fols. Cela fait-il ton compte ?

Albert. (*comptant.*) Oui, tout jufte.

Helene. Ainfi tu gagnes trois livres dix fols, & moi quatre livres feize, en y comprénant la dette de M. Jules. Il eft affez drôle que nous foyons les feuls à gagner. Ce n'eft pas trop bien recevoir fes vifites.

Raoul.

Raoul. Oh ! je perds toujours, moi.

Jules. Ainſi les fiches ſont maintenant à quatre ſols.

Albert. C'eſt entendu.

Caraffa (*prenant & mêlant les cartes.*) Allons, je vais recommencer la banque.

SCENE XV.

M. de Floris, Helene, Albert, Jules, Victor, Raoul, Caraffa, Auguſte (qui ſurvient dan les cours de la ſcene.)

A l'aſpect de M. de Floris, Jules, Victor, Raoul, & Caraffa, ſe levent, ſe regardent tous étonnés, & rougiſſent.)

M. de Floris. Ne vous dérangez-pas, Meſſieurs, je vous prie. Albert, fais aſſeoir tes amis.

Albert. Remettez-vous donc, s'il vous plait. Mon papa ne vient point pour troubler nos plaiſirs. Je vous diſois bien que j'attendois un de mes bons amis. Je n'aurois qu'à lui dire un mot pour le faire jouer avec nous. N'eſt-il pas vrai, mon papa ?

Helene. Oh oui ! Nous ſerions bien charmés de vous gagner votre bourſe, qui vaut mieux que la nôtre. Je ſuis ſûre que ces Meſſieurs s'en feroient honneur & plaiſir.

M. de Floris. Vous ſavez qu'il n'eſt pas dans mon caractere de vous refuſer. Mais avant tout, que chacun reprenne ſa place.

(*Les Joueurs ſont ſi troublés, qu'ils perdent toute contenance, & laiſſent éclater ſur leur viſage leur profonde conſternation. Ils veulent reprendre leur chapeau pour ſe retirer ; M. de Floris les retient.*)

M. de Floris. Eſt-ce que vous craignez, Meſſieurs, de jouer avec moi ? J'oſe vous répondre que je ne ſuis pas un eſcroc.

(*Ils s'aſſeyent enfin.*)

(*A Caraffa.*)

C'étoit à vous, Monſieur, de donner les cartes, lorſque je ſuis entré. Continuez, je vous prie ; mais voyons d'abord ſi le jeu eſt complet.

(*Caraffa veut laiſſer tomber les cartes, M. de Floris les ſaiſit & les parcourt.*)

Il eſt aſſez ſingulier que les figures ſe trouvent toutes enſemble. Helene, pourquoi donner des cartes ſi craſſeuſes ? Fais-moi paſſer celles qui ſont là dans la boîte.

Helene. Ce n'eſt pas me faute, mon papa. Monſieur (*en montrant Caraffa*) en avoit porté dans ſa poche; & le jeu étoit commencé quand je ſuis revenue.

M. de Floris (*à Auguſte qui s'avance.*) Ah! vous voilà M. Auguſte; je ſuis enchanté de vous voir. Mais eſt-ce que vous ne jouez pas ?

Auguſte. Non Monſieur, permettez-moi de n'être que ſimple ſpectateur. Vous ſavez que je n'ai rien à riſquer.

M. de Floris. Je vous loue de votre prudence. (*A Caraffa.*) Tenez, Monſieur, voici des cartes plus propres. (*Caraffa les prend d'une main tremblante.*) A quoi jouez-vous ?

Albert. Au vingt-&-un.

M. de Floris. Et combien la fiche ?

Helene. Quatre ſols. Voilà vingt fiches & dix jetons pour un louis.

M. de Floris. Un louis ? Y penſez-vous ? Mais ſoit pourvu que tout le monde ait de quoi payer. Allons, Meſſieurs, voyons vos bourſes. M. Jules, vous êtes le plus près de moi, commençons par vous.

(*Jules pâlit.*)

Qu'avez-vous donc, mon ami ? Eſt-ce que vous vous trouvez mal ?

Jules (*tremblant.*) Ou-i, Mon-ſieur, per-mettez que je. . . .

(*Raoul & Victor rougiſſent & ſuent à groſſes gouttes. Caraffa mord ſes levres, & baiſſe les yeux.*)

M. de Floris. Que vois-je ? L'un pâlit & bégaie, les autres ſont tout en ſueur; & vous, Monſieur, (*à Caraffa*) vous ſemblez vous déconcerter ?

Albert (*ſurpris.*) Que leur arrive-t-il donc à tous à la fois ?

M. de Floris. Je vois quil eſt tems de te l'expliquer. Tu vois, mon fils, les effets d'une conſcience criminelle. Heureuſement qu'elle n'eſt pas encore aſſez dépravée pour ſe cacher ſous un front d'airain, & prendre les traits de l'innocence.

Albert. Que dites-vous, mon papa ? Vous vous trompez, je vous aſſure. C'eſt ma ſœur & moi qui gagnons.

Caraffa.

Caraffa (qui reprend un peu courage.) Eſt-ce que nous ne vous avons pas tous honnêtement payé, à l'exception de M. Jules ?

Jules. Oui, parce que vous m'avez gagné tout mon argent par vos eſcroqueries.

M. de Floris. Je m'attendois bien qu'ils ſe démaſqueroient eux-mêmes. Rien de ſi lâche que les fripons. Vois, mon fils, à quelle bande de voleurs tu allois te livrer.

Albert. Non, mon papa, jamais je ne pourrai le croire.

M. de Floris. Eh bien, parlez, M. Jules, vous me paroiſſez le moins endurci. N'y avoit-il pas un complot entre vous pour eſcroquer mes enfans ?

Jules. Oui, Monſieur, il eſt vrai ; mais on m'y a fait entrer malgré moi. Je ne voulois que ravoir ce que j'ai perdu. Oh ! ſi vous ſaviez tout ce que ce maudit étranger m'a gagné ?

M. de Floris. Vous avez mérité de le perdre, en le riſquant. (*A Caraffa.*) Reſtez-là, Monſieur. (*A Jules & à Victor.*) Et vous, petits ſcélérats, ſortez de ma préſence. Peut-être qu'il eſt tems encore de vous arracher du vice. Je vais, dès ce ſoir, en inſtruire vos malheureux parens.

Raoul & Victor (tombant à genoux.) O Monſieur ! pardonnez-nous pour cette fois, je vous en conjure. Nous ne remettrons jamais le pied dans votre maiſon.

M. de Floris. C'eſt bien comme je l'entends. Mais il ne ſuffit pas que mes enfans ſoient à l'abri de votre ſcélérateſſe, je dois le même ſervice à tous les peres. Quelle perverſité ! A votre âge, être non-ſeulement des joueurs ! mais de vils eſcrocs, les plus mépriſables des hommes ! Je veux bien encore, par pitié de votre jeuneſſe, & ſur l'eſpoir d'une meilleure conduite, ne découvrir votre baſſeſſe qu'à vos parens ; mais s'il me revient que vous continuez ce déteſtable métier, j'affiche votre infamie à toutes les maiſons de la ville. Allez, hatez-vous, & que je ne vous retrouve jamais devant moi : vous m'inſpirez trop d'horreur.

(Raoul & Victor ſe retirent muets & confondus.)

SCENE XVI.

M. de Floris, Helene, Albert, Jules, Auguste, Caraffa.

M. de Floris (à Caraffa.) Et vous, Monsieur, qu'est-ce donc que vous avez gagné à ce jeune imprudent ?

Auguste. Rien que sa montre, ses boucles, & la garniture de boutons d'argent de son habit.

M. de Floris. Est-il vrai ?

Caraffa (les yeux baissés, & en balbutiant.) Oui, Monsieur.

M. de Floris. Je sais comme vous les avez gagnés. Mais n'importe ; M. Jules les a perdus, & l'a bien mérité. Il faut y mettre un prix, & les rendre tout à l'heure.

Jules. Hélas, Monsieur, je n'ai pas de quoi les retirer de ses mains. Je lui dois encore un louis, que je n'étois pas en état de payer.

Albert. O mon papa ? Si tout ce que j'ai dans ma bourse pouvoit y suffire ! Tenez ; il y a plus de cinq louis d'or. Prenez-les tous pour tirer mon ami d'embarras.

M. de Floris (attendri, prend la bourse) Oui, oui, mon cher fils.

Jules. Quoi ! M. Albert. . . .

Albert. Nous sommes voisins, nous aurons bien le tems de nous arranger ensemble. Vous me paierez de vos économies. Ne songeons qu'au plus pressé.

(Caraffa rend à Jules ses effets.)

M. de Floris (à Jules.) Tout vous est-il rendu ?

Jules. Oui, je les tiens. Ils vont me sauver de la fureur de mon pere. Oh! je ne les risquerai de ma vie.

M. de Floris (à Caraffa, en lui montrant la bourse.) En voilà le prix, Monsieur, il est à vous. Je vais le remettre au Magistrat pour servir à vous faire conduire hors du Royaume. Vous y êtes venu porter le désordre & la corruption ; il vous vomit de son sein. Vous y avez déshonoré votre patrie ; il vous rend à elle pour exercer sur vous sa juste vengeance. Vous ne rapporterez à ses yeux

que

que la note de votre infamie. Eloignez-vous de quelques pas. Votre préſence ſouille nos regards.

(Caraffa ſe détourne, en pleurant de rage.)

Jules (ſe jettant aux genoux de M. de Floris.) O Monſieur, de quel abyme vous me retirez! Eh! ſans vous, que ſerois-je devenu? Chaſſé de la maiſon de mon per, & peut-être un jour flétri publiquement pour mes vices; je vous dois le repos, la vie, l'honneur.

(Il ſe releve, & ſaute au cou d'Albert.)

Et vous, généreux Albert, vous que j'allois....

Albert. Oubliez-le comme moi, & ſoyez heureux.

Auguſte. Je dois rendre cette juſtice à M. Jules, qu'il a bien ſouffert pour ſe laiſſer entrainer dans le complot.

M. de Floris (à Jules.) Eh bien, vous pouvez continuer de voir mon fils; mais, après ce qu'il a fait pour vous, je vous regarderois comme le dernier des hommes, ſi vous ne vous rendiez digne d'être ſon ami.

Jules. Oui, je veux le devenir pour toujours.

Helene. O mon papa! comme vous êtes terrible envers les méchans!

M. de Floris. Autant que je ſuis paſſionné pour les gens de bien. M. Auguſte, je ſuis pénétré d'amitié pour vous, d'après ce qu'on m'a dit de votre réſerve & de votre droiture. Vous pouvez, par vos nobles exemples, aſſurer le bonheur de mon fils. Je ne vous propoſerois pas de récompenſe plus digne de vous que cette douce ſatisfaction, ſi je n'avois en même-tems à ſatisfaire ma reconnoiſſance. Soyez tranquille ſur votre ſort.

Auguſte (lui baiſant la main.) O Monſieur! je n'avois beſoin que de votre eſtime.

M. de Floris. Vous voyez, mes enfans, les ſuites exécrables de la paſſion du jeu.

Albert. O mon Dieu! j'en frémirai toute ma vie.

M. de Floris. Tu vois auſſi combien il faut être circonſpect dans le choix de ſes amis.

Albert. Oh oui! mon papa! & je ſentirai ſur-tout combien il eſt heureux d'en avoir un dans ſon pere.

LE DÉJEUNER.

VIENS, Paulin, dit un jour M. de Gerfeuil à fon fils, dans une belle matinée de la fin du printems. Voici un panier où j'ai mis un gâteau & des cerifes. Nous irons, fi tu veux, déjeûner dans la prairie voifine.

Ah quel plaifir, mon papa, lui répondit Paulin, en faifant une gambade de joie. Il prit le panier d'une main, donna l'autre à fon pere, & ils marcherent enfemble vers la prairie. Lorfqu'ils l'eurent un peu parcourue pour y choifir une place agréable: Arrêtons-nous ici, mon fils, dit M. de Gerfeuil: cet endroit eft charmant pour un déjeûner.

Paulin. Nous n'avons pas de table, mon papa: comment ferons-nous ?

M. de Gerfeuil. Voici un tronc d'arbre renverfé qui nous en ferviroit, fi nous en avions befoin; mais tu peu bien manger tes cerifes dans le panier.

Paulin. A la bonne heure; mais il nous manque des chaifes.

M. de Gerfeuil. Et ce banc de gazon, le comptes-tu pour rien ? Vois comme il eft couvert de jolies fleurs ! Nous allons nous y affeoir, à moins que tu n'aimes mieux t'étendre fur le tapis.

Paulin. Le tapis, mon papa ? Vous favez bien qu'il eft encore cloué dans le fallon ?

M. de Gerfeuil. Il eft vrai. Il y a un tapis dans le fallon. Mais il y en a auffi un ici.

Paulin. Où donc eft-il ? Je ne le vois pas.

M. de Gerfeuil. Le gazon eft le tapis des champs. Le joli tapis d'une belle verdure ! il eft plus frais & plus douillet que les nôtres. Et comme il eft grand ! il s'etend par-tout, fur les montagnes & fur les plaines. Les agneaux trouvent bien doux de s'y repofer. Imagines-tu, Paulin, combien ils auroient à fouffrir fur une terre nue & defféchée ? Leurs membres font fi délicats ! bientôt ils feroient tout brifés. Leurs meres ne favent pas leur préparer des lits de plumes; le bon Dieu y a pourvu

pourvu à la place des pauvres brebis. Il leur a fait cette molle couchette, où ils peuvent s'étendre.

Paulin. Encore ont-ils le plaisir de la manger.

M. de Gerseuil. J'entends ce que tu veux dire. Tiens, voici tes cerises & ton gâteau.

Paulin (*goûtant le gâteau.*) Oh mon papa, qu'il est bon ! Il ne manqueroit plus qu'une histoire, tandis que je le mange. Si vous vouliez m'en conter une, la plus jolie que vous saurez.

M. de Gerseuil. Je le veux bien, mon fils. Ton gâteau me rappelle une histoire où il y en a trois.

Paulin. Un, deux, trois, gâteaux ! L'eau m'en vient à la bouche. Comme cela doit faire une histoire friande ! Oh ! contez, contez-moi, je vous prie.

M. de Gerseuil. Viens t'asseoir à mon côté. Bon. Mets-toi bien à ton aise pour m'entendre.

Paulin. Me voici tout prêt. Je vous écoute de mes deux oreilles.

M. de Gerseuil.

Les trois Gâteaux.

Il y avoit un enfant de ton âge qui s'appelloit Henri. Son papa & sa maman l'envoyerent à l'école. Henri étoit un fort joli petit garçon & il aimoit ses livres plus encore que ses joujoux. Il fut un jour le premier de sa classe. Sa maman en fut instruite. Elle y rêva toute la nuit de plaisir ; & le lendemain, s'étant levée de bonne heure, elle appella sa cuisiniere, & lui dit : Marianne, il faut faire un gâteau pour Henri, puisqu'il a si bien récité ses leçons. Marianne répondit : Oui, Madame, de tout mon cœur ; & aussi-tôt elle se mit à paîtrir un gâteau de fleur de farine choisie. Il étoit fort grand, grand comme tout mon chapeau rabattu. Marianne l'avoit rempli d'amandes, de pistaches, de fleur d'orange, de tranches de citrons confits. Elle avoit glacé le dessus avec du sucre ; ensorte qu'il étoit blanc & uni comme de la neige. Le gâteau ne fut pas plutôt cuit, que Marianne le porta elle-même à l'école. Lorsque le petit Henri l'apperçut, il sauta autour de lui, en frappant dans ses mains. Il n'eut pas la patience d'attendre qu'on lui

lui donnât un couteau pour le couper; il se mit à le ronger à belles dents, comme un petit chien. Il en mangea jusqu'à ce que la cloche sonnât l'heure de l'étude ; &, lorsque l'heure de l'étude fut finie, il se remit à en manger. Il en mangea encore le soir jusqu'à l'heure de se mettre au lit. Un de ses camarades m'a même assuré qu'Henri, en se couchant, mit le gâteau sous son chevet, & qu'il se réveilla plusieurs fois la nuit pour le grignoter. J'ai bien quelque peine à le croire ; mais il est très-sûr, au moins, que le lendemain au point du jour il recommença de plus belle, & qu'il continua de ce train toute la matinée, jusqu'à ce qu'il ne restât pas une seule miette de tout ce grand gâteau. L'heure du dîner arriva ; Henri n'avoit plus de appétit, & il voyoit, avec jalousie, le plaisir que prenoit les autres enfans à faire ce repas. Ce fut bien pis encore à l'heure de la récréation. On venoit lui proposer des parties de boule, de paume, de volant : il n'avoit pas envie de jouer, & ses compagnons jouerent sans lui, quoiqu'il en crevât de dépit. Il ne pouvoit plus se soutenir sur ses jambes ; il s'assit dans un coin d'un air boudeur, & tout le monde disoit : Je ne sais ce qui est arrivé à ce pauvre Henri. Lui qui étoit si gaillard, qui aimoit tant à courir & à sauter, voyez comme il est triste, pâle, abattu ! Le Principal vint lui-même, & fut très-inquiet en le voyant. Il eut beau le questionner sur la cause de son mal, Henri ne voulut point l'avouer. Heureusement on découvrit que sa maman lui avoit envoyé un grand gâteau, qu'il s'étoit dépêché de la manger, & que tout le mal venoit de sa gourmandise. On envoya aussi-tôt chercher le Médecin, qui lui fit avaler je ne sais combien de drogues plus ameres les unes que les autres. Le pauvre Henri les trouvoit bien mauvaises ; mais il fut obligé de les prendre, de peur de mourir : ce qui lui feroit infailliblement arrivé. Au bout de quelques jours de remedes, & d'un régime très-rigoureux, sa santé se rétablit enfin ; mais sa maman protesta qu'elle ne lui enverroit plus de gâteaux.

Paulin. Il ne méritoit plus d'en sentir seulement la fumée. Mais, mon papa, ne voilà qu'un gâteau, & vous me disiez qu'il y en avoit trois dans votre histoire ?

M. de Gersuil. Patience, mon ami, voici le second.

Il

Il y avoit dans la pension d'Henri, un autre enfant qui s'appelloit François. François avoit écrit à sa maman une lettre fort jolie, où il n'y avoit pas une seule rature. Sa maman, en récompense, lui envoya aussi le Dimanche suivant un gâteau. François se dit en lui-même; Je ne veux pas me rendre malade comme ce goulu d'Henri. Je ferai durer mon plaisir plus long-tems. Il prit le gâteau, qu'il eut beaucoup de peine à porter, & il alla l'enfermer dans son armoire. Tous les jours, pendant les heures de récréation, il s'esquivoit adroitement d'entre ses camarades, montoit sur la pointe du pied dans sa chambre, coupoit un morceau de son gâteau, & renfermoit le reste à double tour. Il continua de même jusqu'au bout de la semaine, & le gâteau n'en étoit encore qu'à moitié, tant il étoit grand! Mais qu'arriva-t-il? A la fin le gâteau se dessécha & se moisit; les fourmis trouverent aussi le moyen de s'y glisser pour en avoir leur part; ensorte que bientot il ne valut plus rien du tout, & François fut obligé de le jetter en pleurant de regret; mais personne n'en fut fâché pour lui.

Paulin. Ni moi non plus. Comment garder un gâteau pendant huit jours, sans en donner un morceau à ses amis! Fi, que c'est vilain! Mais, voyons le troisieme, je vous prie, mon papa.

M. de Gerseuil. Il y avoit encore dans la même pension un enfant, dont le nom étoit Gratien. Sa maman lui envoya un jour un gâteau, parce qu'il aimoit beaucoup sa maman, & que sa maman l'aimoit encore davantage. Aussi-tôt que la pâtisserie fut arrivée, Gratien dit à ses camarades: Venez voir ce que m'envoie maman, il faut tous en manger. Ils ne se le firent pas répéter deux fois, & ils coururent autour du gâteau, comme tu vois les abeilles voltiger autour de cette fleur qui vient d'éclorre. Gratien s'étoit muni d'un couteau. Il coupa une partie du gâteau, en autant de portions qu'il y avoit de ses petits amis. Ensuite il les fit ranger en cercle, pour n'oublier personne; &, ayant commencé par celui qui étoit le plus près de lui, il fit le tour du cercle en distribuant à chacun sa portion, avec un mot d'amitié, jusqu'à ce qu'il fût revenu à celui qu'il avoit servi le premier. Gratien alors prit le reste, & dit: Voici ma portion à moi, je la mangerai demain. Il alla jouer, & tous

tous les autres s'empresserent de jouer avec lui à tous les jeux qu'il voulut choisir.

Un quart d'heure après, il vint dans la cour un vieux pauvre avec son violon. Il avoit une longue barbe toute blanche ; &, comme il étoit aveugle, il se faisoit conduire par un petit chien qu'il tenoit au bout d'une longue corde. Le petit chien le menoit avec beaucoup d'adresse ; & quand il voyoit du monde, il secouoit la sonnette pendue à son cou, pour avertir les passans de ne pas faire de mal à son maître. Lorsque le vieux aveugle se fut assis sur une pierre, & qu'il eût entendu les enfans autour de lui, il leur dit : Mes petits Messieurs, si vous voulez, je vais vous jouer les plus jolis airs que je sais. Les enfans ne demandoient pas mieux. Le vieillard accorda son violon, & il leur joua des airs de Sarabandes, & de toutes les chansons nouvelles de l'ancien tems. Gratien s'apperçut que, tandis qu'il jouoit les airs les plus gais, une grosse larme tomboit le long de ses joues ; & il lui dit : Bon vieillard, pourquoi pleures-tu ? Le vieillard lui répondit : Parce que j'ai bien faim. Je n'ai personne dans le monde qui nous donne à manger, à mon chien ni à moi. Si je pouvois travailler pour nous faire vivre tous deux ! mais j'ai perdu mes yeux & mes forces. Hélas ! j'ai travaillé jusqu'à ma vieillesse, & aujourd'hui je n'ai pas de pain. Gratien pleuroit comme le vieillard. Il s'en alla sans rien dire, & courut chercher le reste du gâteau qu'il avoit gardé pour lui : puis il revint tout joyeux, en criant de loin : Tiens, bon vieillard, voici du gâteau. Le vieillard dit, en ouvrant les bras : Où est-il ? car je suis aveugle, je ne peux pas le voir. Gratien lui mit le gâteau dans la main, & le pauvre aveugle posa son violon à terre, essuya ses yeux, & se mit à manger. A chaque morceau qu'il portoit à sa bouche, il en réservoit pour le petit chien fidele qui venoit dîner dans sa main. Et Gratien debout à son côté sourioit de plaisir.

Paulin. Ah Gratien ! le bon Gratien ! Mon papa, donnez-moi votre couteau, je vous prie.

M. de Gerseuil. Le voici. Qu'en veux-tu faire ?

Paulin. Je n'ai fait qu'écorner un peu mon gâteau, tant j'avois de plaisir à vous écouter. Je vais couper ce que j'ai mordu. Tenez, voyez comme il est propre ! j'aurai bien assez de ces rognures avec les cerises pour

mon

mon déjeûner. Et le premier pauvre que nous trouverons en retournant au logis, je lui donnerai le reste de mon gâteau, même quand il n'auroit pas de violon.

FI! LE VILAIN CHARMANT!

Claudine. LUCETTE, as-tu vu le nouveau chien de ma sœur ?

Lucette. Non pas encore, ma chere amie.

Claudine. Je te plains. C'est bien la plus drôle de petite bête qu'il y ait au monde.

Lucette. Est-il vrai ? Comment s'appelle-t-il ?

Claudine. Charmant.

Lucette. Voilà déjà un nom bien joli.

Claudine. Oh ! il est encore plus charmant que son nom.

Lucette. Et qu'a-t-il donc de si drôle ?

Claudine. D'abord, il n'est pas plus gros que mon poing.

Lucette. Je les aime bien de cette petite espece.

Claudine. Et puis on ne fait pour qui le prendre, si c'est une levrette ou un épagneul.

Lucette. Voilà qui est plaisant.

Claudine. Si tu voyois donc sa grosse queue qui fait le bouquet, ses oreilles qui pendent jusqu'à terre, ses longues soies qui viennent se chiffonner sur ses yeux & sur son museau, & la chienne de physionomie qui perce là-dessous ! Il est à croquer.

Lucette. Et de quelle couleur est-il, Claudine ?

Claudine. Caffé au lait tendre.

Lucette. Bon ! c'est la couleur de ce que j'aime le mieux pour mon déjeûner. Je n'en ai pas tous les jours. On ne me donne le plus souvent que du lait.

Claudine. Tout sec ?

Lucette. Hélas, oui ! Mais revenons à Charmant,

Claudine.

Claudine. Il fait plus de tours qu'un Scaramouche. Il donne la patte, & il diſtingue à merveille la droite de la gauche. Lorſqu'on lui jette un gant, il va le rapporter à la perſonne ſans ſe tromper jamais.

Lucette. Que me dis-tu?

Claudine. Enſuite il fait comme s'il étoit mort. Il ſe couche tout de ſon long; & il ne ſe releve pas qu'on ne lui ait fait ſigne de la main. On n'a qu'à lui mettre un petit balai entre les pattes, il monte la garde comme une ſentinelle; & il danſe un menuet preſque auſſi bien que M. Rigaudon.

Lucette. Vraiment, voilà un chien fort bien appris; mais, Claudine, eſt-il auſſi bien doux & bien tranquille, & ne fait-il mal à perſonne?

Claudine. Oh! c'eſt une autre affaire. Lorſqu'il vient un étranger dans la maiſon, il ſe met à japper contre lui comme un fou. Et l'on a bien de la peine à l'empêcher de ſe jetter à travers ſes jambes pour le mordre.

Lucette. C'eſt bon pour la nuit; & encore ſi c'étoit à lui de garder la maiſon.

Claudine. Il s'aviſe auſſi quelquefois d'aller mordre le vieux chien de mon papa, ſans que celui-ci lui ait fait de mal; & il ne lui voit rien manger, qu'il n'aille, de jalouſie, lui arracher les morceaux de la gueule. Heureuſement que Médor eſt un bon enfant!

Lucette. Comment, Claudine, voilà ce qu'il fait?

Claudine. Vraiment oui.

Lucette. Et tu l'appelles Charmant?

Claudine. Il eſt ſi drôle & ſi gentil!

Lucette. Va, Claudine, je n'en voudrois pas avec ſa gentilleſſe & ſes eſpiégleries. Mon papa dit qu'on eſt toujours laid, lorſqu'on a un mauvais cœur. Fi! le vilain Charmant!

PAPILLON.

PAPILLON, JOLI PAPILLON!

PAPILLON, joli Papillon! viens te poser sur cette fleur que je tiens dans ma main.

Où vas-tu, petit étourdi? Ne vois-tu pas cet oiseau gourmand qui te guette? Il vient d'aiguiser son bec, & il l'ouvre déjà tout prêt à t'avaler. Viens, viens ici, il aura peur de moi, & il n'osera t'approcher.

Papillon, joli Papillon! viens te poser sur cette fleur que je tiens dans ma main.

Je ne veux point t'arracher les aîles, ni te tourmenter; non, non, tu es petit & foible, ainsi que moi. Je ne veux que te voir de plus près; je veux voir ta petite tête, ton long corsage, & tes grandes aîles bigarées de mille & mille couleurs.

Papillon, joli Papillon! viens te poser sur cette fleur que je tiens dans ma main.

Je ne te garderai pas long-tems, je sais que tu n'as pas long-tems à vivre. A la fin de cet été, tu ne seras plus, & moi je n'aurai alors que six ans.

Papillon, joli Papillon! viens te poser sur cette fleur que je tiens dans ma main. Tu n'as pas un moment à perdre pour jouir de la vie. Tu pourras prendre ta nourriture tandis que je te regarderai.

LE SOLEIL ET LA LUNE.

LA charmante soirée! viens, Antonin, disoit M. de Verteuil à son fils. Regarde. Le Soleil est prêt à se coucher. Comme il est beau! Nous pouvons l'envisager maintenant. Il n'est pas si éblouissant qu'à l'heure du dîner, lorsqu'il étoit au plus haut de sa course. Comme

Comme les nuages ſont beaux auſſi autour de lui ! ils ſont de couleur de ſouffre, de couleur d'écarlate, & de couleur d'or ! Mais vos tu avec quelle vîteſſe il deſcend ! Déja nous ne pouvons plus en voir que la moitié. Nous ne le voyons plus du tout. Adieu, Soleil, juſqu'à demain au matin.

A préſent, Antonin, tourne les yeux de l'autre côté. Qu'eſt-ce qui brille ainſi derriere les arbres ? Et-ce un feu ? non, c'eſt la Lune. Elle eſt bien grande. Et comme elle eſt rouge ! On diroit qu'elle eſt pleine de ſang. Elle eſt toute ronde aujourd'hui, parce que c'eſt Pleine Lune. Elle ne ſera pas ſi ronde demain au-ſoir. Elle perdra encore un morceau après demain, un autre morceau le jour ſuivant, & toujours de plus en plus, juſqu'à ce qu'elle devienne comme ton arc ; alors on ne la verra plus qu'à l'heure où tu ſeras au lit. Et, de jour en jour, elle deviendra encore plus petite, juſqu'à ce qu'on ne la voie plus du tout au bout de quinze jours.

Ce ſera enſuite Nouvelle Lune, & tu la verras dans l'après midi. Elle ſera d'abord bien petite ; mais elle deviendra chaque jour plus grande & plus ronde, juſqu'à ce qu'au bout de quinze autres jours, elle ſoit tout à fait pleine comme aujourd'hui ; & tu la verras encore ſe lever derriere les arbres.

Antonin. Mais, mon papa, comment le Soleil & la Lune ſe tiennent-ils tous ſeuls en l'air ? je crains toujours qu'ils ne me tombent ſur la tête.

M. de Verteuil Tranquilliſe-toi, mon fils, il n'y a pas de danger. Je t'expliquerai un jour ce qui t'embarraſſe, lorſque tu ſeras plus en état de m'entendre. Ecoute, en attendant, ce que l'un & l'autre t'adreſſent par ma bouche.

Le Soleil dit d'une voix éclatante : Je ſuis le Roi du jour. Je me leve dans l'orient, et l'aurore me précede pour annoncer à la terre mon arrivée. Je frappe à ta fenêtre avec un rayon d'or, pour t'avertir de ma préſence, & je te dis : Pareſſeux, leve-toi. Je ne brille pas pour que tu reſtes enſeveli dans le ſommeil. Je brille pour que tu te leves & que tu travailles.

Je ſuis le grand voyageur. Je marche comme un géant à travers toute l'étendue des Cieux. Jamais je ne m'arrête, & je ne ſuis jamais fatigué.

J'ai

J'ai sur ma tête une couronne de rayons étincelans que je disperse sur tout l'Univers, & tout ce qu'ils frappent brille d'éclat & de beauté.

Je donne la chaleur aussi bien que la lumiere. C'est moi qui mûris les fruits & les moissons. Se je cessois de régner sur la nature, rien ne croîtroit dans son sein ! & les pauvres humains mourroient de faim & de désespoir dans l'horreur des ténebres.

Je suis très-haut dans le Cieux, plus haut que les montagnes & les nuages. Je n'aurois qu'à m'abaisser un peu plus vers la terre, mes feux la dévoreroient dans un instant, comme la flamme dévore la paille légere, qu'on jette sur un brasier.

Depuis combien de siecles je fais la joie de l'Univers ! Il y a six ans qu'Antonin ne vivoit pas encore. Antonin n'étoit pas au monde ; mais le Soleil y étoit. J'y étois, lorsque ton papa & ta maman ont reçu la vie, & bien des milliers d'années encore auparavant : cependant je n'ai pas vieilli.

Quelquefois je dépose ma couronne éclatante, & j'enveloppe ma tête de nuages argentés ; alors tu peux soutenir mes regards : mais, lorsque je dissipe les nuages pour briller dans toute ma splendeur du midi, tu n'oserois porter sur moi la vue ; j'éblouirois tes yeux, je t'aveuglerois. Je n'ai permis qu'au seul roi des oiseaux de contempler, d'un œil immobile, tout l'éclat de ma gloire.

L'aigle, s'élançant de la cime des plus hautes montagnes, vole vers moi d'une aîle vigoureuse, & se perd dans mes rayons en m'apportant son hommage. L'alouette, suspendue au milieu des airs, chante, à ma rencontre, ses plus douces chansons, & réveille les oiseaux endormis sous la feuillée. Le coq, resté sur la terre, y proclame mon retour d'une voix perçante ; mais la chouette & le hibou fuient à mon aspect, en poussant des cris plaintifs, & vont se réfugier sous les ruines de ces tours orgueilleuses que j'ai vu s'élever fierement, dominer pendant des siecles sur les campagnes, & s'écrouler ensuite sous le poids d'une longue vieillesse.

Mon empire n'est pas borné, comme celui des Rois de la terre, à quelques parties du monde. Le monde entier est mon empire. Je suis la plus belle & la plus glorieuse créature qu'on puisse voir dans l'Univers.

La

La Lune dit d'une voix tendre : Je ſuis la Reine de la nuit. J'envoie mes doux rayons pour te donner de la lumiere, lorſque le Soleil n'éclaire plus la terre.

Tu peux toujours me regarder ſans péril ; car je ne ſuis jamais aſſez reſplendiſſant pour t'éblouir, & je ne te brûle jamais. Je laiſſe même briller dans l'herbe les petits vers luiſans, à qui le Soleil dérobe impitoyablement leur éclat.

Les étoiles brillent autour de moi, mais je ſuis plus lumineuſe que les étoiles ; & je parois dans leur foule, comme une groſſe perle entourée de pluſieurs petits diamans étincelans.

Lorſque tu es endormi, je me gliſſe ſur un rayon d'argent à travers tes rideaux, & je te dis : Dors, mon petit ami, tu es fatigué. Je ne troublerai point ton ſommeil.

Le roſſignol chante pour moi, celui qui chante le mieux de tous les oiſeaux. Perché ſur un buiſſon, il remplit la forêt de ſes accens auſſi doux que ma lumiere, tandis que la roſée deſcend légerement ſur les fleurs, & que tout eſt calme & ſilencieux dans mon empire.

LE ROSIER A CENT FEUILLES ET LE GENET D'ESPAGNE.

QUI veut me donner un petit arbre pour mon jardin ? diſoit un jour Fréderic à ſes freres & à ſa sœur.

(Leur papa leur avoit cédé à chacun un petit coin de terre pour y travailler.)

Ce n'eſt pas moi, répondit Auguſte ; ni moi, répondit Julien. C'eſt moi, c'eſt moi, répondit Joſephine. Quel eſt celui que tu veux ?

Un Roſier ! s'écria Fréderic. Vois-tu le mien, le ſeul qui me reſte ? il eſt tout jauni.

Viens-

Viens-en choisir un toi-même, dit Josephine. Elle conduisit son frere au petit carré qu'elle cultivoit, &, lui montrant un beau Rosier : Tiens, Fréderic, tu n'as qu'à le prendre.

Fréderic. Comment ! tu n'en as que deux, & c'est le plus beau que tu me donnes ? Non, non, ma sœur : voici le plus petit ; c'est précisément celui qu'il me faut.

Josephine. Quel plaisir aurois-je à te le donner ! il ne te produiroit peut-être pas de fleurs cette année. L'autre en aura, j'en suis sûre : & je puis le voir aussi bien fleurir dans ton jardin que dans le mien.

Fréderic, transporté de joie, emporta le Rosier ; & Josephine le suivit, plus joyeuse encore que lui.

Le jardinier avoit vu le trait d'amitié de la petite fille. Il courut tout de suite chercher un beau pied de Genêt d'Espagne ; & il le planta dans le jardin de Josephine, à la place que venoit de quitter son Rosier.

Ceux, qui ont un mauvais cœur, n'ont pas ordinairement un esprit bien soigneux. Lorsque le mois de Mai arriva, les Rosiers d'Auguste & de Julien, négligés dans leur culture, poussèrent à peine quelques fleurs, dont la plupart moururent dans le bouton. Celui de Fréderic au contraire, cultivé par ses mains & par celles de Josephine, porta les plus belles Roses à cent feuilles de tout le pays. Aussi long-tems qu'il fleurit, Fréderic eut chaque jour une Rose à donner à sa sœur pour mettre dans son sein, & une autre pour placer dans ses cheveux.

Le Genêt d'Espagne fleurit aussi très-heureusement. On en respiroit l'agreable parfum des deux extrêmités du jardin. Il devint cette même année assez haut & assez épais pour que Josephine y trouvât l'ombrage dans la grande chaleur du jour. Son papa venoit quelquefois l'y trouver, & lui racontoit des histoires, qui tantôt la faisoient rire aux éclats, & tantôt faisoient couleur de ses yeux des larmes si douces, qu'elle se sourioit à elle-même un moment après.

En voici une qu'il lui raconta un jour, en se rappellant sa genérosité envers son frere, pour lui montrer que ce noble sentiment reçoit quelquefois sa récompense de la part de ceux qu'on oblige, sans compter le prix qu'on en trouve toujours au fond de son cœur.

LES BOUQUETS.

LE petit Gaſpard ſortit un jour avec Eugene, ſon voiſin, pour aller cueillir des premieres fleurs du printems. Ils avoient tous deux à la main leur dejeûner.

Il ſe préſenta ſur la route une pauvre femme, tenant dans ſes bras un petit garçon qui paroiſſoit mourir de faim.

Ah! mon cher Monſieur, dit-elle à Gaſpard, qui marchoit le premier, donnez de grace à mon pauvre enfant un morceau de votre pain. Il n'a rien mangé depuis hier midi.

Oh! j'ai bien faim moi-même, répondit Gaſpard, & il continua ſa route en croquant ſon déjeûner.

Que fit Eugene? il avoit auſſi bon appétit que ſon camarade; mais, en voyant pleurer le petit malheureux, il lui donna ſon pain, & il reçut en échange de la mere mille & mille bénédictions, que le bon Dieu entendit du haut des cieux.

Ce n'eſt pas tout. Le petit garçon, fortifié par la nourriture qu'il venoit de prendre, ſe mit à courir devant ſon bienfaiteur, le mena dans une prairie, & lui aida à cueillir des fleurs, dont l'odeur ſuave le délaſſoit de ſa fatigue.

Eugene rentra au logis avec un énorme bouquet, derriere lequel toute ſa tête pouvoit ſe cacher. Gaſpard, au contraire, n'en avoit qu'un ſi petit, qu'il eut honte de le produire, & qu'il le jetta au pied d'une borne, après avoir perdu toute ſa matinée à le cueillir.

Ils ſortirent le lendemain dans le même projet. Cette fois là un autre enfant fut de la partie. C'étoit le petit Valentin.

Après avoir fait quelques pas dans la prairie, Valentin s'apperçut qu'il avoit perdu une boucle de ſes ſouliers, & il pria ſes amis de l'aider à la chercher.

Gaſpard répondit: Je n'ai pas le tems; & il continua de courir. Eugene, au contraire, s'arrêta auſſitôt pour obliger

obliger ſon ami. Il marchoit çà & là courbé vers la terre, & tâtonnant dans l'épaiſſeur de l'herbe : il eut enfin le bonheur de trouver ce qu'il cherchoit ; & ils commencerent à l'envi à cueillir des fleurs.

Les plus belles que Valentin ramaſſa, il en fit préſent à celui qui l'avoit aidé dans ſa peine, & il n'en donna aucune à celui qui avoit refuſé durement de le ſecourir. Eugene eut encore ce jour-là un bouquet bien plus beau que Gaſpard. Auſſi s'en retourna-t-il chez lui fort ſatisfait, & Gaſpard très mécontent.

Gaſpard croyoit être plus heureux le troiſieme jour. Il marchoit d'un air inſolent, défiant Eugene. Mais à peine étoient-ils entré dans la prairie, que voici le petit garçon, à qui Eugene avoit donné ſon pain, qui vient à ſa rencontre, & lui préſente une corbeille remplie des plus belles fleurs qu'il avoit cueillies toutes fraîches encore de roſée.

Gaſpard voulut en ramaſſer quelques-unes ; mais le moyen d'en trouver ! le petit garçon s'étoit levé plus matin que lui. Il eut encore moins de fleurs ce jour-là que les deux précedens.

Comme ils s'en retournoient chez eux, ils rencontrerent le petit Valentin.

Mon cher ami, dit-il à Eugene, je n'ai pas oublié que tu me rendis hier un ſervice, & j'en ai pris tant d'amitié pour toi, que je voudrois être toujours à ton côté.

Mon papa t'aime beaucoup auſſi. Il m'a dit de t'aller chercher, qu'il nous diroit de jolis contes, & qu'il joueroit lui-même avec nous.

Viens, ſuis-moi dans notre jardin. Il y a d'autres enfans qui nous attendent, & nous chercherons tous enſemble à te bien divertir.

Eugene, tranſporté de joie, prit la main de ſon ami, & le ſuivit dans ſon jardin. Et Gaſpard ? il fallut qu'il s'en retournât triſtement chez lui. On ne l'avoit pas invité.

Il apprit par-là ce qu'on gagne à être officieux & ſecourable envers les autres. Il ne tarda guere à ſe corriger ; & il ſeroit devenu auſſi aimable qu'Eugene, ſi celui-ci n'avoit toujours mis plus de grace dans ſa maniere d'obliger, par l'habitude qu'il en avoit priſe dès ſa plus tendre enfance.

LE CADEAU.

C'EST bientôt la fête de mon frere Denis, difoit un jour la petite Victoire à Madame de Saint-Marcel fa mere. Je ne fais que lui offrir pour bouquet. Ne pourriez vous pas me donner quelque chofe, maman, pour lui faire un Cadeau ?

Mde. de Saint-Marcel. Je le pourrois, fans doute, ma fille ; mais j'aime bien autant lui faire ce Cadeau moi-même. Crois-tu que je goûte moins de plaifir que toi à donner ? Et puis, fais une petite réflexion. Si je te remets quelque chofe pour lui en faire Cadeau, c'eft moi qui fais le Cadeau, & non pas toi.

Victoire. Cela eft vrai, maman : mais je voudrois pourtant bien avoir quelque préfent à lui faire.

Mde. de Saint-Marcel Eh bien, Victoire, voyons. Comment faut-il nous y prendre ? N'as-tu pas quelque chofe à toi ? Ton petit oranger, par exemple ?

Victoire. Mon oranger, maman, qui me fournit des fleurs pour tous mes bouquets ?

Mde. de Saint-Marcel. Et ton agneau ?

Victoire. O maman ! mon agneau, qui me careffe avec tant d'amitié, & qui me fuit par-tout ?

Mde. de Saint-Marcel. Et tes tourterelles ?

Victoire. Vous favez-bien que je les ai nourries au fortir de l'œuf ? Ce font mes enfans à moi.

Mde. de Saint Marcel. Tu n'as donc rien à donner à ton frere ?

Victoire. Pardonnez-moi, mamam.

Mde. de Saint Marcel. Et quoi donc ?

Victoire. Vous fouvenez-vous de cette bourfe à glands & à paillons d'or que ma tante m'a donnée pour mes étrennes ? Elle eft bien belle au moins.

Mde. de Saint Marfel. Celà eft vrai. Mais penfes tu que ce préfent fût bien agréable à ton frere ? Il ne peut en faire ufage de long-tems ! Tu te rappelles bien que toi-même, lorfque tu la reçue, tu la ferras dans le fond d'un tiroir pour ne l'en retirer qu'au bout de quelques années.

Victoire.

Victoire. Mais, maman, c'eſt toujours un joli Cadeau ?

Mde. de Saint-Marcel. Non, ma fille ; un joli Cadeau, c'eſt lorſque nous donnons par amitié une choſe qui nous fait plaiſir à nous-mêmes, & qui doit faire auſſi plaiſir à celui à qui nous la donnons.

Victoire. Faut-il donc que je donne à mon frere tout ce que j'aime ?

Mde. de Saint-Marcel. Non, tu peux donner autant ou ſi peu que tu veux, porvu que tu y mettes de l'amitié & de la grace.

Victoire. (*réfléchit pendant quelques momens, & elle dit :*) Eh bien, je cueillerai, pour le bouquet de mon frere, les plus jolies fleurs de mon oranger, & je lui ferai preſent de mon agneau.

Mde. de Saint-Marcel. Fort bien, Victoire. Voilà qui annonce de l'amitié.

Victoire. Ce n'eſt pas tout, maman. Je veux tous ces jours-ci ſortir avec mon frere, pour que mon agneau s'accoutume à le ſuivre comme moi. De cette maniere, l'agneau ſera déjà familier avec lui, quand je le lui donnerai, & mon frere ne l'en careſſera qu'avec plus de plaiſir.

Mde. de Saint-Marcel. Embraſſe moi, ma fille. Cette attention délicate double le prix de ton préſent. C'eſt ainſi que la moindre bagatelle devient un objet précieux lorſqu'elle eſt donnée avec grace. Tu ne pouvois nous cauſer une plus grande joie à moi ni à ton frere.

Ni à moi-même non plus, répondit Victoire, avec vivacité.

Tu t'en réjouiras encore davantage quand le jour ſera venu, reprit Madame de Saint-Marcel ; car il faut bien que je ſois pour quelque choſe dans la fête ; & je veux que tu faſſes pour moi les honneurs d'une petite collation qu'on ſervira dans le jardin, à ton frere & à ſes meilleurs amis.

Victoire baiſa avec tranſport la main de ſa mamam ; & de ce pas elle courut faire des roſettes d'un joli ruban roſe, pour en parer l'agneau le jour qu'elle le prèſenteroit à ſon frere.

LE RAMONEUR.

UNE Servante imbécille avoit farci l'esprit des enfans de ses maîtres de mille contes ridicules sur un homme à tête noire.

Angélique, l'une de ces enfans, vit un jour, pour la premiere fois, un Ramoneur entrer dans sa maison. Elle poussa un grand cri, & courut se refugier dans la cuisine.

A peine s'y fut-elle cachée, que l'homme noir y entra sur ses pas.

Saisie d'une mortelle frayeur, elle se sauve par une autre porte dans l'office, & toute tremblante se tapit dans un coin.

Elle n'étoit pas encore entierement reenue à elle-même lorsqu'elle entendit l'homme effrayant chanter d'une voix tonnante, en raclant à grand bruit les pierres de l'intérieur de la cheminée.

Dans un nouvel effroi, elle s'élance de l'endroit où elle étoit cachée, &, sautant par une fenêtre basse dans le jardin, elle court à perte d'haleine vers le fond du bosquet, & tombe presque sans mouvement au pied d'un gros arbre. Là, d'un œil effaré, elle n'osoit qu'à peine regarder autour d'elle; tout-à-coup, sur le haut de la cheminée, elle vit encore s'élever l'homme noir.

Alors elle se mit à crier de toutes ses forces : Au secours, au secours!

Son pere accourut, & lui demanda ce qu'elle avoit à crier. Angélique, sans avoir la force d'articuler un seul mot, lui montra du bout du doigt l'homme noir assis à califourchons sur la cheminée.

Son pere sourit; &, pour prouver à la petite fille combien peu elle avoit eu raison de s'effrayer, il attendit que le Ramoneur fût descendu, puis il le fit débarbouiller en sa présence, &, sans autre explication, lui montra de l'autre côté son Perruquier, qui avoit le visage tout blanc de poudre.

Angélique rougit; & son pere profita de cette occasion pour lui apprendre qu'il existoit réellement des hommes

à qui la Nature donnoit un visage tout noir, mais qui n'etoient point à craindre pour les enfans; qu'il y avoit même un pays ou les enfans étoient communément nourris par des femmes noires comme du jais, sans que leur teint perdît de sa blancheur.

Dès ce moment, Angélique fut la premiere à rire de tous les contes bizarres, que des personnes simples & crédules lui faisoient pour l'effrayer.

LES CERISES.

JULIE & Firmin obtinrent un jour de Mde. Dumesnil, leur maman, la permission d'aller jouer seuls dans le jardin. Ils avoient mérité cette confiance, par leur réserve & par leur discrétion.

Ils jouerent pendant quelque tems avec cette gaieté paisible, à laquelle il est si facile de reconnoître les enfans bien élevés.

Contre les murs du jardin étoient palissadés plusieurs arbres, parmi lesquels on distinguoit un jeune cerisier qui portoit pour la premiere fois. Ses fruits se trouvoient en très-petite quantité; mais ils n'en étoient que plus beaux.

Mde. Dumesnil n'en avoit point voulu cueillir, quoiqu'ils fussent déja mûrs: elle les réservoit pour le retour de son mari, qui devoit ce jour même arriver d'un long voyage.

Comme ses enfans étoient accoutumés à l'obéissance, & quelle leur avoit severement défendu, une fois pour toutes, de cueillir d'aucune espece de fruits du jardin, ou de ramasser même ceux qu'ils trouveroient à terre pour les manger sans sa permission, elle avoit cru inutile de leur parler du cerisier.

Lorsque Julie & Firmin se furent assez exercés à la course sur la terrasse, ils se promenerent lentement le

long des murs du verger. Ils regardoient les beaux fruits suspendus aux arbres, & s'en réjouissoient.

Ils arriverent bientôt devant le cerisier. Une legere secousse de vent avoit fait tomber à ses pieds toutes ses plus belles cerises. Firmin fut le premier à les voir; il les ramassa, mangea les unes, & donna les autres à sa sœur qui les mangea aussi.

Ils en avoient encore les noyaux dans leur bouche, lorsque Julie se rappella la défense, que leur avoit faite leur mamam, de manger d'autres fruits que ceux qu'on leur donnoit.

Ah mon frere, s'écria-t-elle, nous avons été désobéissans: & maman se fâchera contre nous. Qu'allons-nous faire?

Firmin. Maman n'en saura rien, si nous voulons.

Julie. Non, non, il faut qu'elle le sache. Tu sais qu'elle nous pardonne souvent les plus grandes fautes, lorsque nous allons les lui avouer de nous-mêmes.

Firmin. Oui, mais nous avons été désobéissans, & jamais elle n'a pardonné la désobéissance.

Julie. Lorsqu'elle nous punir, c'est par tendresse pour nous; & alors il ne nous arrive plus de sitôt d'oublier ce qui nous est permis & ce qui nous est défendu.

Firmin. Oui, ma sœur, mais elle est toujours fâchée de nous punir; & cela me feroit de la peine de la voir fâchée.

Julie. Et à moi aussi. Mais ne le sera t-elle pas encore davantage, si elle vient à découvrir que nous avons voulu lui cacher notre faute? Oserons-nous la regarder en face, lorsque nous entendrons un reproche secret dans notre cœur? Ne rougirons-nous point lorsqu'elle nous caressera, lorsqu'elle nous appellera ses chers enfans, & que nous ne le mériterons plus?

Firmin. Ah ma sœur, que nous serions de petits monstres! Allons, allons la trouver, & lui dire ce qui nous est arrivé.

Ils s'embrasserent l'un l'autre, & ils allerent trouver leur mamam en se tenant par la main.

Ma chere maman, dit Julie, nous venons de vous désobéir; nous avions oublié vos défenses. Punissez-nous comme nous l'avons mérité: mais ne vous mettez pas en colere; nous aurions de la peine, si cela vous donnoit du chagrin.

Julie

Julie alors lui raconta la chose comme elle s'étoit passée, & sans chercher à s'excuser.

Mde. Dumesnil fut si touchée de la candeur de ses enfans, qu'il lui en échappa des larmes de tendresse. Elle ne voulut les punir de leur faute, qu'en leur en accordant le généreux pardon. Elle savoit bein que sur des enfans, nés avec une belle ame, le souvenir des bontés d'une mere fait une impression plus profonde que celui de ses châtimens.

LA PETITE BABILLARDE.

LÉONOR étoit une petite fille pleine d'esprit & de vivacité. A l'âge de six ans, elle manioit déjà l'aiguille & les oiseaux avec beaucoup d'adresse ; & toutes les jarretieres de ses parens étoient de sa façon. Elle savoit aussi lire tout couramment dans le premier livre qu'on lui présentoit. Les lettres de son écriture étoient bien formées. Elle n'en mettoit point de grandes, de moyennes, & de petites, dans le même mot, les unes penchées en avant, les autres en arriere ; & ses lignes n'alloient point en gambadant du haut de son papier jusqu'en bas, ainsi que je l'ai vu pratiquer à beaucoup d'autres enfans de son âge.

Ses parens n'étoient pas moins contens de son obéissance que ses maîtres ne l'étoient de son application. Elle vivoit dans la plus douce union avec ses sœurs, traitoit les domestiques avec affabilité, & ses compagnes avec toutes sortes d'egards & de prévenances. Tous les anciens amis de ses parens, tous les étrangers qui venoient, pour la premiere fois, dans la maison, en paroissoient également enchantés.

Qui croiroit qu'avec tant de qualités, de talens, & de gentillesse, on pût avoir le malheur de se rendre insupportable ? Tel fut cependant celui de Léonor.

Un seul défaut qu'elle contracta vint à bout de détruire l'effet de tous ces agrémens; l'intempérance de sa langue fit bientôt oublier les graces de son esprit & la bonté de son cœur. La petite Léonor devint la plus grande babillarde de tout l'Univers.

Lorsque, par exemple, elle prenoit le matin son ouvrage, il falloit d'abord qu'elle dît: Oho! il est bien tems de se mettre en besogne. Que diroit maman si elle me trouvoit les bras croisés? O mon Dieu! le grand morceau que j'ai à coudre! Mais, Dieu merci, je ne suis pas manchotte, & je saurai bien en venir à bout. Ah! Voilà l'horloge qui sonne. Une, deux, trois, quatre, cinq, six, sept, huit, neuf, heures. J'ai encore deux heures j'usqu'à l'heure de mon clavessin. En deux heures on peut expédier bien du travail. Maman, en récompense, me donnera des bonbons. Quel plaisir j'aurai à les croquer! Je n'aime rien tant que les pralines. Ce n'est pas que les dragées ne soient aussi fort bonnes. Mon papa m'en donna l'autre jour; mais je crois que les pralines valent encore mieux, à moins que ce ne soit les dragées. Ah! si Dorothée venoit aujourd'hui! je lui ferois voir ma belle garniture. Elle est assez drôle cette petite Dorothée mais elle aime trop à parler, on n'a pas le tems de glisser un mot avec elle. Où est donc mon dé? Ma sœur, n'as-tu pas vu mon dé? Il faut que Justine la'it emporté avec elle. Elle n'en fait jamais d'autres, cette étourdie! Sans dé on ne peut pas travailler. Le cul de l'aiguille vous entre dans le doigt. Le doigt vous saigne, cela fait grand mal, & puis votre ouvrage est tout sali. Justine, Justine, où es tu donc? N'as tu pas vu mon dé? Mais non, le voilà tout embarlificoté dans mon écheveau.

C'est ainsi que la petite créature dégoisoit impitoyablement toute la journée. Quand son pere & sa mere s'entretenoient ensemble de choses intéressantes, elle venoit étourdiment se jetter au travers de leurs discours. Souvent, à dîner, elle en étoit encore à sa soupe lorsque les autres avoient presque fini leur repas. Elle oublioit le boire & le manger, pour se livrer à son bavardage.

Son papa la reprenoit plusieurs fois le jour de ce défaut; les avis & les reproches étoient également inutiles. Les humiliations ne réussissoient pas mieux. Comme personne ne pouvoit s'entendre auprès d'elle, on l'envoyoit toute seule dans sa chambre. Aux repas, on prit le

parti

parti de la mettre féparément à une petite table, auffi loin qu'il étoit poffible de la grande. Léonor étoit affligée, mais elle ne fe corrigeoit pas. Elle avoit toujours quelque chofe à fe dire tout haut à elle-même, quand fa langue ne pouvoit s'accrocher à perfonne. Plutôt que de refter muette, elle auroit lié converfation avec fa fourchette & fon couteau.

Que gagnoit-elle donc à fuivre cette malheureufe habitude ? Vous le voyez, mes chers amis, rien que des mortifications & de la haine. Je vais vous raconter ce qu'elle eut encore un jour à fouffrir.

Ses parens étoient invités par un de leurs amis à venir paffer quelques jours à fa maifon de campagne. C'étoit dans l'Automne. Le tems étoit fuperbe; & il n'eft guere poffible de fe repréfenter l'abondance qu'il y avoit cette année de pommes, de poires, de pêches, & de raifins.

Léonor s'étoit figurée qu'elle accompagneroit fes parens. Elle fut bien furprife, lorfque fon pere, ordonnant à fes petites fœurs Julie & Cecile de fe préparer, lui annonça que, pour elle, il falloit qu'elle reftât à la maifon. Elle fe jetta en pleurant dans les bras de fa mere. Ah ! ma chere maman, lui dit-elle, comment ai-je mérité que mon papa foit fi fort en colere contre moi ? Ton papa, lui répondit fa maman, n'eft pas en colere; mais il eft impoffible de tenir à ta fociété ! Tu troublerois tous nos plaifirs par ton bavardage continuel.

Faut-il donc que je ne parle jamais ? reprit Léonor.

Ce défaut, lui repliqua fa mere, feroit auffi grand que celui dont nous voulons te guérir. Mais il faut attendre que ton tour vienne, & ne pas couper fans ceffe la parole à tes parens & à des perfonnes plus âgées & plus raifonnables que toi. Il faut auffi t'abftenir de dire tout ce qui te paffe par la tête. Lorfque tu veux favoir quelque chofe utile à ton inftruction, il faut le demander nettement & en peu de mots ; &, fi tu as quelque récit à faire, bien réfléchir d'abord en toi-même, fi tes parens ou ceux qui t'écoutent auront du plaifir à l'entendre.

Léonor, au défaut de raifons, n'auroit pas manqué de paroles pour fe juftifier ; mais elle entendit fon papa ;

qui appelloit sa femme, & Julie, & Cecile. La voiture étoit dejà prête.

Léonor les vit partir en soupirant; & son œil, plein de larmes, suivit la voiture aussi loin que sa vue put s'étendre. Lorsqu'elle ne la vit plus, elle alla s'asseoir dans un coin, & passa une demi-heure à pleurer. Maudite langue, s'écrioit-elle! C'est de toi que me viennent tous mes chagrins. Va, je prendrai garde que tu ne dises plus à l'avenir un mot plus qu'il ne faut.

Quelques jours après, ses parens revinrent. Ses sœurs rapporterent des corbeilles pleines de noix & de raisins. Comme elles avoient le cœur excellent, elles se firent un plaisir de partager avec Léonor; mais Léonor étoit si rassasiée par sa tristesse, qu'elle ne put pas en goûter. Elle courut à son papa, & lui dit: Ah! mon papa, pardonnez moi de vous avoir mis dans la necessité de me punir. Nous en avons trop souffert l'un & l'autre! Je ne veux plus être une babillarde.

Son papa l'embrassa tendrement.

Le lendemain il fut permis à Léonor de se mettre à table avec les autres. Elle parla très-peu, & tout ce qu'elle dit fut plein de grace & de modestie. Il est vrai qu'il lui en coûta beaucoup pour retenir sa langue, qui, d'impatience & de démangeaison, rouloit ça & là dans sa bouche. Le lendemain cette retenue lui fut moins pénible, & moins encore les jours suivans. Peu-à-peu elle est parvenue à se défaire entirement de son insupportable babil; & on la voit aujourd'hui figurer fort joliment dans la société, sans y porter le trouble & l'ennui.

MAIN CHAUDE.

Le Cadet, L'Ainé.

Le Cadet. MON frere, voilà tous nos camarades qui se retirent; mais je me sens encore en *train de jouer.* Quel jeu ferons-nous?

L'Ainé.

L'Ainé. Nous ne sommes que deux. Iln'y aura guere de plaisir.

Le Cadet. Cela ne fait rien : jouons toujours.

L'Ainé. Mais à quoi ?

Le Cadet. A Colin-maillard, par exemple.

L'Ainé. Bon cela ne finiroit pas. Ce n'est pas comme dans une foule où l'on attrape toujours quelqu'un qui ne se tient pas sur ses gardes. Mais, quand on n'est que deux, on ne pense qu'à cela; on évite trop aisément. Et puis, si je t'attrapois, je saurois à coup sûr qui j'aurois pris.

Le Cadet. Tu as raison. Eh bien, jouons la main chaude.

L'Ainé. Tu vois bien que ce sera la même chose. Il est trop facile de deviner.

Le Cadet. Peut-être que non. Essayons pour voir.

L'Ainé. Je ne demande pas mieux pour te satisfaire. Tiens, si tu veux, je ferai main chaude le premier.

Le Cadet. Soit. Mets une main sur le bord de cette chaise; appuie ton visage dessus pour te fermer les yeux ; & mets ton autre main sur le dos. Bien, comme cela. Tu ne regardes pas au moins ?

L'Ainé. Non, sois tranquille. Allons.

Le Cadet. (*donnant son coup.*) Pan ! Qui a frappé ?

L'Ainé (*se relevant.*) Eh ! c'est toi.

Le Cadet. Oui. Mais de quelle main ?

L'Ainé ne s'attendoit pas à cette question. Il fut embarrassé. Il nomma au hazard la main droit. C'étoit de la gauche que son frere l'avoit frappé.

L'OISEAU DU BON DIEU.

Mde. de Monval, Pauline, & Eugenie, ses filles.

Mde. de Monval. OU as-tu donc mis ton argent, Eugenie ?

Eugenie. Je l'ai donné, mamam.

Mde. Monval. Et à qui, ma fille ?

Eugenie. A un méchant petit garçon.

Mde. de Monval. Pour qu'il devint meilleur, sans doute ?

Eugenie. Oui, maman. N'est-il pas vrai que les Oiseaux appartiennent au bon Dieu ?

Mde. de Monval. Oui, comme nous-mêmes, & toutes les autres créatures qu'il a fait naître.

Eugenie. Eh bien, maman, ce malin garçon avoit dérobé un Oiseau au bon Dieu; & il le portoit pour le vendre. Le pauvre Oiseau crioit de toutes ses forces; & le petit méchant l'a pris par le bec pour l'empêcher de crier. Apparemment il avoit peur que le bon Dieu ne l'entendît & ne le châtiât lui-même pour sa méchanceté.

Mde. de Monval. Et toi, Eugenie ?

Eugenie. Moi, maman, j'ai donné mon argent au petit garçon, afin qu'il rendît au bon Dieu son Oiseau. Je crois que le bon Dieu en aura été bien aise. (*Elle saute de joie.*)

Mde. de Monval. Sûrement, il sera bien aise de voir que mon Eugenie ait un bon cœur.

Eugenie. Le petit garçon peut avoir fait cette malice parce qu'il avoit besoin d'argent.

Mde. de Monval. Je le crois aussi.

Eugenie. Je suis donc bien aise de lui avoir donné celui que j'avois, moi qui n'en avois pas besoin.

Pauline. Nous avons eu là-dessus une petite dispute, maman. Eugenie a donné, sans compter, toute sa bourse; & il y avoit bien de quoi payer dix Oiseaux. Je lui ai dit qu'il auroit fallu d'abord demander au petit garçon ce qu'il vouloit avoir, pour faire son prix.

Eugenie. Qui de nous deux a raison, maman ?

Mde. de Monval. Ce n'est pas tout-à-fait toi, mon cœur.

Eugenie. Mais ne m'as-tu pas enseigné qu'il ne falloit jamais balancer à faire le bien ?

Mde. de Monval. Je t'ai dit qu'il falloit être toujours décidé à le faire, mais qu'il falloit aussi chercher les moyens de le faire le plus utilement qu'il seroit en notre pouvoir. Par exemple, aujourd-hui, puisque tu avois plus d'argent qu'il n'en falloit pour racheter le pauvre Oiseau, il falloit réserver le reste pour une pareille occasion. Car s'il étoit venu d'autres petits garçons avec des Oiseaux du bon Dieu, & que tu n'eusses plus eu d'argent, là, voyons, qu'aurois-tu fait ?

Eugenie. Maman, je ferois venue t'en demander.

Mde. de Monval. Et si je n'en avois pas eu moi-même ?

Eugenie. Ah ! tant pis.

Mde. de Monval. Tu vois donc que ta sœur te donnoit un sage conseil. Il ne faut pas ménager seulement pour soi, mais encore pour les autres, afin d'être en état de faire plus de bien. Crois-tu qu'il n'y eût que cet Oiseau dans le monde à qui tu pouvois donner des secours ?

Eugenie. Ah ! je ne pensois qu'à lui dans ce moment. Si tu avois vu comme il avoit l'air de souffrir ! Si tu l'avois vu ensuite comme il paroissoit content quand on lui a donné la volée ! Il étoit si étourdi de sa joie, qu'il ne savoit où aller s'abattre. Mais le petit garçon m'a bien promis qu'il ne chercheroit pas à le ratrapper.

Mde. de Monval. Tu as toujours fait le bien, ma fille, &, en récompense, voici ton argent.

Eugenie. O maman ! Je te remercie.

Mde. de Monval. Voilà encore un baiser par-dessus le marché. Que je me réjouis d'être ta maman ! Avec le goût que tu as pour le bien, il ne te manque plus que de savoir le faire avec prudence, pour être la plus heureuse petite personne de l'Univers.

LE MENTEUR CORRIGÉ PAR LUI-MEME.

LE petit Gaspard étoit parvenu à l'âge de six ans, sans qu'il lui fût jamais échappé un mensonge. Il ne faisoit rien de mal ; ainsi il n'avoit aucune raison de cacher la vérité. Lorsqu'il lui arrivoit quelque malheur, comme de casser une vître, ou de faire une tache à son habit, il alloit tout de suite l'avouer à son papa. Celui-ci avoit la bonté de lui pardonner ; & il se contentoit de l'avertir d'être dorénavant plus attentif.

Un jour son petit cousin Robert vint le trouver. Celui ci étoit un fort méchant garçon. Gaspard, qui vouloit amuser son ami, lui proposa de jouer au Domino. Robert le voulet bien ; mais à condition que chaque

partie feroit d'une piece de deux fols. Gafpard refufa d'abord, parce que fon pere lui avoit défendu dejouer de l'argent. Enfin, il fe laiffa féduire par les prieres de Robert ; & il perdit en un quart-d'heure tout l'argent qu'il avoit économifé depuis quelques femaines fur fes plaifirs. Gafpard fut défole de cette perte ; il fe retira dans un coin, & fe mit lâchement à pleurer. Robert fe moqua de lui, & s'en retourna triomphant avec fon butin.

Le pere de Gafpard ne tarda pas à revenir. Comme il aimoit beaucoup fon fils, il le fit appeller pour l'embraffer. Que t'eft-il donc arrivé dans mon abfence ? lui dit-il, en le voyant accablé de trifteffe.

Gafpard. C'eft le petit Robert, mon voifon, qui eft venu me forcer de jouer avec lui au Domino.

M. Gafpard. Il n'y a pas de mal à cela, mon enfant, c'eft un amufement que je t'ai permis. Mais eft-ce que vous avez joué de l'argent ?

Gafpard. Non, mon Papa.

M. Gafpard. Pourquoi donc as-tu les yeux rouges ?

Gafpard. C'eft que je voulois faire voir à Robert l'argent que j'avois épargné pour m'acheter un livre. Je l'avois mis, par précaution, derriere la groffe pierre qui eft à notre porte. Quand j'ai voulu le chercher, je ne l'ai pas trouvé. Quelque paffant me l'aura pris.

Son pere foupçonna, dans ce récit, un peu de menfonge ; mais il cacha fon mécontentement, & il alla auffi tôt chez fon voifon. Lorfqu'il apperçut le petit Robert, il affecta de fourire, & lui dit : Eh bien, mon enfant, tu as donc été bien heureux aujourd'hui au Domino ? Oui, Monfieur, lui répondit Robert, j'ai joué fort heureufement.

Et combien as-tu gagné à mon fils ?

Vingt-quatre fols.

Et t'a t-il payé ?

Eh mais ! fans doute. Oh ! oui : je ne lui demande plus rien.

Quoique Gafpard eût mérité d'être puni féverement, fon pere voulut bien lui pardonner pour cette premiere fois. Il fe contenta de lui dire, d'un air de mépris : Je fais maintenant que j'ai un menteur dans ma maifon ; & je vais avertir tout le monde de fe défier de fes paroles.

Quelques jours après, Gafpard alla voir Robert, & lui fit voir un trés-beau porte-crayon, dont fon oncle lui

avoit

avoit fit présent. Robert en eut envie, & chercha tous les moyens de l'avoir. Il proposa en échange ses balles, sa toupie, & ses raquettes; mais, comme il vit que Gaspard ne vouloit s'en défaire à aucun prix, il enfonça son chapeau sur ses yeux, & dit effrontément: Le porte-crayon m'appartient. C'est chez toi que je l'ai perdu, & peut-être même me l'as-tu dérobé. Gaspard eut beau protester que c'étoit un cadeau de son oncle, Robert se mit en devoir de le lui arracher; &, comme Gaspard le tenoit fortement dans ses mains, il lui sauta aux cheveux, le terrassa, lui mit les genoux sur la poitrine, & lui donna des coups de poing dans le visage, jusqu'à ce que Gaspard lui eût remis le porte-crayon.

Gaspard rentra chez lui, le nez tout sanglant, & les cheveux à moitié arrachés. Ah! mon papa, s'ecria-t-il, d'aussi loin qu'il l'apperçut, venez me venger. Le méchant petit Robert m'a pris mon porte-crayon, & m'a accommodé comme vous voyez.

Mais, au lieu de le plaindre, son pere lui répondit: Va, menteur, tu l'as joué sans doute au Domino. C'est toi qui t'es barbouillé le nez de jus de mûres, & qui as mis ta chevelure en désordre, pour m'en imposer. En vain Gaspard affirma la vérité de son récit. Je ne crois plus, lui dit son pere, celui qui m'a trompé une fois.

Gaspard, confondu, se retira dans sa chambre, & déplora amerement son premier mensonage. Le lendemain il alla trouver son pere, & lui demanda pardon. Je reconnois, lui dit-il, combien j'ai eu tort d'avoir cherché une fois à vous en faire accroire. Cela ne m'arrivera plus de ma vie; mais ne me faites pas davantage l'affront de vous défier de mes paroles.

Son pere m'assuroit l'autre jour, que depuis ce moment il n'étoit pas échappé à son fils le mensonge le plus léger, & que de son côté il l'en recompensoit par la confiance la plus aveugle. Il n'exigeoit plus de lui ni assurance, ni protestation. C'étoit assez que Gaspard lui eût dit une chose, pour qu'il s'en tînt aussi sûr que s'il l'avoit vue de ses propres yeux.

Quelle douce satisfaction pour un pere honnête, & pour un fils digne de son amitié!

LE SECRET DU PLAISIR.

JE voudrois bien pouvoir jouer tout aujourd'hui, disoit la petite Laurette à Mde. Durval, sa mere.

Mde. Durval. Quoi ! pendant la journée entiere ?

Laurette. Mais oui, maman.

Mde. Durval. Je ne demande pas mieux que de te satisfaire, ma fille. Je crains cependant que cela ne t'ennuie.

Laurette. De jouer, maman ? Oh, que non ! vous verrez.

Laurette courut en sautant chercher tous ses joujoux. Elle les apporta. Mais elle étoit seule ; car, ses sœurs devoient être occupées avec leurs maîtres jusqu'à l'heure du dîner.

Elle jouit da'bord de sa liberté dans toute sa franchise ; & elle se trouva fort heureuse durant une heure entiere. Peu-à-peu le plaisir qu'elle goûtoit commença à perdre quelque chose de sa vivacité.

Elle avoit déja manié cent fois tour-à-tour chacun de ses joujoux, & ne savoit plus quel parti en tirer. Sa poupée favorite lui parut bientôt ennuyeuse & maussade.

Elle courut vers sa mere, & la pria de lui apprendre de nouveaux amusemens, & de jouer avec elle. Malheureusement Mde. Durval avoit alors des affaires pressantes à terminer ; & elle fut obligée de refuser à Laurette sa demande, quelque peine qu'elle en ressentît.

La petite fille alla s'asseoir tristement dans un coin, & elle attendit, en bâillant, l'heure où ses sœurs suspendroient leurs exercices pour prendre quelque récréation.

Enfin, ce moment arriva. Laurette courut au-devant d'elles, & leur dit d'une voix plaintive, combien le tems lui avoit paru long, & avec quelle impatience elle les avoit désirées.

Elles commencerent aussi-tôt leurs jeux des grandes fêtes, pour rendre la joie à leur petite sœur, qu'elles aimoient fort tendrement.

Hélas ! toutes ses complaisances furent inutiles. Laurette se plaignit de ce que tous ces amusemens étoient usés

pour

elle, & de ce qu'ils ne lui causoient plus le moin-
plaisir. Elle ajouta qu'elles avoient sûrement com-
é ensemble de ne faire ce jour-là aucun jeu qui pût
user.

ors Adelaide, sa sœur aînée, jeune demoiselle de dix
très-sensée & très-raisonnable, lui prit la main, &
it avec amitié :

egarde-nous bien l'une après l'autre, toutes tant que
sommes, & je te dirai laquelle de nous est la cause
on mécontement.

aurette. Et qui est-ce donc, ma sœur ? Je ne devine

delaide. C'est que tu n'as pas porté les yeux sur toi-
ie. Oui, Laurette, c'est toi ; car, tu le vois bien,
eux nous amusent encore, quoique nous les ayons
s, même avant que tu fusses née. Mais nous venons
availler, & ils nous paroissent tout nouveaux. Si tu
gagné par le travail l'appétit du plaisir, il te seroit
inement aussi doux qu'à nous-mêmes de le satis-

aurette, qui, toute enfante qu'elle étoit, ne man-
t pas de raison, fut frappée du discours de sa sœur.
comprit que pour être heureuse, il falloit mélanger
itement les exercices utiles & les délassemens agréa-
Et, je ne sais si, depuis cette avanture, une jour-
toute de plaisir ne l'auroit pas encore plus effrayée,
n jour entier des légeres occupations de son âge.

LES TULIPES.

UCETTE avoit vu, pendant deux étés de suite,
dans le jardin de son pere, une planche de Tu-
bigarrées des plus belles couleurs.

mblable au papillon léger, elle avoit souvent voltigé
eur en fleur, uniquement frappée de leur éclat, sans
is s'occuper de ce qui pouvoit les produire.

L'automne

L'automne dernier, elle vit son pere, qui s'amusoit à bêcher la terre de la plate-bande, & y enfonçoit des oignons.

Ah! mon papa, s'écria-t-elle, d'une voix plaintive, que faites-vous? Gâter ainsi toute notre planche de Tulipes; &, au lieu de ces belles fleurs, y mettre de vilains oignons pour la cuisine!

Son pere lui répondit qu'il savoit bien, ce qu'il avoit à faire: & il alloit lui apprendre que c'étoit de ces oignons que sortiroient l'année suivante des Tulipes nouvelles; mais Lucette l'interrompit par ses plaintes, & ne voulut rien écouter.

Comme son pere vit qu'il n'y avoit pas moyen de lui faire entendre raison, il la laissa s'appraiser d'elle-même, & continua son travail, tandis qu'elle se retiroit en gémissant.

Toutes les fois que, pendant l'hiver, la conversation tomba sur les fleurs, Lucette soupiroit; & elle pensoit en elle-même qu'il étoit bien dommage que son pere eût détruit le plus bel ornement de son jardin.

L'hiver acheva son cours: & le printems vint balayer de la terre la neige & les glaçons.

Lucette n'étoit pas encore allée au jardin. Eh! qui pouvoit lui attirer, puisqu'il ne devoit plus lui offrir sa superbe parure?

Un jour cependant elle y entra sans réflexion. Dieu! de quels transports de surprise & de joie elle fut agitée lorsqu'elle vit la planche de Tulipes plus belle encore que l'année précedente!

Elle resta d'abord immoble & muette d'admiration: enfin elle se jetta dans les bras de son pere, en s'écriant, Ah, mon papa! que je vous remercie d'avoir arraché vos tristes oignons, pour remettre à leur place ces belles fleurs que j'aime tant!

Tu ne me dois point de reconnoissance, lui répondit son pere: car, ces belles fleurs, que tu aimes tant, ne sont venues que de mes tristes oignons.

L'opiniâtre Lucette n'en vouloit encore rien croire, lorsque son pere tira promptement de la terre une des plus belles Tulipes, avec l'oignon d'où sortoit la tige, & la lui présenta.

Lucette, confondue, lui demanda pardon d'avoir été *si déraisonnable*. Je te pardonne bien volontiers, ma fille,

fille, lui répondit son pere, pourvu que tu reconnoisses combien les enfans risquent de se tromper en voulant juger, d'après leur ignorance, les actions des personnes expérimentées.

Oh! oui, mon papa, répondit Lucette; je ne m'en rapporterai plus dorénavant à mes propres yeux. Et, toutes les fois que je serai tentée de croire en savoir plus que les autres, je me souviendrai des Tulipes & des oignons.

Je suis bien aise, mes chers amis, de vous avoir raconté cet histoire; car, vous allez voir ce qui arriva à un autre enfant pour ne l'avoir sçue.

LES FRAISES ET LES GROSEILLES.

LE petite Anselme avoit entendu dire à son pere que les enfans ne savoient rien de ce qui pouvoit leur convenir, & que toute leur sagesse étoit de suivre les conseils de personnes au-dessus de leur âge. Mais il n'avoit pas voulu comprendre cette leçon, ou peut-être l'avoit-il oubliée.

On avoit partagé entre son frere Prosper & lui un petit carreau du jardin, afin que chacun eût sa portion de terre en propre. Il leur avoit été permis d'y semer, ou d'y planter tout ce qu'ils voudroient.

Prosper se souvenoit à merveille de l'instruction de son pere. Il alla trouver le jardinier, & lui dit: Mon ami Rufin, dis-moi, je te prie, ce que je dois planter dans mon jardin, & comment il faut m'y prendre?

Rufin lui donna des oignons & des graines choisies. Prosper courut aussi-tôt les mettre en terre. Rufin eut la complaisance d'assister à ses travaux, & de les diriger.

M. Anselme levoit les épaules de la docilité de son frere. Voulez-vous, lui dit le jardinier, que je fasse aussi quelque chose pour vous?

Fi, donc! lui répondit Anfelme, j'ai bien befoin de vos leçons! Il alla cueillir des fleurs, & les planta, par la tige, dans la terre. Rufin le laiffa faire comme il voulut.

Le lendemain, Anfelme vit que foutes fes fleurs étoient fanées, & penchoient triftement leur front. Il en planta d'autres qui furent dans le même état le jour d'après.

Il fut bientôt dégoûté de cette manœuvre. C'étoit en effet acheter affez cher le plaifir d'avoir des fleurs dans fon jardin. Il ceffa d'y travailler, & la terre ne tarda guere à fe couvrir d'orties & de chardons.

Vers le milieu du printems, il apperçut, fur le terrein de fon frere, quelque chofe de rouge, fufpendu à des bouquets d'herbes. Il s'approcha: c'étoient des fraifes du plus beau pourpre, & d'un gout exquis. Ah! s'écria-t-il, fi j'en avois auffi planté dans mon jardin!

Quelque tems après, il vit de petites graines d'une couleur vermeille, qui pendoient en grapes entre les feuilles d'une épais buiffon. Il s'approcha: c'étoient des grofeilles appétiffantes, dont la feule vue rejouiffoit le cœur. Ah! s'écria-t-il encore, fi j'en avois planté dans mon jardin!

Manges-en, lui dit fon frere, comme fi elles étoient à toi.

Il ne tenoit qu'à vous, ajouta le Jardinier, d'en avoir d'auffi belles. Ne méprifez plus, à l'avenir, les avis de perfonnes plus expérimentées que vous.

LES ÉGARDS ET LA COMPLAISANCE.

EMILIE, Victoire, Jofephine, & Sophie, avoient une gouvernante qui les aimoit avec la tendreffe d'une mere. Cette fage inftitutrice s'appelloit Mademoifelle *Boulon*.

Son desir le plus ardent étoit que ses éleves fussent bonnes, afin d'être heureuses ; que l'amitié donnât un nouveau charme aux plaisirs de leur enfance, & qu'elles en jouissent sans trouble & sans altération.

Une tendre indulgence & une justice rigoureuse étoient les principes invariables de sa conduite, soit qu'elle eut à pardonner, soit qu'elle eut à récompenser ou à punir.

Elle goûtoit avec une joie infinie les doux fruits de ses leçons et de ses exemples.

Les quatre petites filles commencerent à être les enfans les plus heureux de la terre. Elles se remontroient doucement leurs fautes, se pardonnoient leurs offenses, partagoient toutes leurs joies, et ne pouvoit vivre l'une sans l'autre.

Par quelle fatalité les enfans empoisonnent-ils les sources de leur bonheur à l'instant même où ils en goutent les charmes ! Et de quel avantage il est pour eux de vivre toujours sous un œil éclairé par la tendresse & par la prudence !

Mademoiselle Boulon fut obligée de s'éloigner, pour quelque tems, de ses disciples. Des intérêts de famille l'appelloient en Bourgogne. Elle partit à regret, sacrifia quelques avantages au desire de terminer promptement ses affaires ; &, à peine un mois s'étoit coulé, qu'elle étoit deja de retour auprès de son jeune troupeau.

Elle en fut reçue avec les transports de joie les plus vifs. Mais, hélas ! quel changement funeste elle remarqua bientôt dans ces malheureuses enfans !

Si l'une demandoit le plus léger service à une autre, celle-ci la refusoit avec aigreur ; de-là suivoient des rebuffades & des querelles. La gaïté naïvé qui présidoit à leurs jeux, & qui assaisonnoit jusqu'à leurs travaux, s'étoit changée en humeur & en mélancolie.

Au lieu de ces paroles de paix & d'union qui animoient leurs entretiens, on n'entendoient que des gronderies éternelles. Josephine témoignoit elle le desir d'aller jouer dans le jardin ? ses sœurs trouvoient des raisons pour rester dans leur chambre. Enfin, c'étoit assez qu'une chose fit plaisir à l'une d'elles pour déplaire surement à toutes les autres.

Un jour que, non contentes de se refuser toute espece de complaisances, elles cherchoient encore à se mortifier par des reproches désagréables, Mademoiselle Boulon, qui

étoit témoin de cette ſcene, en fut ſi affligée, que les larmes lui vinrent aux yeux.

Elle n'eut pas la force de proférer une parole, et ſe retira dans ſon appartement pour rêver aux moyens de rendre à ſes petites infortunees les plaiſirs de la concorde & d'un mutuel attachement.

Son eſprit étoit encore occupé de ces affligeantes penſées, lorſque les enfans entrerent chez elle d'une air triſte & grognon, en ſe plaignant de ne pouvoir plus vivre contentes. Chacune accuſoit les autres d'en être cauſe; et elles preſſerent à l'envi leur gouvernante de leur rendre le bonheur qu'elles avoient perdu.

Mademoiſelle Boulon les reçut avec une viſage ſerieux, et leur dit, Je vois que vous vous troublez mutuellement dans vos plaiſirs. A fin que cet inconvénient n'arrive pas davantage, chacune de vous gardera, ſi elle veut, ſon coin dans cet appartement, où elle jouera toute ſeule à ſa fantaiſie. Vous pouvez commencer à jouir pleinement de cette liberté, & je vous permets de vous amuſer ainſi toute la journée.

Les petites filles parurent enchantées de cet arrangement. Chacun prit ſon coin, & commença ſes plaiſirs.

La petite Sophie ſe mit à faire des contes à ſa poupée; mais la poupée ne ſavoit que répondre: elle n'avoit pas d'hiſtoires à lui faire à ſon tour; et ſes ſœurs jouoient dans leur particulier.

Joſephine pouſſoit un volant; mais perſonne n'applaudiſſoit à ſon adreſſe, elle n'avoit perſonne pour le lui renvoyer: ſes ſœurs jouoient dans leur particulier.

Emilie auroit bien voulu s'amuſer à ſon jeu favori, *Je vous vends mon corbillon.* Mais à qui le faire paſſer de main en main? Ses ſœurs jouoient dans leur particulier.

Victoire, très-entendue au jeu du ménage, avoit le projet de donner un grand répas à ſes amies. Elle devoit envoyer au marché faire des proviſions. Mais qui charger de ſes ordres? Ses ſœurs jouoient dans leur particulier.

Il en fut de même de tous les autres jeux qu'elles eſſayérent. Chacune auroit cru ſe compromettre, en ſe rapprochant des autres, & gardoit fierement ſa ſolitude & ſon ennui. Cèpendant le jour alloit finir. Elles retour-

nerent

nerent encore vers Mademoiselle Boulon, en lui demandant un moyen plus heureux que celui dont elles venoient de faire l'épreuvé.

Je n'en fais qu'un, mes enfans, leur répondit-elle, que vous faviez vous-même autrefois. Vous l'avez oublié. Mais, si vous le desirez, je puis le rappeller aisément à votre souvenir.

Oh! nous le voulons de tout notre cœur, s'écrierent-elles ensemble! Et elles étoient attentives à saisir le premier mot qui sortiroit de sa bouche.

C'est la complaisance & les égards que se doivent des sœurs. O mes cheres amies! combien vous vous êtes rendues malheureuses, & moi aussi, depuis que vous l'avez oublié!

Elle s'arrêta à ces mots, interrompue par ses soupirs; & des larmes de tendresse coulerent le long de ses joues.

Les petites filles restoient étonnées & muettes de confusion en sa présence. Elle leur tendit les bras : elles s'y jetterent, & lui promirent de s'aimer & de s'accorder comme auparavant.

On ne vit plus dès ce jour aucune mouvement d'humeur troubler leur tendre intelligence. Au lieu des brouilleries & des querelles, c'étoient des prévenances délicates qui charmoient jusqu'aux témoins de leurs plaisirs.

Elles portent aujourd'hui cet aimable caractere dans la société, dont elles sont les délices & l'ornement.

LE NID DE FAUVET.

MAMAN, maman, s'écrioit un soir Symphorien, en se précipitant tout essoufflé sur les genoux de sa mere! Voyez, voyez, ce que je tiens dans mon chapeau.

Mde. de Bleville. Ha, ha! c'eſt une Fauvette. Où l'as-tu donc trouvée?

Symphorien. J'ai découvert ce matin un nid dans la haie du jardin. J'ai attendu la nuit. Je me ſuis gliſſé tout doucement prés du buiſſon, &, avant que l'oiſeau s'en doutât, paff! je l'ai ſaiſi par les aîles.

Mde. de Bleville. Eſt-ce qu'il étoit ſeul dans ſon nid?

Symphorien. Ses enfans y étoient auſſi, maman. Ah! ils ſont ſi petits qu'ils n'ont pas encore de plumes. Je ne crains pas qu'ils m'echappent.

Mde. de Bleville. Et que veux-tu faire de cet oiſeau?

Symphorien. Je veux le mettre dans une cage, que j'accrocherai dans notre chambre.

Mde. de Bleville. Et les pauvres petits?

Symphorien. Oh! je veux auſſi les prendre, & je les nourrirai. Je cours de ce pas les chercher.

Mde. de Bleville. Je ſuis fachée que tu n'en aies pas le tems.

Symphorien. Oh! ce n'eſt pas loin. Tenez, vous ſavez bien le grand ceriſier? C'eſt tout vis-á-vis. J'ai bien remarqué la place.

Mde. de Bleville. Ce n'eſt pas cela. C'eſt que l'on va venir te prendre. Les ſoldats ſont peut-être à la porte.

Symphorien. Des ſoldats? Pour me prendre!

Mde. de Bleville. Oui, toi-même. Le roi vient de faire arrêter ton pere; & la garde, qui l'a emmené, a dit qu'elle alloit revenir pour ſe ſaiſir de toi & de ta ſœur, & vois conduire en priſon.

Symphorien. Hélas, mon Dieu! Que veut-on faire de nous?

Mde. de Bleville. Vous ſerez renfermés dans une petite loge, & vous n'aurez plus la liberté d'en ſortir.

Symphorien. O le méchant roi!

Mde. de Bleville. Il ne vous fera pas de mal. On vous ſervira tous les jours à manger & a boire. Vous ſerez ſeulement privés de votre liberté, & du plaiſir de me voir. (*Symphorien ſe met à pleurer.*)

Mde. de Bleville. Eh bien, mon fils, qu'as tu donc? Eſt-ce un malheur ſi terrible d'être renfermé quand on a toutes les néceſſités de la vie? (*Les ſanglots empêchent Symphorien de répondre.*)

Mde. de Bleville. Le Roi en agit envers ton pere, ta ſœur, & toi, comme tu en agis envers l'oiſeau & ſes petits.

tits. Ainſi, tu ne peux l'appeller méchant, ſans prononcer la même choſe de toi-même.

Symphorien (en pleurant.) Oh! je vais lâcher la Fauvette.

(Il ouvre ſon chapeau, & l'oiſeau joyeux ſe ſauve par la fenêtre.)

Mde. de Bleville (prenant Symphorien dans ſes bras.) Raſſure-toi, mon fils, je viens de te faire là un petit conte pour t'éprouver. Ton pere n'eſt pas en priſon, & ni toi, ni ta ſœur, vous ne ſerez renfermés. Je n'ai voulu que te faire ſentir combien tu agiſſois méchamment, en voulant empriſonner cette pauvre petite bête. Autant que tu as été affligé, lorſque je t'ai dit qu'on alloit te prendre, autant l'a été cet Oiſeau, lorſque tu lui as ravi ſa liberté. Penſes-tu comme le mari aura ſoupiré après ſa femme, & les enfans après leur mere, combien celle-ci doit gémir d'en être ſéparée? Cela ne t'eſt ſûrement pas venu dans l'eſprit, autrement tu n'aurois pas pris l'oiſeau. N'eſt-il pas vrai, mon cher Symphorien?

Symphorien. Oui, maman; je n'avois penſé à rien de tout cela.

Mde. de Bleville. Eh bien, penſes-y dorénavant, & n'oublie pas que les bêtes innocentes ont été créées pour jouir de la liberté, & qu'il ſeroit cruel de remplir d'amertumes une vie qui leur a été donnée ſi courte. Tu devrois apprendre par cœur, pour mieux t'en ſouvenir, une petite piece de vers de ton ami.

Symphorien. De l'Ami des Enfans? Oh! récitez-la moi, je vous en prie.

Mde. de Bleville. Tiens, la voici:

JE le tiens, ce Nid de Fauvette:
Ils ſont deux, trois, quatre, petits!
Depuis ſi longtems je vous guette,
Pauvres oiſeaux, vous voilà pris.

Criez, ſifflez, petites rebelles.
Débattez-vous, oh! c'eſt en vain.
Vous n'avez pas encore vos aîles;
Comment vous ſauver de ma main?

Mais quoi, n'entends-je pas leur mere,
Qui pousse des cris douloureux ?
Oui, je le vois, oui, c'eſt leur pere,
Qui vient voltiger autour d'eux.

Et c'eſt moi qui cauſe leur peine,
Moi qui, l'été, dans ces vallons,
Venois m'endormir ſous un chêne.
Au bruit de leurs douces chanſons !

Hélas ! ſi du ſein de ma mere
Un méchant venoit me ravir,
Je le ſens bien, dans ſa miſere,
Elle n'auroit plus qu'à mourir.

Et je ſerois aſſez barbare
Pour vous arracher vos enfans ?
Non, non, que rien ne vous ſépare,
Non, les voici, je vous les rends.

Apprenez-leur dans le bocage
A voltiger auprès de vous :
Qu'ils écoutent votre ramage,
Pour former des ſons auſſi doux.

Et moi, dans la ſaiſon prochaine,
Je reviendrai dans ces vallons,
Dormir quelque fois ſous un chêne
Au bruit de leurs jeunes chanſons.

LE DÉSERTEUR.

DRAME EN TROIS ACTES.

Imité de l'Allemand de M. Stéphanie.

PERSONNAGES.

MARCEL.
GENEVIEVE.
GEORGE, *leur fils.*
THOMAS, *frere de Marcel.*
LE BAILLI.
LE COLONEL.
LE CAPITAINE.
LE FOURRIER.
LE SERGENT.
LE PRE'VOT.
FLUET, *Cadet.*
LA TERREUR, } *soldats.*
BRAS-CROISE'S, }

Les deux premiers actes se passent dans la chaumiere de Marcel, & le dernier dans la prison du château.

ACTE I.

(Le théatre représente l'intérieur d'une chaumiere de paysan. Tout y annonce la plus extrême indigence. Genevieve est assise, filant au rouet.)

SCENE I.

Genevieve, Marcel.

Marcel (en entrant.)

FEMME, voici des soldats qui nous viennent.

Genevieve (laissant tomber son fuseau.) Eh, mon Dieu, comment faire? Nous n'avons plus nous-mêmes de qui vivre; & voilà encore des soldats à nourir!

Marcel. Nous n'avons rien, ma femme: ainsi rien à donner.

Genevieve. Mais voudront-ils nous en croire? Il y a tant de richards qui se font pauvres par avarice! Les soldats le savent. Comment vont ils nous traiter?

Marcel. Lorsqu'ils nous verront, il faudra bien qu'ils croient à notre misere. Je parie qu'ils auront plus de pitié de notre état que ceux qui pourroient l'adoucir.

Genevieve. Dieu le veuille, mon cher homme! La douleur & la faim nous ont tant affoiblis! de mauvais traitemens nous auroient bientôt achevés.

Marcel. Va, les soldats ne sont pas aussi méchans qu'on se le figure. Ils ont plus de conscience & d'humanité qu'un Bailli, qui frappe sur le pauvre comme sur une gerbe. Celui-ci s'endurcit au mal, à force d'en faire; mais un soldat pense à une autre vie, parce qu'il est tous les jours face-à-face de la mort.

SCENE II.

Marcel, Genevieve, La Terreur, Fluet, (avec leurs armes & leur bagage.)

La Terreur. Salut & santé. La bonne mere, je vous amene des hôtes. Voici l'ordre. Trois hommes.

Marcel. Femme, prends le billet.

(*Genevieve met le billet sur le dessus de la porte.*)

Marcel. Messieurs, nous partagerions de bon cœur avec vous, si nous avions quelque chose: mais nous sommes de pauvres gens. Voici toute notre habitation; cette grande chambre, & une autre petite pour faire notre cuisine & pour coucher.

La Terreur. C'en est assez, vieux pere. (*Il pose sur la table son sabre & son havresac.*) Allons, Monsieur le Cadet, mettez-vous à votre aise.

Fluet (*d'un ton pleureur.*) Hu, hu! Je suis trempé de la tête aux pieds; & j'ai froid à ne pouvoir y tenir. Hu, hu, hu! (*Il pose son bagage, en grelottant.*)

La Terreur. Bon! ce n'est rien encore. Lorsque vous aurez un glaçon pendu à chacun de vos cheveux, c'est alors que vous pourrez vous plaindre du froid.

Fluet.

Fluet. Je n'y tiens plus. Je ſuis Cadet : je n'irai pas ſacrifier ma vie à traverſer des marais à pied, comme un ſoldat. Si nous marchons après-demain, & quil faſſe le même tems, je prendrai, pour mon argent, un charriot, & je me ferai voiturer.

La Terreur. Oui bien, on vous laiſſera faire. Croyez-vous être le ſeul qui ait de l'argent ? Il y en a tant d'autres qui ſe feroient traîner, ſi cela étoit permis ! Il ſeroit beau voir la moitié de l'armée empaquetée dans des charriots ! Comment vous trouverez-vous donc, lorſque, tout mouillé comme vous l'êtes, il vous faudra encore monter la garde ? Le tour revient ſouvent quand on eſt en quartier.

Fluet. (pleurant encore en ſe regardant.) Hu, hu ! Je n'ai pas un fil ſur moi qui ne ſoit trempé.

La Terreur. Fi donc ! Pleurer ? Un ſoldat doit rire encore tant qu'il n'a que la moitié de ſa téte à bas.

Fluet. Toute ma friſure qui eſt défaite ! Hu, hu, hu !

La Terreur. Ah ! voilà qui s'appelle un malheur.

Fluet. Il fait encore plus froid ici que dans les champs. (*D'un ton dur, à Marcel.)* Allons, vieux coquin, fais du feu.

La Terreur. C'eſt un brave homme, Monſieur le Cadet. Il a plus de ſoin de votre ſanté que vous ne penſez. Si la chaleur vous prenoit tout de ſuite, vous attraperiez un catharre.

Fluet. Je crois que vous voulez me faire crever. Je ne ſuis pas d'une race ſi dure que la vôtre. Vous êtes fils de roturier ; & il y a dix-huit mois que nous ſommes nobles de pere en fils. (*A Marcel.*) Feras-tu du feu, maudit payſan ?

La Terreur. Allons, bon papa, allons, faites du feu ; autrement le Roi va perdre un ſoldat.

Marcel. Meſſieurs, ce ſeroit de bon cœur. Je meurs de froid comme vous ; mais je n'ai pas un morceau de bois.

Genevieve. Ecoute, mon homme. Notre compere Thomas pourroit nous prêter quelques fagots pour l'amour de ces honnêtes gens. Va le prier de nous rendre ce ſervice. Ce jeune Monſieur (*en montrant Fluet)* me fait peine au cœur. Dieu de bonté ! il n'eſt pas encore accoutumé à ſouffrir. Va, mon ami, le compere ne nous refuſera pas.

Marcel. Eh bien, oui, j'y vais.

SCENE III.

Genevieve, La Terreur, Flaet.

La Terreur. Maintenant, la bonne mere, ſongeons au dîner. Que nous donnerez-vous ?

Genevieve. Hélas ! mes bons Meſſieurs, il y a huit jours que nous ne vivons que de pain & d'eau ; & du pain même (*avec un profond ſoupir*) bientôt nous n'en aurons plus. La mauvaiſe récolte de cette année nous a entierement ruinés. Il nous a fallu vendre tout ce que nous avions pour avoir du pain. Et maintenant que nous n'avons plus rien à vendre pour en avoir, quand nous aurons mangé le pue qui nous en reſte, de quoi vivrons-nous ? Il n'y a que le bon Dieu qui le ſait. N'allez pas croire au moins que je vous diſe un menſonge. Venez, je vais vous conduire dans toute má chaumiere ; vous n'y trouverez que de la pauvreté. Je donne du fond de mon cœur autant que je puis. Mais aujourd'hui où en trouver pour moi-même ? Ah ! croyez m'en : je ne préndrois pas ſur moi la honte de recevoir des aumônes ſi j'avois le néceſſaire.

La Terreur. Tranquilliſez-vous, la bonne mere, tranquilliſez-vous : je vous en crois. On voit bien à la mine des gens, lorſqu'ils diſent la vérité.

Genevieve. Moi qui craignois tant de vous voir entrer chez nous ! ſoyez les bien-venus. Ah ! Marcel avoit bien raiſon. C'eſt chez les ſoldats qu'on trouve les meilleurs chrétiens. Ils ſont ce que les autres ſe contentent de prêcher.

La Terreur. Il faut tout dire. Il y a parmi nous des diables incarnés, qui épuiſent toute leur bravoure dans es chaumieres des payſans, & qui ne s'en trouvent plus enſuite en face de l'ennemi.

Genevieve. Oh ! vous n'êtes pas comme cela, vous, j'en ſuis ſûre. Quel bonheur c'eſt encore pour moi de n'avoir que be bons ſoldats à loger lorſque je ſuis dans la peine !

La Terreur. Allons, Monſieur le Cadet, faites ſauter quelque monnoie de votre bourſe pour avoir de la viande,

&

& nous en régaler avec ces braves gens, puiſqu'ils n'ont que du pain.

Fluet. Oui da ! Eſt-ce que je ſuis venu ici pour feſtoyer ces miſérables ? Je ſuis bien plus à plaindre. Ils ſont nés pour ſouffrir, & non pas moi.

La Terreur. (*Bas à Genevieve.*) Voyez-vous ? C'eſt un de ces braves dont je vous parlois tout à l'heure. (*A Flüet.*) Croyez-vous donc que ce ſoit leur faute, ſi vous n'avez pas trouvé ici un bon feu ?

Fluet. Et faut-il que je ſouffre parce qu'ils ſont dans la miſere ?

La Terreur. Il falloit faire vos conventions en entrant au ſervice, qu'on vous prépareroit, dans tous vos logemens, un lit de plume, un bon feu, une robe-de-chambre, & des pantoufles.

Fluet. Laiſſez-là vos ſornettes, ou je m'en plaindrai au Capitaine.

La Terreur. Vraiment, vous le connoiſſez bien, ſi vous croyez qu'on lui porte des plaintes comme à un Maître d'école. Allez, allez lui parler. Il vous apprendra mieux que moi à vivre en ſoldat. Celui, qui veut réuſſir parmi nous, doit, avant tout, avoir un bon cœur. Qui aura de la compaſſion pour vous, ſi vous n'en avez pas pour les autres ? Mais voilà comme ils ſont tous, ces nobles de deux jours ! Ils laiſſent la pitié dans les ſarrots de toile dont ils ſe dépouillent pour prendre des habits couſus d'or. Ils croiroient ſe dégrader de regarder les pauvres. N'avez-vous pas été bien-aiſe que je me ſois chargé de vos armes pendant toute la marche ? Fort bien. Vous n'avez qu'à les traîner vous-même une autre fois ; je ne m'en ſoucierai guere. Vous pourrez auſſi nettoyer votre fuſil. Je ne ſais pas pourquoi je travaillerois pour vous.

Fluet (*en rechignant.*) Ne me l'avez-vous pas promis ?

La Terreur. Je croyois que vous le méritiez. Il y aura auſſi une garde à monter dans trois heures. Nous verrons comment vous vous en tirerez par le tems qu'il fait.

Fluet. Je n'y tiendrai jamais.

La Terreur. Fouillez donc à l'eſcarcelle.

Fluet. Et combien faut-il ?

La Terreur. Un écu. Pas un ſol de moins.

Fluet. C'est bien cher. *(Il lui donne l'argent avec un air de regret.)*

La Terreur. Je le croyois dans vos entrailles, plutôt que dans votre bourse, tant vous avez eu de peine à le tirer. *(A Genevieve.)* Tenez, la bonne mere, ayez-nous de la viande, & quelques légumes. Votre mari sera du repas.

Genevieve. Ah! vous êtes trop bon. Le jeune Monsieur voudra-t-il aussi manger avec nous; S'il vous fréquente pendant quelque tems, il deviendra aussi un brave homme, j'en réponds.

(Elle sort.)

SCENE IV.

La Terreur, Fluet.

La Terreur. Voyez-vous? Si vous aviez fait les choses de bonne grace, il ne vous en auroit coûté que la moitié Voilà ce que l'on gagne à marchander avec le pauvre, tandis qu'a moitié prix on auroit pu encore avoir, par-dessus le marché, la bénédiction du Seigneur.

(Il prend les armes de Fluet, & s'occupe à les nettoyer.)

Fluet. Mais je n'ai pas mon argent pour les autres, mon papa entend que je le ménage.

La Terreur. Il vous a donc défendu de donner quelques secours aux malheureux?

Fluet. Rien pour rien, m'a-t-il dit en partant. Ne paie que ce que l'on fera pour ton service, & tâche d'avoir toujours bon marché.

La Terreur. Vous lui obéissez à merveille, à ce qu'il paroît. Pour moi, je n'aurois pu trouver de goût à rien aujourd-hui si j'avois vu ces pauvres gens endurer la faim.

Fluet. On voit bien que vous n'avez jamais été riche. Il faut aller dans les grandes maisons pour voir comment on doit se comporter envers les pauvres. Quand vous verrez faire l'aumône, regardez si ce ne sont pas de gens du peuple plutôt que des Seigneurs. Il nous conviendroit bien de nous arrêter devant de la canaille, couverte

de

de haillons. Si elle devenoit un jour à fon aife, qui trouveroit-on pour nous fervir ?

La Terreur. Eft-ce que c'eft mon devoir de nettoyer vos armes ?

Fluet. Puifque je vous paie ? Si vous ne le faites pas, j'en trouverai mille à votre place.

La Terreur. Cela n'eft pas fûr. Penfez-vous qu'un brave foldat veuille être, pour quelques fols, le valet de gens de votre efpece ? Nous avons de l'honneur dans l'ame, & nous favons nous contenter, au befoin, du pain de munition. Avec cela, on fe moque des riches & de leur argent, Si j'avois encore le vôtre, vous verriez. Mais patience, je parlerai à mes camarades, & je vous attends à la premiere garde.

Fluet. Oh! je ne la monterai pas long-tems. Mon papa va bientôt m'acheter une enfeigne.

La Terreur. Ce ne fera pas au moins dans notre régiment. Nous avons un brave Colonel, qui ne prend fes Officiers que parmi les vrais foldats, & non parmi des femmelettes comme vous.

Fluet. Eh bien, j'irai dans un autre.

La Terreur. A la bonne heure. Mais, croyez-moi, retournez plutôt auprès de votre maman : ou, fi vous pouvez tout acheter, faites une bonne emplette de courage. C'eft la chofe la plus néceffaire dans notre métier.

Fluet. Moi, n'ai je pas de courage ? J'ai appris un an à faire des armes.

La Terreur (branlant la tête.) Contre les lievres peut-être, mais non contre l'ennemi. Il faut là une bonne confcience que vous n'avez pas, puifque vous traitez les pauvres comme des chiens. Vous ne ferez pas mieux que tous ceux de votre trempe, qui viennent paffer un an au fervice, & puis fe retirent dans leurs terres, pour raconter leurs proueffes, quoiqu'ils fe foyent toujours tenus cachés derriere le bagage.

SCENE V.

La Terreur, Fluet, Genevieve.

Genevieve (*à la Terreur.*) Tenez, mon cher Monsieur, voici de viande. Voilà encore des légumes que le jardinier du château m'a donné. Je suis bien aise d'avoir quelque chose à vous rendre. A qui faut-il le remettre ?

La Terreur. Gardez-le, ma bonne mere, ce sera pour boire. Est-ce que vous ne prenez pas de vin ?

Genevieve. Il y a dix ans que je n'en ai bu, hélas! depuis que mon fils est parti.

La Terreur. Eh bien, cela vous donnera des forces.

Genevieve. Mon fils est soldat comme vous.

La Terreur. Soldat ? Et dans quel régiment ?

Genevieve. Bourbonnois.

La Terreur (*avec vivacité.*) Et comment s'appelle-t-il ?

Genevieve. George Marcel. Dieu sait s'il vit encore. Il y a quatre ans que nous n'avons reçu de ses nouvelles.

La Terreur. Tranquillisez-vous, bonne femme, il est encore vivant.

Genevieve. Est-ce que vous le connoissez, mon cher Monsieur ?

La Terreur. (*embarrassé*) Je ne sais guere ; mais il doit être plein de vie, puisqu'il a de si honnnêtes parens.

Genevieve. Ah! ce n'est pas une raison. Les braves gens sont ceux que le bon Dieu éprouve les premiers. Et cependant, notre fils est le seul bien que nous eussions au monde.

Fluet. Oui vraiment, un soldat vous serviroit de beaucoup !

La Terreur. Et qu'en savez-vous, pour le dire ? Vouz ignorez tout ce qu'un homme peut faire avec un bon cœur. Allez, bonne mere, posez tout cela. Quand votre mari apportera du bois, nous mettrons le pot au feu.

feu. (*Bas à Genevieve*) Le troisieme soldat que nous attendons est un peu dur. Si on le faisoit attendre, il pourroit nous quereller.

Genevieve. Mon cher Monsieur, je ne puis rien faire que mon homme ne soit de retour. Je me repose sur vous. Vous trouverez de bonnes paroles pour nous excuser.

La Terreur. Oh! il ne se laisse pas mener par des paroles. Et puis il est caporal: c'est mon supérieur. Je ne lui parle pas comme je voudrois.

SCENE VI.

La Terreur, Fluet, Marcel, Genevieve.

Marcel (jettant une charge de bois à terre.) Allons, voici des fagots. Je vais vous allumer du feu.

Genevieve. Oui, mon homme, dépêchons-nous. Il doit nous venir un Officier; & il n'est pas commode, à ce que dit Monsieur.

Marcel. Comment? Un Officier chez-nous?

La Terreur. Quand je dis Officier, il lui faut encore un grade; mais il y montera. Il a quelques ordres à donner dans la compagnie, sans quoi il seroit déjà ici. Allez, allez, échauffer le foyer.

Fluet (poussant Genevieve.) Parbleu, il est bien tems! Hâtez-vouz donc, vous dis-je.

Genevieve. J'y vais, j'y vais.

(*Elle est prête à sortir.*)

SCENE VII.

La Terreur, Fluet, Marcel, Genevieve, George.

George (en entrant.) Allons, allons, vîte à dîner.

Marcel. Hélas! Monſieur, nous n'avons rien de prêt encore.

George. A quoi diantre vous amuſez vous ?

Genevieve. (bas à la Terreur.) Mon cher Monſieur, parlez-lui, je vous en prie, pour qu'il ne ſe fâche pas ?

Marcel (à George.) Ce n'eſt pas notre faute, je vous en aſſure. Demandez à votre camarade.

La Terreur. (bas à George.) Finis ce badinage, & tire-les de peine. *(Haut à Genevieve.* Bonne mere, regardez-le bien.

George. Eſt-ce que vous ne me reconnoiſſez pas ?

(Marcel & Genevieve le conſiderent attentivement.)

Marcel. Ma femme, ne ſens-tu rien dans ton cœur ?

Genevieve, (dans une incertitude où perce la joie, regarde tantôt Marcel, tantôt George.) O mon Dieu! ſeroit-ce lui ?

George. Oui, c'eſt moi, c'eſt moi, ma mere. Quel plaiſir de vous revoir, mes chers parens !

Marcel. Eſt-il poſſible, mon fils ? Oh, ſois le bienvenu mille fois !

Genevieve. (l'embraſſant.) Je te revois donc avant de mourir. La joie ne me laiſſe pas reſpirer.

Marcel. Comment as-tu donc fait pour vivre encore ? Mon cher fils, il y en a tant qui ſont morts ! & toi, tu es échappé !

George. On ne m'a pourtant jamais vu en arriere de mon devoir. C'eſt à vos prieres ſans doute que je ſuis redevable d'avoir été épargné par la mort. Mais comment avez-vous vécu, mes chers parens ? Je ſuis chez vous en quartier. Vous n'êtes pas fâchés de ce logement peut-être ?

Marcel. Peux-tu nous le demander ? Depuis que tu nous as quitté, mon cher fils, nous n'avons jamais eu tant de joie.

Genevieve (à la Terreur.) Vous m'aviez dit que c'étoit *un caporal* que vous attendiez ?

La

Terreur. Et c'eſt bien vrai auſſi.
rcel. Juſte Ciel ! tu t'es avancé ? Comment cela fait ? Tu ne ſavois pas lire.
ge. Mon Capitaine me l'a fait apprendre.
rcel. O ma femme, quel honnête homme cela doit

ev eve. Qu'on vienne nous dire enſuite que les e guerre ne ſont pas de braves gens !
Terreur. Il n'en reſtera pas là, je vous en réponds.
orge.) Mais pourquoi ne m'as-tu pas dit que nous erions adjourd'hui dans ton village ?
rge. Camarade, j'étois ſi plein de ma joie, que je ivois parler.
evieve. Combien reſteras-tu avec nous ?
rge. Trois jours, ma mere. Nous faiſons halte ici.
rcel. Oh ! c'eſt bon, mon cher fils. Nous aurons le le nous dire bien de choſes.
t. Au diable ! Perſonne ne veut donc allumer de Je penſe qu'il en feroit tems, depuis une heure.
evieve. Dans un moment, Monſieur.
Terreur. (*à Genevieve.*) Reſtez auprés de votre fils, ne mere. Je vais battre le briquet, & faire la . (*A Fluet.*) Quand vous ſeriez à demi gelé, la e cette famille devroit vous réchauffer. Mais vous pas capable de la ſentir. Venez avec moi, je vais onduire dans quelque maiſon du voiſinage, juſqu'à la chambre ſoit plus chaude. Sinon, prenez votre le vous même.
vieve. Oui, je vous en prie, mon cher Monſieur. voiſon, à main droite, a une grande cheminée où ut ſe dégourdir plus à ſon aiſe.
t. Vraiment oui, j'irai encore m'expoſer à l'air, rriver là plus tranſi.
Terreur. Il n'y aura pas ici de chaleur d'une bon-re, & vous acheveriez de geler. Venez, venez.
t (*en pleurant.*) Je crois qu'on l'a fait exprès de ner le plus mauvais logement du village.
Terreur. Oui, pour ceux qui ſont toujours reſtés ns leur fauteuil, les pieds ſur la cendre.

(*Ils ſortent.*)

SCENE

SCENE VIII.

Marcel, Genevieve, George.

George. Ce garçon-là s'imagine qu'il en eſt dans le monde comme dans ſa maiſon, où ſa maman ordonoit aux vâlets de ſuivre tous ſes caprices.

Genevieve. Y a-t il long-tems qu'il eſt ſoldat ?

George. Trois ſemaines. C'eſt ſa premiere marche. Mais aſſeyons-nous, mes chers parens. Racontez-moi quelque choſe de notre village. Que fait ma chere Madelaine ?

Genevieve. Elle a déjà quatre enfans.

George. Que me dites-vous ?

Marcel. Tu ignores peut-être qu'elle a épouſé le jardinier Thomas ?

George. Elle n'a donc pas volu m'attendre ?

Genevieve. Il y a dix ans que tu es parti. Elle en à paſſé quatre à te pleurer.

George. Mais comment eſt-elle ? Vit-elle au moins heureuſe ?

Genevieve. Elle eſt encore plus miſérable que nous; & ſes enfans ne pourront, de quelques années, gagner leur vie.

George. Vous n'êtes donc pas à votre aiſe, vous autres ?

Genevieve. Hélas ! mon cher fils, nous ne ſavons jamais la veille où nous prendrons le pain du lendemain.

George. Juſte Ciel ! que m'apprenez-vous ?

Les deux vieillards ſe mettent à pleurer, ſans répondre.)

Parlez donc. Comment cela eſt il poſſible ?

Marcel. Tu as raiſon de t'en étonner. Tu ſais que nous avons toujours été laborieux, & que nous ne faiſions pas comme les trois quarts de ceux du village, qui ne ſavent pas ramaſſer pour l'hiver. Nous nous étions toujours ſi bien conduits, lorſque tu étois encore avec nous, que perſonne n'avoit un ſol de dette à nous demander. Notre Ferme étoit pourvue de bétail; & nous avions toujours quelques deniers en réſerve, pour les beſoins inattendus. Mais, mon cher fils, tout cela ne tarda guere à changer après ton départ. Nous avions beau travailler, nous vîmes bientôt qu'il nous manquoit deux

bras diligens. J'étois obligé d'épuiser mes forces pour tenir nos terres en bon état. La foiblesse vint avec l'âge. Dans le tems où nous aurions dû nous réjouir d'avoir élevé notre fils, nous fûmes obligés de prendre un valet de charrue peur payer nos charges, & nous soutenir. Il vint de mauvaises années, nous fîmes des dettes; &, de puis cinq ans, nous avons tout fondu.

Genevieve. Nous sommes encore en arriere de trente écus envers le Seigneur. Il nous est impossible de les payer! & chaque jour nous attendons qu'on nous chasse de notre chaumiere, pour nous envoyer mendier notre pain.

Marcel. Dieu sait pourtant si c'est notre faute. Nous avons sûrement assez travaillé toute notre vie pour avoir du pain dans la vieillesse: & nous l'aurions en abondance si des méchans n'avoient mis leur plaisir à nous rendre malheureux.

George. Juste Ciel! devois-je craindre de vous trouver dans une pareille situation? Mais qui sont les méchans hommes dont vous vous plaignez?

Marcel. Le Bailli seul, mon fils. C'est lui qui fait toute notre misere. C'est sur lui que nous pouvons crier véngeance du fond de notre cœur. S'il ne t'avoit fait soldat, nous n'aurions pas ainsi perdu notre bien, qui nous avoit coûté tant de sueurs & de peines.

George. Il faut que la terre fournisse des hommes au Roi: & ce n'est pas la faute du Bailli si le sort m'est tombé.

Genevieve. Tu le crois, mon fils? Apprends que c'etoit une tromperie de sa part. Tu sais qu'il a toujours été notre ennemi. Cependant, de toute notre vie, nous ne lui avons fait de mal.

Marcel. C'est qu'il m'en vouloit de n'avoir pu lui prêter de l'argent, lorsqu'il n'étoit encore que simple Clerc du Greffier, & qu'il n'avoit pas un habit entier sur le corps. Je me suis bien apperçu que sa haine venoit de ce moment.

Genevieve (*à George.*) C'étoit au fils aîné d'Antoine de marcher à ta place. Son pere, à prix d'or, gagna le Sergent de milice & le Bailli. Il l'a déclaré en mourant; & on l'a verifié sur le registre de l'Inspecteur. Le Bailli auroit été démis, si ton pere n'avoit intercédé pour lui. (*A Marcel.*) Il falloit le laisser punir. Il n'auroit eu

que ce qu'il méritoit. Nous ne ferions peut-être pas aujourd'hui si malheureux.

Marcel. Eh ma femme! qu'y aurions-nous gagné, quand il auroit payé l'amende? Notre fils feroit resté soldat, & le Bailli auroit été encore plus acharné contre nous. On empire son mal à se plaindre de la justice: elle trouve toujours à se venger. Les choses se feroient arrangées de maniere que nous aurions eu tout le tort sur nous, & qu'on nous auroit fermé la bouche pour jamais.

Genevieve. Sa punition ne restera pas en arriere. Il faudroit qu'il n'y eût pas un Dieu dans le Ciel; & nous pouvons mourir tranquilles là-dessus. *(Avec un profond soupir.)* Seulement, si nous n'avions pas de dettes!

SCENE IX.

Marcel, Genevieve, George, La Terreur.

La Terreur. Bon. Je viens de pourvoir au Cadet. La mere, montrez-moi un peu où je ferai la cuisine. Vous pourrez après cela rester auprès de votre fils, j'aurai soin de tout.

Genevieve. Grand merci, mon cher Monsieur, je vais vous aider.

La Terreur. Non, non, je m'en charge tout seul. Vous ne sauriez pas faire cuire comme il faut pour des soldats.

Genevieve (prête à sortir.) Oui, mon fils, voilà ce qui nous est arrivé de t'avoir perdu: nous n'avons plus d'autre espérance que l'aumône. Je frissonne d'y penser. Vivre d'un morceau de pain q'uon mendie! *(Elle sort, en pleurant, avec la Terreur.)*

SCENE

SCENE X.

Marcel, George.

George. (*troublé.*) N'eſt-il pas vrai, mon pere ? Ma mere dit les choſes pires qu'elles ne ſont, comme font toujours les femmes ?

Marcel. Non, mon fils, elle n'a pas dit un mot hors de la vérité. Il ne nous eſt pas ſeulement reſté, de la derniere récolte, de quoi ſemer notre petit champ. Il a fallu tout vendre pour vivre. Nous devons des droits au Seigneur, qui veut abſolument être payé, à ce que dit le Bailli ; mais où le prendre ? Notre chaumiere va être vendue. Mon cher fils, tu n'hériteras pas un tuyau de paille de ton pere.

George. Oh ! ſi vous aviez ſeulement de quoi ſubſiſter, je ne m'embarraſſerois guere de ce qui me regarde. Quand je ne pourrai plus ſervir, le Roi me nourrira juſqu'à la mort. J'ai donné l'année derniere, de mon pain à des payſans que la faim chaſſoit dans la ville ; j'ai penſé mille fois á vous, mais je ne croyois pas que vous fuſſiez auſſi à plaindre. Je me réjouiſſois tant de vous voir ! &, aujourd'hui que je vous vois, c'eſt dans la plus affreuſe miſere. Je n'oſe lever les yeux ſur vous.

(*Marcel lui tend les bras, & ils s'embraſſent en pleurant amerement.*)

(*Après une courte pauſe.*)

Si je pouvois encore faire quelque choſe pour vous ſoulager ! Voici tout ce que je poſſede. Je vous le donne avec des larmes, parce que je n'ai rien de plus à vous donner.

Marcel. Que Dieu te le rende au centuple, mon cher fils ! Nous avons là de quoi vivre deux jours !

George. Rien que deux jours ! Mais comment le Seigneur peut-il être ſi impitoyable de vous faire vendre votre chaumiere, & de vous rendre mendians pour trente écus ? Ne pourroit-il pas prendre patience ? Que gagne-t-il à perdre ſes vaſſaux ? Je ne crois pas qu'il en trouve de plus honnêtes que vous.

Marcel. Voilà ce qui arrive, lorſque les Seigneurs ne viennent pas ſur leurs terres. Nous n'avons pas vu Mon-

ſieur

ſieur le Comte depuis que ſon pere eſt mort. Il reſte à la ville, & laiſſe faire au Bailli, qui ne fait que des mendians. Il ſentira trop tard qu'il auroit mieux valu pour lui de venir voir de ſes yeux ſi tout va comme on lui en fait le récit. Les autres Seigneurs du voiſinage vinrent l'année derniere dans leurs châteaux ; ils virent la miſere des payſans & les prirent dans leurs bras, mais le nôtre ne ſe met pas en peine de nous. Dieu me le pardonne ! Il faut encore prier pour lui, lorſqu'il nous écorche juſques par deſſus les oreilles. Le dernier terme eſt à demain : tu entendras comme le Bailli ſait crier ; il doit venir aujourd'hui.

George. C'eſt bon : je lui parlerai. Je lui dirai peut-être à l'oreille deux mots qui le rendront plus traitable. On aſſure que le Roi doit paſſer ici. S'il y vient, il faut que vous alliez lui parler vous même, & que vous lui repréſentiez votre état.

Marcel. Moi, dis-tu, parler au Roi ? Je ne pourrois jamais lui lâcher un mot. Je ſerois comme une pierre en ſa préſence.

George. Ne craignez pas, il vous rendra bientôt la parole. J'étois une fois en ſentinelle près de lui ; il vint des payſans qui vouloient lui parler. Ils ſe regardoient les uns les autres, & ne pouvoient ouvrir la bouche. Que voulez-vous, mes enfans, leur dit-il avec amitié ? ils lui donnerent un écrit qu'il ſe mit à lire ; &, lorſqu'il l'eut achevé, il les queſtionna de maniere à les mettre à leur aiſe. Ils commencerent auſſi-tôt à jaſer avec autant de confiance que s'ils avoient parlé à leurs femmes. Il ne les quitta pas qu'ils n'euſſent tout dit. Vous n'avez jamais vu ſon pareil de votre vie. Il y auroit de quoi s'epuiſer à dire ſa louange.

Marcel. Que me dis-tu ?

George. Croyez-moi. J'aimerois mieux avoir à lui parler qu'à pluſieurs de nos Sous-Lieutenans.

Marcel. Voilà ce qui s'appelle un Roi !

George. Il ne peut pas y en avoir de meilleur. Savez-vous ce que je ferai, mon pere ? Je veux aller prier notre Fourrier qu'il nous dreſſe un mémoire ! & quand vous devriez l'aller préſenter à ſix lieues, ne vous laiſſez pas manquer cette conſolation. Pourvu qu'il vienne ſeulement !

Marcel. Et quelle feroit ta penfée, mon fils ?

George. Nous verrons demain. Mais j'ai toujours ouï dire qu'il valoit mieux avoir à faire aux Grands qu'aux petits. Allons faire un tour dans le village.

(*Il prend Marcel par la main, & fort avec lui.*)

Fin du premiere Acte.

ACTE II.

SCENE I.

George met le couvert, Marcel avance des fieges, Genevieve, effuie des affietes de bois, Fluet, & enfuite La Terreur.

Genevieve. NOUS n'avons que trois affietes.

George. Cela ne fait rien pour manger.

Fluet (tirant un couteau à gaîne.) Mais il faut que j'aie une affiete, moi.

George. Rien de plus jufte. Vous en aurez une auffi.

Fluet (d'un air mécontent.) Oui, de bois !

La Terreur (*portant un plat de foupe.*) Si vous avez tant foit peu d'appétit, vous la trouverez excellente. Quand ceci fera gobé, j'ai encore autre chofe à vous fervir. (*Il fort.*)

Marcel. Ce bon Monfieur fe donne bien de la peine.

George. Vous ne le connoiffez pas, mon pere. Après le plaifir de fe battre, il n'en a pas de plus grand que celui de faire la cuifine.

La Terreur (*revient avec une terrine pleine de viande & de légumes.*) Allons, affeyons-nous. (*On s'affied.*) Cela doit être exquis. Eh bien, eft-ce qu'on n'ofe pas y toucher ? Il n'eft point de bonne foupe fans cuiller, ai-je toujours entendu dire. Voici la mienne. (*Il tire une cuiller & un couteau.*)

Marcel.

Marcel. Ah ! j'en fuis bien-aife ? car nous n'en avions que pour trois.

La Terreur. (*à Fluet.*) Eh bien, Monfieur le Cadet, comment vous trouvez-vous à préfent ? Vous êtes fervi comme un Prince, au moins.

Fluet (*d'un air dédaigneux.*) Oh ! oui.

(*Ils mangent.*)

Genevieve (*à Marcel.*) Voilà une excellente foupe, mon ami.

Marcel. Il y a long-tems que nous n'avions rien mangé de fi bon.

George. Tâchez de vous en bien régaler.

La Terreur. Ne vous contraignez pas, Monfieur le Cadet, léchez-vous en les doigts.

Fluet. Si vous aviez ici des œufs frais ?

La Terreur. Les poules n'ont pas pondu d'aujourd'hui dans le village ; & la foupe faura bien defcendre, fans qu'on vous graiffe le gofier.

George. Il faut vous accoutumer à cette cuifine. Vous en trouverez rarement de plus friande dans les marches.

Genevieve. Nous ne fouhaiterions rien de meilleur pour toute notre vie. Encore n'en demanderois-je pas tous les jours, feulement les dimanches.

George (*deffervant le plat à foupe.*) Maintenant, paffons au ragoût.

La Terreur. (*à Marcel.*) Vous n'avez pas d'affiete, bon pere ?

Genevieve. Oh, ne vous inquiétez pas, nous mangerons dans la même.

La Terreur. Tenez, voici la mienne.

Marcel. Non, non ; que faites-vous ? Et où mangeriez-vous donc ?

La Terreur. Oh ! je faurai bien m'en faire une. (*Il coupe un long morceau de pain, le retourne, & met la viande deffus.*) Voyez-vous ?

George (*en fait de même.*) S'il nous falloit attendre des affiettes pour nos repas ! . . .

La Terreur. (*à Fluet qui le confidere avec furprife.*) Cela vous étonne ? Vous verrez bien autre chofe. Il faut voir un foldat dormir fur une pierre, les poings fermés.

George. Pourquoi ne mangez-vous pas, mon pere ?

Marcel. Ah !

La

La Terreur. Qu'avez-vous donc à soupirer ?

Marcel. C'est que ce seroit à moi de régaler mon fils ; & je n'ai pas même un morceau de pain à lui offrir. Il faut que je le nourrisse aux dépends d'une autre. Cela me fait de la pei e.

La Terreur. Bon ! il n'y faut pas penser.

Genevieve. Lorsque les enfans retournent chez leurs peres, c'est pour en recevoir des bienfaits ; & toi, quand tu viens nous retrouver après dix ans, c'est pour nous voir à ta charge & à celle de tes amis.

George. Ma mere, ne vous faites pas ces reproches, ou je ne pourrai plus rien manger.

La Terreur. Attends, camarade, j'y fais un remede. (*Il prend une tasse, & boit ; il la remplit de nouveau, & la présente à Marcel.*) Vous pouvez en boir en sûreté. Allons, bon papa, ensuite vous, la mere, & puis votre fils. Ne pensez plus au chagrin ; ne songeons qu'à nous goberger. Eh bien donc ? Lampez-moi ce nectar. Je souhaite que vous le trouviez aussi bon que moi.

Marcel. Ma femme, joins ton cœur au mien. Que Dieu donne mille joies à notre bienfaiteur ! (*Il boit.*)

Genevieve. Et qu'il donne à notre fils, dans sa vieillesse, des jours plus heureux que les nôtres ! (*Elle laisse tomber quelques larmes.*)

La Terreur. (*lui versant à boire.*) Que signifie cela de pleurer ? Vous allez gâter tout notre regal.

Genevieve. (*après avoir bu, donne la tasse à George.*) Tiens, mon fils. (*à la Terreur.*) Que Dieu vous paie ce vin ! il m'a tout réjoui le cœur.

La Terreur. Bon ; j'en suis bien-aise. Mangez encore un morceau, vous le trouverez cent fois meilleur après. (*Il verse à boire à George.*)

George (*à la Terreur.*) Camarade, jusqu'à ma revanche En attendant, je te remercie de tout le bien que tu fais aujourd'hui à mes parens.

La Terreur. Palsambleu, vous m'allez donner de l'orgneil. Vous buvez tous à moi, comme si j'avois gagné une bataille.

Marcel. Vous le méritez bien aussi. Vous n'avez rien de trop ; &, par amitié pour mon fils, vous nous servez un si bon repas !

Gene-

Genevieve. Un hypocrite ne peut faire moins que de remercier de la bouche; mais nous, c'est du fond du cœur, aussi vrai qu'il y a un Dieu, & que nous sommes pauvres.

La Terreur. Oh je le crois, je le crois. Mais qu'ai-je donc fait de si merveilleux ? Ah ! si je pouvois vous tirer entierement de peine, voilà ce qui me rendroit fier. Mais pour cette bagatelle, qu'il n'en soit plus question, je vous prie. (*Il verse à boire à Fluet.*) Tenez, je gage que vous n'avez jamais trouvé le vin si bon de toute votre vie.

Fluet (*après avoir bu.*) Oui, pas mauvais.

La Terreur. Vous en parlez bien froidement, Monsieur le Cadet. Que direz-vous, après cela, de ma casserole? Il m'a semblé voir cependant que vous y avez fait honneur.

Fluet. Je n'imaginois pas y trouver tant de goût.

La Terreur. J'en étois sûr. Nous verrons, quand ce sera votre tour, si vous ferez vous en tirer aussi bien.

Fluet. Oui da! vous pensez que j'irai vous faire la cuisine?

La Terreur. Pourquoi non ? Je la fais bien, moi. Je vous prendrai à mon école.

Fluet. Est-ce que c'est du métier d'un soldat ?

La Terreur. Comme s'il étoit rien qui n'en fût ? Il faut qu'un soldat soit tout au monde, Cuisinier, Tailleur, Médecin, Forgeron ; tout enfin.

(*On entend frapper à la porte.*)

Genevieve. O mon Dieu! qui est-ce donc qui nous arrive encore ?

George. Ne craignez rien, ma mere, c'est qu'on vient faire la visite.

SCENE II.

Marcel, Genevieve, George, Fluet, La Terreur, un Capitaine, un Fourrier.

Le Fourrier (*avec des tablettes à la main.*) Combien êtes vous ici ?

George (*en se levant.*) Trois.

(*Tout le monde se leve.*)

Le

Le Capitaine. C'eſt bon. Reſtez aſſis, enfans, reſtez aſſis. Et vous auſſi, bonnes gens, remettez vous. Point de cérémonies. Je ſuis charmé du calme & de la cordialité qui regnent dans votre maiſon. Avez-vous des plaintes à faire contre vos ſoldats ?

Marcel. Oh non ! Monſieur, pourvu qu'ils n'en aient pas contre nous.

Le Capitaine (*à George.*) Etes vous content de vos hôtes ?

George. Mon Capitaine, je ſuis chez mon pere : c'eſt à mes camarades de répondre.

La-Terreur. Nous avons tout ce qu'il nous faut.

Le Capitaine (*ſe tournant vers Marcel.*) Quoi ! c'eſt votre fils ? Vous avez là un ſi bon ſujet, que vous devez être auſſi un honnête homme.

Marcel. Hélas, Monſieur ! c'eſt toute ma richeſſe.

Le Capitaine. N'avez-vous pas de la ſatisfaction de votre fils ?

Marcel. Oh ! ſi ſes Supérieurs pouvoient en être auſſi contens !

Genevieve. Il a toujours été près de nous un brave garçon. Il nous a obéi au moindre ſigne : & celui, qui eſt ſoumis à ſes parens, doit l'être auſſi à ſes Superieurs.

Le Capitaine. Je puis vous le dire, il eſt aimé de tout le régiment. Ses officiers l'eſtiment, & ſes camarades donneroient leur vie pour lui. C'eſt la premiere fois qu'il entend ſon éloge de ma bouche ; mais je ne puis le taire dans une pareille occaſion. Le bon témoignage qu'on rend d'un enfant eſt la plus grande récompenſe des peres ; & la joie des peres eſt pour les enfans l'encouragement le plus fort à perſiſter dans le bien. (*Il regarde autour de lui.*) Je crois que votre ſituation n'eſt pas des plus heureuſes ; mais vous êtes riches dans votre fils. Il fait honte à ceux dont l'éducation a ruiné leurs familles. Vous n'avez pas encore goûté tout la joie qu'il peut vous donner. Si vous vivez de longues années, il ſera le ſoutien de votre vieilleſſe.

George. Je vous remercie, mon Capitaine, de m'avoir réſervé cette louange pour l'oreille de mes parens. Je me comporterai de maniere qu'ils n'auront jamais rien à perdre de la joie que vous leur cauſez.

Le Capitaine. Vous n'avez qu'à vous conduire comme vous avez fait juſqu'à ce jour.

Marcel.

Marcel. Oh Monſieur ! le cœur me fond de plaiſir.

Genevieve. Je ſerois encore bien plus heureuſe, ſi vous le laiſſez auprès de nous. Ne pourriez-vous pas arranger cela, Monſieur le Capitaine ?

Marcel. Que demandes-tu là, ma femme ? Veux-tu qu'il meure de faim à notre côté ? (*En montrant la Terreur au Capitaine.*) C'eſt Monſieur qui a bien voulu payer ce repas, autrement nous n'aurions trouvé rien ſur notre table. La mauvaiſe récolte nous a entierement ruinés. Et puis Monſeigneur le Comte. . . .

Le Capitaine. C'eſt un homme ſans cœur ; je le connois. Il ſe livre aux plus affreuſes débauches dans la capitale ; & il laiſſe ſes vaſſaux mourir de faim. Je n'ai trouvé nulle part tant de miſere que dans ſes terres. Les gens les plus riches (& c'eſt beaucoup dire) blâment ſon inſenſiblité. Conſolez-vous, bons vieillards, vous trouverez bientôt des reſſources, & l'on vous eſtimera plus que lui. Tenez, voici quelques légers ſecours. (*Il jette une piece d'or ſur la table.*) Plût à Dieu que j'euſſe tout l'argent qu'il prodigue à ſes vices ; je ferois mon bonheur de vous enrichir. Mais je ne vis que de ma paye, & je ne puis rien faire de mieux pour vous. George, voilà ce que tu as mérité à tes parens par ta bonne conduite. Retenez bien cela, Monſieur le Cadet. C'eſt le plus beau compliment qu'on puiſſe faire à un homme.

George. Ah, mon Capitaine, ſi vous ſaviez de quel prix ce préſent eſt pour nous dans le moment ! Non, de toute ma vie, je ne pourrai m'acquitter envers vous.

Marcel. Il n'eſt que Dieu qui puiſſe vous en payer.

Genevieve. Qu'il vous accorde une longue vie ! Quand j'aurois dix enfans, je vous les donnerois tous avec joie.

Le Capitaine. Bone femme ! vous me rendez bien largement ce que je fais pour vous. Un enfant eſt d'un prix ineſtimable aux yeux de ſa mere, & vous m'en donneriez dix ! Si votre indigne Seigneur pouvoit connoître la volupté de la bienfaiſance, combien il pourroit rendre ſes plaiſirs dignes d'envie ! Mais j'interromps votre dîner. Continuez, je vous prie. Adieu ; je vous verrai encore avant de partir. (*Il ſort.*)

Le Fourrier (*à Fluet.*) La garde va bientôt ſe relever. Tenez-vous prêt. (*Il ſort.*)

SCENE

SCENE III.

Marcel, Genevieve, George, Fluet, La Terreur.

(*Tous demeurent pendant quelque tems pensifs & immobiles, excepté Fluet qui continue de manger.*)

La Ter. (*se versant à boire.*) Vive notre Capitaine !

George. Oh ou, qu'il vive! C'est lui qui nous sauve de la mort.

Marcel. (*joignant les mains, & les laissant tomber de surprise.*) Il ne m'avoit jamais vu, & il me donne la premiere fois une pièce d'or ! Qui auroit attendu cela d'un étranger, quand ceux qui nous connoissent sont si impitoyables ?

Genev. On le diroit un prince. (*Elle regarde la piece d'or qui est sur la table.*) Combien cela peut-il valoir, mon ami ? Il faut qu'il y en ait pour bien de l'argent !

Marcel. (*en la serrant dans ses mains.*) Bon Dieu ! aurois-je pu croire que je me serois jamais vu tant de bien dans une seule piece ? T'y connois-tu, mon fils ?

George. Non ; elle est trop grande pour que j'en sache la valeur.

La Ter. Elle doit valoir plus d'un louis ; mais je ne sais pas au juste.

Fluet (*au premier coup-d'œil qu'il y jette.*) C'est un louis double. Le peuple ne connoit pas cela.

La Ter. Nous ne sommes pas nés au milieu de l'or comme vous. Cela vaut donc seize écus ?

Genev. Seize écus ! Oh mon cher homme ! la moitié de notre dette ! Pourvu que le Bailli s'en contente en attendant !

Marcel. J'espere qu'avec cet à compte il nous donnera du repit.

Genev. Crois-tu ? O mon Dieu ! je serois bien contente de ne manger que du pain jusqu'à la moisson, si nous pouvions garder notre cabane.

George. Ne vous embarrassez pas, ma mere, j'y pourvoirai.

Marcel. Nous craignions tant un logement de ſoldats! & ce ſont des ſoldats qui ſont nos Anges! Que Dieu ſoit loué pour ce repas, & pour les ſecours qu'il nous a envoyés! (*Tous ſe levent.*)

Fluet Il faut que j'aille à la garde maintenant.

La Terreur. Tenez, voilà vos armes. (*Il lui décroche ſa giberne, & le charge de ſon bagage.*) (*Fluet ſort.*) A préſent je vais remettre les choſes comme je les ai trouvées. (*Il veut deſſervir la table.*)

Genevieve. (*lui retenant les bras.*) Oui, ce feroit bien à moi de vous laiſſer faire. Repoſez-vous; je vais tout arranger. N'eſt-ce pas aſſez que vous ayez fait la cuiſine?

La Terreur. Non, non, c'eſt encore de mon emploi. Je veux que vous parliez toute votre vie du jour où j'ai été en quartier chez vous.

Marcel (*à la Terreur.*) Mon cher Monſieur, que je boive encore une fois. Je trouverai le vin meilleur que tout-à-l'heure, à préſent que j'ai de l'or dans ma poche.

La Terreur. Buvez, buvez, bon homme. Il n'y a jamais rien à laiſſer dans une bouteille. (*En frappant ſur ſon ventre:*) Ceci eſt notre meilleur buffet. Il faut ſuivre le commandement qui dit de ne pas s'inquiéter du lendemain.

(*George pouſſe la table. La Terreur leve la nappe, & emporte les plats & les aſſiettes dans l'autre chambre.*)

Genevieve. Je ne ſuis plus étonnée que les femmes aiment tant les ſoldats. Il n'y a point de meilleurs maris; ils font toute la beſogne. Il faut que je le ſuive, autrement il ſe mettroit à laver les aſſiettes. *Prête à ſortir, elle ſe retourne au bruit que fait Thomas en entrant.*) Ah! voici notre frere; voyons s'il reconnoîtra ſon neveu.

SCENE IV.

Marcel, Genevieve, George, Thomas.

Genevieve (*à Thomas.*) Tiens, regarde ce joli garçon. Ne va pas le prendre pour un ſimple ſoldat, au moins. (*A. George.*) Et toi le reconnois-tu? C'eſt ton oncle Thomas.

George

George (s'avançant vers lui.) Que je vous embraſſe, mon cher oncle!

Thomas (étonné.) Moi, ton oncle? Mais . . . mais . . . mais oui, c'eſt lui-même. Eh! ſois le bien-venu, mon neveu. (*Il l'embraſſe.*) On n'a pas beſoin de demander comment tu te portes.

George. Je ſouhaite que vous vous portiez auſſi bien, que moi.

Genev. Et ſi tu ſavois tout ce qu'en dit ſon Capitaine! Pourquoi ne puis-je reſter ici pour te conter tout cela! Mais il faut que j'aille de l'autre côté; car notre cuiſinier m'arrangeroit toute la maiſon.

SCENE V.

Marcel, Thomas, George.

Thomas. Mon cher neveu, je me réjouis de tout mon cœur de te voir. Cependant tu ne pouvois venir dans un tems plus malheureux. Nous ſommes auſſi pauvres que ſi le pays avoit été mis au pillage.

Marcel. Et notre méchant Bailli qui acheve encore de nous ſucer le peu de ſang qui nous reſte!

George. Il n'a plus de mal à vous faire. Vous pouvez lui payer la moitié de votre dette; & il faudra bien qu'il attende pour le reſte. N'y penſons plus, je vous prie.

Marcel. (montrant le double-louis à Thomas.) Tiens, mon frere, vois ce que mon fils m'a procuré.

Thomas. (à Marcel.) Que dis-tu? (*A George.*) Eſt-ce de tes épargnes, ou de quelque butin?

George. De l'un ni de l'autre. Mon Capitaine en a fait préſent à mon pere.

Marcel. C'eſt toujours à mon fils que j'en ai l'obligation. Le Capitaine ne me l'a donné qu'à cauſe de ſa bonne conduite.

Thomas. Je m'en réjouis d'autant plus; car, pour épargner, on doit ſe refuſer bien des choſes: &, pour ce qui eſt du butin, nommez-le comme vous voudrez, Meſſieurs les Soldats, c'eſt toujours de vilain argent, qui ne doit jamais profiter.

George. J'ai toujours penſé de même. Je n'ai jamais rapporté rien d'une campagne; mais ceux, qui ont com-

mis pillage sur pillage, n'en ont pas conservé plus que moi. Encore ont-ils passé la moitié de leur tems en prison, pour avoir fait la débauche : au lieu qu'il n'y a jamais eu de plainte sur mon compte.

Thomas. Je le crois, mon ami. Ta famille est pleine d'honnêtes gens ; tu ne voudrois pas être tout seul un vaurien. Si nous sommes pauvres, nous avons la paix de Dieu, qui vaut toutes les richesses.

Marcel. Aussi ne demanderois-je plus rien au Seigneur, si le Bailli. . . .

Thomas. Doucement. Le voici qui vient.

SCENE VI.

Marcel, Thomas, George, Le Bailli.

Le Bailli. Eh bien, marcel, c'est demain le dernier vour de grace. Songe à me payer, ou ta cabane est vendue. J'ai déja trouvé des acheteurs.

Marcel. Mon cher Monsieur, je ne puis vous en payer que la moitié. Encore n'aurois-je pu le faire, si le Capitaine de mon fils n'étoit venu à mon secours. Ayez la bonté d'attendre pour le reste jusqu'à la moisson. Si nous avons une bonne récolte, vous savez que je ne ferai pas content que je n'aie satisfai tà ce que je vous dois. Prenez un peu de patience. Si ce n'est pas pour moi, que ce soit en considération de mon fils. Il sert son Prince, & il ne peut m'aider dans mon travail. Voulez-vous qu'il ne trouve pas une seule pierre de l'héritage de son pere, lorsqu'il ne sera plus soldat ? Considérez que cela crie vengeance au Ciel de prendre les pauvres gens par la misere, pour achever leur ruine.

Le Bailli. Ce n'est pas la faute de Monseigneur, si vous êtes misérables.

Marcel. Il est vrai ; mais est-ce la nôtre ? Est ce pour avoir été paresseux ou débauchés ? Qui peut se défendre de la rigueur du tems ? Mille autres ne sont-ils pas comme nous ? S'il y avoit de ma négligence, je n'oserois dire un seul mot. Mais tout cela vient de l'ordre du Ciel. Un homme ne mérite -t-il donc aucune pitié ?

Le Bailli. Bon, voilà comme vous êtes ; plus on fait pour vous, & plus vous demandez. M. le Comte ne

vous

vous a-t-il pas accordé toute une année ? Ne vous a-t-il pas généreusement prêté les semailles ? Vous n'auriez pu mettre un grain dans la terre sans lui : & maintenant il est impitoyable de vous demander ses avances ! Est-il obligé de vous faire des présens ?

Marcel. Ce n'est pas ce que nous demandons. Qu'il ait seulement la bonté d'attendre que nous puissions le payer. Recevez toujours ceci à compte, & parlez pour nous à son cœur. Vous attirerez sur lui & sur vous les récompenses d'un Dieu de miséricorde.

Le Bailli. Oui, je n'ai qu'à lui représenter de se laisser encore conduire par le nez une autre année. C'est de quoi je ne m'aviserai point. Il faut que j'aie toute ma somme, ou je vous fais déguerpir.

George. Un peu de comisération, Monsieur le Bailli, je vous en conjure. Pensez que d'une seule parole vous pouvez faire le bonheur de mon pere, ou le rendre tout-à-fait malhéureux. Si rien ne reste impuni dans ce monde, ce n'est pas une petite chose de réduire un honnête homme à la mendicité.

Le Bailli. Occupez vous de votre mousquet, & non pas de ce que j'ai à faire.

George. Mon mousquet appartient au Roi, & j'en aurai soin sans votre leçon. Quand le Roi seroit devant nous, il ne trouveroit pas mauvais que je parlasse pour mes parens ; & cependant, de vous à lui, il y a, je crois, une différence.

Le Bailli. M. le Soldat, vous pouvez avoir fait des campagnes, mais souvenez-vous que vous ne parlez pas ici à un Bailli de terre conquise.

George. Je n'ai jamais parlé à aucun comme je vous parlerois, connoissant votre naturel, si je vous trouvois en pays ennemi.

Le Bailli. Vous n'aurez pas cette satisfaction.

Thomas. Monsieur le Bailli, excusez la brusquerie d'un soldat.

Le Bailli. Je saurai lui répondre. Taise -vous seulement. Vous n'êtes pas trop bien vous-même sur mes papiers.

George. Je le crois. Tous les honnêtes gens sont dans le même cas auprès de vous.

SCENE VI.

Marcel, Genevieve, Thomas, George, Le Bailli.

Le Bailli. Qu'entendez-vous par-là ?

Marcel. Je vous en prie au nom de Dieu, M. le Bailli.

Genev. Prenez, en attendant, tout ce que nous pouvons vous donner. Nous vendrions notre ſang pour vous payer la ſomme entiere.

Le Bailli. Je le crois bien, ſi vous aimez votre cabane ; car dès demain vous pourrez aller voyager.

Genev. Non, vous n'aurez point cette barbarie. Epargnez notre miſere, je vous en conjure à genoux.

Le Bailli. Toutes vos prieres ſont inutiles.

Genev. N'avez-vous donc pas une goutte de ſang humain dans les veines ? Nous avons travaillé avec honneur pendant une longue vie ; & ſur nos vieux jours vous nous rendez mendians ?

Marcel. Nous ne ſommes pas loin de la moiſſon; & ma cabane ne déperira pas juſqu'à ce tems-là.

Le Bailli. Qu'en ſavez-vous ? Elle peut brûler dans l'intervalle.

Marcel. Mais j'aurois toujours payé la moitié.

Le Bailli. Il n'eſt pas en mon pouvoir de mieux faire. Il faut que j'exécute les ordres de Monſeigneur.

George. Monſeigneur ne vous a pas ordonné de ruiner, pour quinze miſérables écus, une famille de ſes vaſſaux. Il vous paie pour faire proſpérer ſes affaires ; & en cela vous ne gagnez pas vos gages. Vous chaſſez les honnêtes gens pour recevoir des vagabonds. Lorſque la terre ne porte pas de fruits, le Seigneur ne peut exiger aucune redevance ; & il eſt de ſon devoir, au contraire, de ſoutenir ſes pauvres payſans. Faites y bien réflexion, vous verrez qu'il ne dépend que de vous d'accommoder les choſes. Rempliſſez, pour la premiere fois, votre devoir, & parlez en faveur de ceux qui vous font vivre. Il n'eſt qu'une maniere de préſenter notre ſituation ; & Monſeigneur donnera ſon conſentement à tout ce que vous ferez d'après votre conſcience.

Le

Le Bailli. Vous ne m'apprendrez pas mon devoir. Je n'ai que faire de vos conseils ; je vous en préviens.

George. Et vous, ne soyez pas si grossier envers moi, je vous en avertis.

Le Bailli. Vous ignorez ce qui peut vous en arriver. Je saurai bien vous apprendre à vivre.

George. C'est vous qui en avez besoin, non pas moi.

Le Bailli. Où prenez-vous la hardiesse de me parler de la sorte ?

La Ter. (*qui est rentré dans le cours de la scene.*) Mettez-vous à sa place. Faut-il qu'il reste muet devant vous ? Il est soldat. Un soldat sait toujours ce qu'il doit dire, & mille fois mieux qu'un Bailli. Vous osez, à sa barbe, vilipender son pere, & vous voulez qu'il soit là debout comme une vieille femme qui n'a plus de souffle ? Qui ne s'emporteroit pas de voir ruiner sa famille par la méchanceté d'un homme de votre robe ? On sait qu'un Bailli ne demande qu'à faire vendre pour gagner ses frais. Il vous a parlé d'abord avec douceur ; vous avez fait la sourde oreille. Il n'a plus qu'à vous dire vos vérités.

Le Bailli. C'en est trop. (*A Marcel, d'un air furieux.*) Voulez-vous me payer, ou non ? Je vous le demande pour la derniere fois.

Marcel. Je vous ai déja dit que je ne le pouvois pas en entier.

Genev. Nous vous avons offert tout ce que nous possédons.

Le Bailli. Tout ou rien. Vous entendrez parler de moi. (*Il veut sortir.*)

George. (*le retenant.*) Faites-y bien attention encore. Il vous en coûteroit cher. Je puis donner un placet au Roi. Je lui parlerai de la situation de mon pere, & de votre dureté. Il a ses droits sur les vassaux avant le Seigneur ; & il ne permettra pas qu'ils soient maltraités injustement.

Le Bailli. Le Roi n'a rien à voir dans nos affaires. Votre pere doit à Monseigneur ; & Monseigneur veut être payé.

George. Que dites-vous ? Le Roi n'est-il pas le Maître ? & Monseigneur n'est-il pas son sujet ? Sachez que mon pere vaut mieux que lui à ses yeux. Il travaille, & votre Comte ne fait rien. Le Roi ne peut souffrir les gens

oisifs, parce qu'il sait s'occuper lui-même. Il saura mettre un frein aux méchans.

Le Bailli. C'est ce que nous verrons : mais, en attendant, je fais vendre la cabane & la terre. Vous me connoissez bien pour m'effrayer de vos folles menaces ! Oui, le Roi va s'amuser à ècouter un homme comme vous!

George. Pourquoi non ? Il écoute tout le monde ; & si nous étions tous deux en sa présence, je suis sûr qu'il m'entendroit le premier.

Le Bailli. Il vous sied vraiment de me comparer à un drôle de votre espece !

George (*lui donnant un soufflet.*) Vous avez dit cela à un soldat, & non à un paysan. Sors d'ici vieux scélerat. J'ai regret à toutes les paroles que j'ai pu te dire. Il falloit commencer par où j'ai fini.

(*Il le pousse avec violence hors de la cabane.*)

Le Bailli (*en sortant:*) O mille vengeances!

SCENE VIII.

Marcel, Genevieve, Thomas, George, La Terreur.

Genev. Mon fils, mon cher fils, qu'as tu fait ?

Marcel. Nous sommes perdus.

George. Ne vous inquietez pas ; vos affaires n'en sont pas empirées d'un fétu. Quand nous l'aurions prié tout un siecle, avec des ruisseaux de larmes, il n'auroit pas démordu de son opiniâtreté. Il a l'ame d'un démon dans le corps. C'est la premiere fois que j'ai frappé un homme ; mais jamais homme ne m'avoit donné le nom d'un drôle. Serois-je un soldat, si je l'avois souffert ?

La Ter. Si tu ne lui avois pas donné ce soufflet, tu en allois recevoir un de moi.

Marcel. Qui sait ce qu'il va nous en coûter ?

George. Quoi ! pour m'être vengé d'une insulte ?

Genevieve. Sûrement, mon fils, avec tout cela, c'est un Bailli.

La Ter. Bah ! ce n'est pas le premier Bailli souffleté par des soldats. Je crois que c'est un effet de sympathie, qu'un soldat ne peut voir un fripon sans lui donner sur les oreilles.

Genev. Je ne puis croire qu'il ne se fût laissé à la fin attendrir.

George. Non, ma mere, jamais.

Genev. (*à Marcel.*) Qu'en penses-tu, mon ami? Ne faudroit-il pas le suivre?

George. Ce seroit inutile, j'en suis sûr. Vous allez vous exposer encore à des duretés.

Marcel. Cela peut être; mais au moins je ne veux pas avoir de reproches à me faire. Viens, ma femme.

George. Restez ici, je vous en conjure. Vous perdriez vos pas & vos paroles.

Genev. Non, mon fils, laisse nous aller. Cela ne gâtera rien.

George. Eh bien, faites comme vous l'entendez. Si vous reveniez contens, j'irois baiser ses pieds; mais vous allez voir combien je voudrois m'être trompé!

Marcel. Viens, ma femme, essayons ce dernier moyen. S'il ne réussit pas, que la volonté de Dieu s'accomplisse!

Genev. Puisque Dieu nous laisse la vie, il ne nous laissera pas mourir de faim. (*Elle sort avec Marcel.*)

La Ter. Ta mere est une femme qui a ses consolations toutes prêtes. Je vais voir, de mon côte, ce qu'il y a a faire avec nos camarades. (*Il sort.*)

SCENE IX.

Thomas, George.

George. O Dieu! n'aurois-je fait qu'enfoncer mes parens plus avant dans la peine! Si je pouvois, au prix de mon sang, les secourir!

Thomas. C'est de l'argent qu'il leur faudroit, & tu n'en as pas à leur donner, ni moi non plus. Il ne tenoit cependant qu'à eux d'en avoir la semaine derniere; mais ils n'en ont pas voulu, & ils ont bien fait. C'est une chose affreuse de tremper ses mains dans le sang de son semblable!

George. Et comment donc, mon oncle?

Thomas. Ils trouverent un déserteur couché sur le ventre dans un fossé. Ils firent semblant de ne pas le voir. Ils auroient pourtant gagné vingt écus à l'aller dénoncer au Bailli.

George. Que dites-vous ?

Thomas. Le forgeron du village ne fut pas si ſcrupuleux ; & il gagna la récompenſe.

George (*avec un mouvement de joie*) O mon oncle ! je puis ſauver mon pere ; mais il me faut votre ſecours. Puis-je compter ſur vous ?

Thomas. En tout, mon ami. Que faut-il faire ?

George. Agir, & garder un ſecret. Me le promettez-vous ?

Thomas. Cela n'eſt pas difficile.

George. Mais ſavez-vous tenir votre parole ?

Thomas. Comme tu me parles !

George. Quelque choſe qui puiſſe en arriver ?

Thomas. Pourvu qu'il n'y ait pas de mal, s'entend.

George. Perſonne n'aura à s'en plaindre.

Thomas. Eh bien, tu n'as qu'à parler.

George. Ecoutez-moi donc. . . . . Mais ſi vous alliez me trahir ?

Thomas. Il faut que ce ſoit une choſe bien extraordinaire.

George. Cela peut-être ; mais il n'y a rien de mal pour vous.

Thomas. Qu'eſt-ce donc enfin ?

George. Je déſerte ce ſoir ; vous irez me déclarer : il vous en reviendra vingt écus ; & je paie la dette de mon pere.

Thomas. Et il n'y a Pas de mal, me diſois-tu ? Fou que tu es ! J'irai te conduire au gibet, moi, ton oncle !

George. Que parlez-vous de gibet ? Un ſoldat n'eſt jamais puni de mort la premiere fois qu'il déſerte, à moins qu'il n'ait quitté ſon poſte ou fait un complot.

Thomas. Oui, mais il paſſe par les verges, juſqu'à reſter ſur la place.

George. Je n'ai pas à le craindre. Je ſuis aimé dans le Régiment : mes camarades ſauront me ménager.

Thomas. Non, mon ami, cela ne peut pas être. Ne tromperions-nous pas le Roi ?

George (*en pleurant.*) Le Roi ? Ah ! il ne ſauroit m'en vouloir. S'il connoiſſoit ma ſituation, il viendroit me porter l'argent lui-même.

Thomas. Mais ſi ton pere le ſavoit ! . . .

George. D'où le ſauroit-il, ſi nous gardons notre ſecret *à nous deux* ? Je ne mourrai pas pour cela. J'ai ſi ſouvent

vent hazardé ma vie pour le Roi ; je puis bien la hazarder pour mon pere qui me l'a donnée. Songez qu'il est votre frere, & que nous le sauvons de la mendicité, peut-être de la mort.

Thomas. C'est le diable qui m'a retunu ici ; je ne sais quel parti prendre.

George. Vous m'avez donné votre parole, voulez-vous la fausser ? Je déserterai toujours dans mon désespoir, & mon pere n'y gagnera rien. Ne me refusez pas, ou vous n'avez jamais aimé votre famille.

Thomas. Tu me tiens le couteau sur la gorge, comme un assassin. (*Il reste en suspens.*)

George. Décidez-vous tout de suite, le tems presse.

Thomas. Mais si tu me trompois ! si tu allois mourir !

George. Il n'y a pas à le craindre. Je sais souffrir A chaque coup, je penserai à mon pere, & je supporterai la douleur.

Thomas. Eh bien, je fais ce que tu veux. Mais s'il en arrive autrement. . . .

George. Que voulez-vous qu'il en arrive ? Embrassons-nous, & gardez moi le secret. On fera l'appel ce soir à six heures. Si je ne m'y trouve pas, je serai tenu pour déserteur. Vous me conduirez alors au Colonel, & vous direz que vous m'avez surpris, fuyant dans la forêt.

Thomas. C'est la premiere tromperie que j'aurai faite de ma vie.

George. Ne vous la reprochez pas, mon oncle ; elle nous vaudra à tous deux des bénédictions. Embrassons-nous encore, & allons rejoindre mon pere. Mais, je vous en conjure, ne laissez rien remarquer. S'il peut y avoir quelque mal, Dieu me le pardonnera sans doute. Que ne doit pas supporter un bon fils pour sauver ses parens ? (*Ils sortent.*)

Fin du second Acte.

ACTE III.

(*La scene se passe dans la prison du château.*)

SCENE I.

Brascroisé, soldat, & le Prévôt du régiment.

(*On entend dans le lointain un bruit de musique militaire.*)

Brascroisé (*se réveillant.*)

QUE le diable emporte ces maudits tambours ! Je me suis fait mettre au cachot pour dormir à mon aise ; & voilà une aubade qui vient me réveiller. (*Il prête l'oreille.*) Mais quoi ! n'est-ce pas une exécution ?

Le Prévôt. Tu ne sais donc pas le malheur du pauvre George ?

Brasc. De George, dis-tu ? Cela n'est pas possible.

Le Prévôt. Cela n'est pourtant que trop vrai. Il a déserté hier au soir.

Brasc. Lui ? le plus brave soldat de la Compagnie. Il y a long-tems que je ne fais que passer & repasser le guichet, je ne l'ai jamais vu une seule fois en prison.

Le Prévôt. Il n'est personne qui ne soit étonné de cette aventure. Quand on l'a rapportée au Colonel, il n'a jamais voulu le croire. Tout le régiment en est resté confondu. Les Grenadiers sont allés demander sa grace au Conseil de guerre ; mais il l'a refusée pour l'exemple. On n'a pu obtenir qu'une modération de la peine ; & il en sera quitte pour faire un tour par les verges. Cela doit être fini à présent. (*On frappe à la porte.*)

Le

Le Prévôt. Qui eſt là ?

La Ter. (*du dehors*) Ami ! la Terreur !

(*Le Prévôt ouvre la porte. La Terreur entre en ſanglottant.*)

SCENE II.

Le Prévôt, Braſcroiſé, La Terreur.

La Terreur. O bonté divine ! mon pauvre George !

Le Prévôt. Eh bien ! comment ſe trouve-t-il ?

La Terreur. Il a ſupporté ſes ſouffrances en héros. Il ne lui eſt pas échappé un ſeul cri, une ſeule plainte. Ah ! ſi j'avois pu lui ſauver la moitié du ſupplice ! ſur ma vie, je l'aurois fait d'un grand cœur. Le voici qui vient.

SCENE III.

Le Prévôt, Braſcroiſé, La Terreur, George, un Sergent, qui le conduit.

George (*ſur le ſeuil de la porte, levant les yeux & les mains vers le ciel.* Dieu ſoit loué ! Tout eſt fini, & mon pere eſt ſauve.

Le Sergent (*à part, dans la ſurpriſe où le jettent ces paroles.*) Que veut-il dire par-là ?

La Ter. (*ſe précipitant au cou de George, & le baignant de ſes larmes.*) O mon ami ! que je te plains !

George. Ne pleure pas, camarade ! je ſuis plus heureux que tu ne penſes.

Le Sergent. Voulez-vous un Chirurgien ?

George. Non, mon Sergent, cela n'eſt pas néceſſaire.

Le Sergent (*à part, en branlant la tête.*) Il faut que j'aille inſtruire de tout ceci mon Capitaine. (*Il ſort.*)

La Ter. (*préſentant à George un verre d'eau-de-vie.*) Tiens, camarade, voilà pour te reſtaurer.

George (*en lui ſerrant la main.*) Je te remercie. (*Il boit.*)

La

La Terreur. Mais, dis-moi donc, quelle folie t'a passé par la tête ?

George. J'ai du regret de te le cacher; mais je ne puis te le dire. Il faut que mon secret meure dans mon cœur.

SCENE IV.

Le Prévôt, Brasc toisé, La Terreur, George, Thomas.

Thomas (*à George.*) Te voilà bien satisfait, n'est-il pas vrai, de la vilaine action que tu m'as fait commettre ? George, c'est indigne à toi.

La Terreur. Doucement, doucement, ne le tourmentez pas ; il a besoin de repos. Un homme n'est pas toujours le même !

Thomas. Je ne le sais que trop. Je ne conçois plus rien à lui ni à moi.

George. Mon oncle, modérez-vous, je vous prie. (*Bas*) Vous allez détruire tout notre ouvrage.

Thomas. Oh ! il n'en faut plus parler. Tout est perdu.

George (*étonné.*) Comment donc ? (*Aux soldats.*) Eloignez-vous un peu, mes amis, je vous en conjure.

Thomas. Ton pere ne veut plus me voir pour t'avoir dénoncé, & en avoir reçu de l'argent. Quand j'ai voulu le forcer de le prendre, il l'a rejetté avec horreur, en s'écriant : Que Dieu m'en préserve ! A chaque denier je vois prendre une goutte du sang de mon fils. Que veux tu maintenant que je fasse ? Je suis furieux contre toi. Tout le village va me détester, on croira que c'est le démon de l'avarice qui me possede. Il n'y aura pas d'enfant qui ne me jette la pierre.

George. Soyez tranquille, mon oncle, tout s'arrangera : le plus difficile est passé. Faites seulement que mon pere vienne me voir.

Thomas. Comment veux-tu que je l'aborde à présent ? Mais quoi ! le voici qui vient avec ta mere.

SCENE

SCENE V.

Le Prévôt, Brafcroifé, La Terreur, George, Thomas, Marcel, Genevieve.

Genev. (*aux foldats.*) Où eft-il, Meffieurs, je veux voir mon fils.

La Ter. Paffez, bonne mere, paffez.

Genev. (*courant à George.*) O mon cher fils, qu'as-tu fait ? Comment as-tu pu nous donner cette douleur ?

Marcel (*d'un air févere.*) Te voilà, malheureux ! Toute la joie que tu m'avois donnée, tu la tournes toi-même en amertume. Tu faifois la gloire de tes parens, tu en fais la honte aujourd'hui. Je fuis venu te voir pour la derniere fois.

George. Mon pere, pardonnez-moi, je vous prie. J'ai fubi ma peine.

Marcel. Tu l'as fubie pour ta trahifon envers ton Roi, mais non pour ton crime envers nous, que tu déshonores dans notre vieilleffe. Après foixante années de probité, je croyois mourir dans l'honneur : & c'eft toi qui me couvre d'infamie. Mais non, nous ne tenons plus l'un à l'autre : je te renonce pour mon fils.

George. Mon pere, vous êtes trop cruel envers moi. Je ne mérite pas votre malédiction. Dieu m'en eft témoin. Je ne fuis pas indigne de vous.

Thomas (*à part.*) Quel martyre de ne pouvoir parler !

(*Marcel s'éloigne.*)

George (*le fuivant.*) Mon pere, vous me quittez fans que je vous embraffe. Oh, reftez encore un moment ! (*A Genev.*) Et vous, ma mere, ferez-vous auffi dure envers moi ?

Genev. O mon fils ! que puis-je faire ?

Marcel. Ne le nomme pas ton fils, il ne l'eft plus.

Genev. Mon homme, pardonnez-lui ; c'eft toujours notre enfant.

Thomas. Oui, mon frere, laiffe-toi toucher par fon défefpoir.

Marcel. Tais-toi, tu ne vaux pas mieux que lui, toi qui vends, à prix d'or, le fang de ta famille. Ne me

nomme pas plus fon frere que lui fon pere. Je ne vous fuis plus rien.

Genev. (qui, pendant cet intervalle, s'eſt entretenue avec George.) Mon homme, il me fait de bonnes promeſſes; ne nous arrache pas le cœur à tous deux. Mon enfant eſt la feule choſe qui me reſte; & je ne pourrois pas l'aimer! je ne pourrois plus te parler de lui! Veux-tu que je meure à tes yeux?

Marcel. Tais-toi, femme, & fuis-moi. (*Il veut ſortir.*)

La Ter. (*le retenant.*) Bon homme, c'en eſt aſſez. Vous avez bien fait de décharger votre colere: mais, puiſque le Roi le reprend, ne le reprendrez-vous pas auſſi? Donnez, donnez-lui votre main. Croyez-vous que je lui reſterois attaché, s'il ne le meritoit pas?

Le Prévôt. Vieillard, vous êtes un brave homme. Si tous les hommes tenoient ainſi leurs enfans en reſpect, je n'aurois pas tant de beſogne. Mais ſouffrez que je vous prie auſſi pour votre fils.

Genev. Vois-tu, mon ami? Comme ces Meſſieurs diſent, ils ne lui reſteroient pas attachés, s'il ne le méritoit pas; ne ſois pas plus impitoyable envers lui que des étrangers.

(*Genev. & la Ter. prennent Marcel par la main, & veulent l'entrainer vers ſon fils.*)

SCENE VI.

Le Prévôt, Braſcroiſé, La Terreur, George, Marcel, Genevieve, Thomas, Le Capitaine, Le Sergent, Fluet.

Marcel. Attendez, je veux d'abord parler à ſon Capitaine. (*Au Capitaine.*) Ah, Monſieur! n'avez-vous pas de regret d'avoir hier donné tant de louanges à mon vaurien de fils? Il me porte ſous terre par ce coup là.

Le Capitaine. Il avoit mérité ce que je lui diſois de flatteur. Véritablement je n'aurois pas imaginé que mes éloges euſſent produit un ſi mauvais effet. (*A George.*) Mais, dis-moi, qui t'a porté à cette action? Tu dois avoir eu quelque motif extraordinaire. Ouvre-moi ton cœur, quelque choſe qu'il en ſoit. Tu as ſubi *ta peine*, & il ne t'en arrivera rien de plus fâcheux.

George.

George. Mon Capitaine, ne me retirez pas vos bontés, je vous prie. Je chercherai à m'en rendre plus digne.

Le Capitaine. A condition que tu me dises la vérité. Car, que tu aies déserté par la crainte des suites de ton affaire avec le Bailli, ni moi, ni personne, ne pourrons le croire.

George. Il n'y a pourtant pas d'autre raison, mon Capitaine. Vous savez que je n'ai jamais eu de querelle ; & la moindre faute paroit toujours énorme, lorsqu'on n'a pas l'habitude d'en commettre. J'en étois si troublé, que j'ai perdu toute réflexion. Et puis la situation déplorable de mon pere achevoit d'égarer mes esprits.

Le Capitaine. Que signifioient donc ces paroles ? Dieu soit loüé, tout est fini, & mon pere est sauvé.

(George paroit saisi d'étonnement, ainsi que Marcel & Genevieve.

Marcel. Est-ce qu'il disoit cela ? Dieu me le pardonne, le diable aura tourné sa tête.

George (*en soupirant.*) Je ne me souviens pas de l'avoir dit.

Le Sergent. Moi, je me souviens de vous l'avoir entendu dire, en entrant ici.

George. Celà peut m'être échappé dans la douleur, sans savoir ce que je pensois.

Le Capitaine. Il faut pourtant que ces paroles aient eu quelque signification.

George (*dans un plus grand embarras.*) Je ne sais que vous dire.

Le Capitaine (*lui prenant la main d'un air d'amitié.*) George, ne cherche pas à m'en imposer. Cette désertion a une autre cause que ta querelle. Je suis offensé de ta dissimulation, & tu perds toute ma confiance. N'est-il pas vrai ? c'est pour ton pere. . . .

George (avec vivacité.) Que dites-vous, Monsieur ? Ah ! gardez-vous de croire. . . .

Le Capitaine. Tu ne vaux pas la peine que je m'inquiete de ton sort. Je ne veux pas en savoir davantage. Tu m'es plus indifférent que le dernier des hommes. Tu ne sais peut-être pas ce que tu perds à me taire la vérité.

Thomas. Il faut que je la dise, moi.

George (*l'interrompant.*) Mon oncle, qu'allez-vous faire ? Voulez-vous nous rendre encore plus malheureux ?

Thomas.

Thomas (*au Capitaine.*) Je puis vous expliquer la chose ; mais je crains que le mal n'en devienne plus grand.

Le Capitaine. Je t'en donne ma promesse ; tu n'as rien à craindre.

Thomas. Eh bien ! c'est à cause de ses parens qu'il a déserté. Il a su m'engager, par de belles paroles, à l'aller dénoncer, & recevoir vingt-quatre écus, pour que son pere les employât à payer ses dettes. Mais celui-ci ne veut entendre parler ni de l'argent, ni de son fils. Débarrassez-moi, Monsieur, de cet argent, que je ne puis garder, & tâchez que mon frere profite au moins de ce que ce brave enfant a voulu faire pour lui. La chose s'est passée comme je la raconte.

(*Tout le monde paroît frappé de surprise.*)

Le Capitaine. Eh bien ! George !

George (*versant un torrent de larmes.*) Vous savez tout, mon Capitaine. Croyez pourtant qu'il n'y a que le salut de mon pere qui pût me faire résoudre à passer pour un mauvais sujet. J'ai méprisé la douleur, parce que j'espérois le sauver. Mais à présent que tout est découvert, & que mon espérance est perdue, je souffre bien plus cruellement.

Marcel (*se jettant au cou de George.*) Quoi, mon fils ! voilà ce que tu faisois pour moi ?

Genev. (*se précipitant dans ses bras.*) Oui, nous pouvons maintenant l'embrasser ; nous pouvons le presser sur notre sein. Mon cœur me le disoit bien, qu'il étoit innocent.

Le Capitaine (*lui prenant la main.*) O mon ami ! quelle tendresse & quelle fermeté ! Tu es à mes yeux un grand homme. Cependant ton amour pour ton pere t'a emporté trop loin. C'est toujours un artifice blâmable.

Marcel. Sûrement, sûrement. Dieu me préserve d'en toucher seulement un denier.

George (*à Thomas.*) Voyez-vous, mon oncle, avec votre bavardage ! Que me revient-il maintenant de ce que j'ai fait ?

Thomas. Oui, voilà : c'est moi qui suis maintenant le coupable. Mais (*en montrant le Capitaine*) Monsieur, ne sera pas un menteur. Vous avez entendu qu'il m'a promis. . . .

Le

Le Capitaine. (*A Thomas.*) Donne l'argent à ton frere. (*A Marcel.*) Prends-le, mon ami : ton fils l'a bien mérité. J'aurai foin que tu n'aies pas à le rendre. Une faute extraordinarie demande un traitement hors des regles communes.

Marcel. Moi, Monfieur? Je ne le prendrai jamais.

Le Capitaine. Je le veux ; il le faut. (*On entend des cris au-dehors.*) Mais qu'eft-ce donc?

Fluet. J'entends crier : Le Roi! le Roi!

Le Capitaine. Il vient! Dieu foit béni! réjouiffez-vous. Je vais, s'il eft poffible, faire parvenir l'aventure à fon oreille. (*A George.*) Tu as manqué à ton devoir comme foldat; mais tu l'as trop bien rempli comme fils, pour qu'il n'en foit pas touché. Il le fera certainement. Je fors. Attendez-moi.

SCENE VII.

Le Prévôt, Brafcroifé, La Terreur, George, Marcel, Genevieve, Thomas, Fluet.

Marcel. Vois-tu? Le Roi eft fi bon, & j'aiderois à le tromper! Non, jamais.

George. Mon pere, accordez-moi cette grace, que j'aie réuffi à finir vos malheurs. Vous n'avez plus à vous inquiéter de rein.

La Ter. Oui, bon homme, faites ce que dit votre fils. Il peut bien vous demander quelque chofe à fon tour. Il en guérira plus vîte, de vous favoir à votre aife. Vous devez auffi penfer qu'après votre mort votre cabane doit lui revenir.

Marcel. Eh bien! je la conferverai pour pouvoir la lui laiffer en mourant. Viens, mon fils, pardonne moi de t'avoir maltraité Dieu m'eft témoin combien je fouffrois de te voir un mauvais fujet. Et c'eft lorfque je t'accufois que tu rempliffois au-delà de tes devoirs envers moi! Comment pourrai-je te récompenfer de ton amour, dans le peu de tems qui me refte à vivre?

George. Aimez-moi toujours comme vous l'avez fait.

Genev. Oh! mille fois plus, mon ami. A chaque morceau que nous mangerons, nous nous dirons l'un à l'autre : C'eft notre fils qui nous le donne.

George.

George. Me voilà satisfait. (*A Thomas.*) Je vous remercie, mon oncle, de m'avoir si bien servi.

Thomas. Oui, tu me remercies ? Il est heureux que les choises aient tourné de cette maniere. Mais reviens-y une autre fois. (*A Marcel.*) Est-ce que tu m'en voudrois encore, mon frere ? Si je ne t'avois pas tant aimé, je ne me serois pas chargé de la manigance. Puisque tu pardonnes à ton fils, tu peux bien me pardonner.

Marcel. Rien ne sauroit excuser ce que tu as fait. Je peux bien prendre sur moi de mettre ma main sur un brasier; mais attiser le feu sous un autre, il y a de la cruauté à cela. Cependant, je ne veux pas te haïr.

Thomas. Va, j'ai bien assez souffert pour mon compte. (*Ils se donnent la moin.*)

La Ter. (*à George.*) Camarade, j'avois de l'amitié pour toi : c'est aujourd'hui du respect que je sens. Tu es à mes yeux aussi grand qu'un Général. On ne trouvera jamais d'enfant comme toi. Embrasse-moi, & sois toujours mon ami. (*Il lui tombe de grosses larmes des yeux.*)

George. Camarade, je n'ai pas oublié la journée d'hier.

Fluet. Fi donc, la Terreur ! Vous êtes soldat & vous pleurez ?

La Ter. Et pourquoi donc un soldat ne pleureroit-il pas ? Les larmes ne sont pas déshonorantes, lorsqu'elles viennent du cœur. On ne m'a jamais vu fuir, ni trembler; mais je mourrois de honte d'être insensible à une bonne action.

Le Prévôt. George, il y a quatorze ans bientôt que je suis dans le régiment; mais, je dois le dire à ta gloire, il ne s'y est jamais rien passé qui approche de ce que tu fais aujourd'hui. Cela te vaudra de l'honneur & du bonheur : c'est moi qui te l'annonce.

SCENE VIII.

Le Prévôt, Brascroisé, La Terreur, George, Marcel, Genevieve, Thomas, Fluet, Le Bailli.

Le Bailli. Avec votre permission.

Le Prévôt. Que voulez-vous ?

Le

Le Bailli. Je suis Bailli du Château ; je veux voir ce qui se passe ici. (*A Marcel & à Genevieve.*) Ha, ha ! vous êtes venes voir votre fils ; c'est fort tendre de votre part. Eh bien ! qu'en pensez-vous ? Avez-vous autant de satisfaction de lui que vous en aviez hier ? Vous vous imaginiez, parce qu'il etoit soldat, qu'il pouvoit se jouer de tout le monde. Monsieur le Militaire, on paie cherement un soufflét. Cette leçon vous rendra une autre fois plus respectueux envers des gens comme moi.

La Ter. Allez-vous-en, Monsieur, ou bien nous reprendrons les choses au point où George les a laissées hier. Qu'avez-vous à chercher ici ?

Le Bailli. Je suis dans le château de Monseigneur ; je pense que personne n'a le droit de m'empêcher d'y faire l'inspection.

La Ter. Faites-y l'inspection, mais non des moqueries. (*En le prenant par le bras.*) Sortez, ou je vous montre le chemin.

George. Un moment, camarade. (*A Marcel.*) Mon pere, achevez de lui payer votre, dette, pour qu'il vous laisse en repos.

Thomas. Oui, finissons avec lui ; qu'il n'en soit plus question.

Marcel. Voilà votre argent. (*Il lui compte quatorze écus.*) Vous n'aurez pas la peine de vendre notre chaumiere.

Genev. Nous aurons soin, à l'avenir, de n'être jamais en arriere envers Monseigneur, du moins aussi long-tems que vous serez son Bailli. C'est trop affreux de vouloir gagner sur le pauvre. Acheter à vil prix tout le grain de la contrée, lorsque la moisson est abondante ; en faire des amas dans ses greniers, pour le vendre ensuite trois fois plus cher dans le tems de disette ; prêter à plus forte usure qu'un Juif : cela est-il donc d'un chrétien, ou même d'un homme ? Voilà pourtant ce que vous avez fait, & ce qui nous a ruinés.

Marcel. Tais-toi donc, femme.

Genev. Non ; il faut lui apprendre qu'on n'est pas des buses, & qu'on voit tout son manege.

Marcel. (*au Bailli.*) Eh bien, cela fait-il votre compte ?

Le Bailli (à part.) Que trop, morbleu! (*Haut & froidement.*) Oui, cela complette bien les trente ècus. Mais d'où diantre avez-vous eu cet argent ?

Marcel. Que vous importe ? Vous êtes payé.

Genev. Nous n'avons pas de compte à vous rendre.

Le Bailli. Voyez comme ils font les fiers !

Genev. Nous voilà quittes. Nous nous ferions trouvés heureux de pouvoir vous fouhaiter mille bénédictions, fi vous étiez comporté plus humainement envers nous. Mais vous ne le méritez pas. Il nous eût mieux valu avoir à faire à un Turc.

Le Bailli. Prenez garde à ce que vous dites, vieille radoteufe. Vous êtes encore fous ma jurifdiction.

George. Point d'injures, Monfieur, mon pere ne les fouffrira plus. Il fait à qui portet fes plaintes.

Thomas. Vous ne nous tenez plus les mains garrotées; nous pouvons nous faire rendre juftice. Nous remplirons nos devoirs envers Monfeigneur; mais, fi vous croyez nous mener de force comme auparavant, vous vous trompez.

Le Bailli. De quel ton me parlez-vous ? Je crois (*en montrant George*) que cet audacieux vous a tous endiablés. Ne me pouffez pas à bout, ou je vous montrerai qui je fuis.

Le Prévôt. Un mot encore, & je te fais fauter les yeux de la tête.

La Tir. (*le pouffant parle bras.*) Allons, fortez.

Le Bailli. (*Se retournant*) Si vous me faites lâcher un décret. . . .

Le Prévôt. Voulez-vous me jetter ce drôle à la porte ? Je t'apprendrai à nous venir braver.

Les foldats le faififfent, & veulent le mettre dehors. (*Le Colonel paroît, fuivi du Capitaine & du Sergent.*)

SCENE

SCENE IX.

Le Prévôt. Brafcroife, La Terreur, George, Marcel, Genevieve, Thomas, Fluet, Le Bailli, Le Colonel, Le Capitaine, Le Sergent.

Le Colonel. Que fignifie tout ce vacarme?

Le Prévôt. C'eft le Bailli qui vient ici vomir des groffieretés contre ces honnêtes payfans.

Le Colonel (*au Bailli.*) Etes-vous ce méchant homme? Reftez. J'aurai deux mots à vous dire. (*Au Capitaine.*) Lequel des deux eft le pere? (*en montrant du doigt Marcel & Thomas.*)

Le Capitaine (lui préfentant Marcel.) Le voici, mon Colonel.

Le Colonel. Je vous félicite mon ami. Vous pouvez fentir de l'orgueil d'avoir un tel fils. (*Il avance vers George.*) Permettez que je vous fouhaite toute forte de profpérités. (*En l'embraffant.*) Monfieur, vous êtes mon égal. Je donnerois toutes les actions de ma vie pour celle que vous avez faite aujourd'hui. (*Au Prévôt*) Il eft libre. (*Prenant une épée des mains du Sergent.*) Vous êtes Capitaine. Le Roi, qui vient d'apprendre avec tranfport votre dévouement généreux, vous éleve tout d'un coup à ce grade, fur les bons témoignages que le régiment entier a rendu de vous. (*En lui préfentant une bourfe.*) Recevez ceci de fa part, pour fervir à votre équipage. Vous ferez admis ce foir même à faire votre cour à Sa Majefté. (*George veut lui baifer la main.*)

Le Colonel. Que faites-vous? Non, Monfieur. Souffrez plutôt que je vous embraffe.

Le Capitaine (*l'embraffant auffi.*) Vous favez, mon camarade, quelle part je prends à votre avancement. Je fuis fier de vous avoir eu dans ma Compagnie.

Marcel & Genevieve (*tombant aux genoux du Colonel.*) O Monfeigneur! que Dieu vous récompenfe.

Le Colonel (*en les relevant.*) Ce n'eft pas à moi, mes enfans, c'eft au Roi, c'eft à votre fils, que vous devez tout.

(George

(George se jette dans les bras de ses parens, & les embrasse tour-à-tour ; puis s'interrompant tout-à-coup :)

Je vous demande pardon, mon Colonel.

Le Colonel. Que dites-vous, Monsieur ? Ah ! vous méritez bien de goûter les plus doux plaisirs de la nature ! Vous en remplissiez si héroïquement les devoirs !

Thomas. Qui m'auroit dit pourtant que je me verrois en passe de faire un Capitaine ? Car c'est moi qui ai arrangé tout cela. *(Au Bailli.)* Je crois à présent, Monsieur le Bailli, que vous ne serez pas déshonoré de prendre mon nevu sous votre protection.

(Le Bailli lui lance un regard furieux, & veut sortir.)

Le Colonel (l'arrêtant.) Un instant, s'il vous plaît. Le Roi est instruit de votre barbarie. Il fera rechercher avec soin, si vous n'avez pas abusé de votre pouvoir. Et malheur à vous, si vous étes coupable ! Sortez maintenant.

La Ter. (à George.) Monsieur le Capitaine....

George (l'embrassant.) Ne m'appelle que ton ami. *(Il l'embrasse encore.)* Je veux l'étre toujours.

Le Colonel. (à George.) Voulez-vous permettre, Monsieur, que j'aille vous présenter au regiment ? Il vous attend sous les armes.

(Il lui offre la main. George la prend, & tend l'autre au Capitaine. Il marche entre eux, les regarde tour-à-tour les yeux baignés de larmes. Marcel & Genevieve baisent les habits du Colonel, & levent leurs regards vers les cieux.)

Genev. O Dieu de justice, rends à notre bon Roi les honneurs qu'il accorde à mon fils.

Marcel. Et fais-lui connoitre toutes les bonnes actions, pour lui donner le plaisir de les récompenser.

LE LIT DE MORT.

DESCHAMPS, pauvre maçon de village, venoit de perdre sa femme depuis quelques mois. Les dépenses d'une longue maladie, & l'interruption de ses travaux pendant la saison pluvieuse de l'hiver, l'avoient réduit à la plus profonde misere. Il voyoit autour de lui ses enfans demi-nuds & sans pain ; & sa mere Susanne, couchée sur la paille, en un coin de la chaumiere, étoit dans les foiblesses & convulsions de la mort.

Accablé de douleur, il venoit de s'asseoir sur une chaise de jonc démembrée tenant son visage couvert de ses deux mains pour cacher ses larmes.

Sa mere l'appella, & lui dit : Mon fils, n'as-tu rien à mettre sur moi ? Je ne puis reprendre de chaleur.

Deschamps. Attendez, ma mere, je vais vous couvrir de mes habits.

Susanne. Non, mon fils ; je ne le veux point. Un peu de paille suffira. Mais as-tu encore un peu de bois pour réchauffer ces pauvres enfans ? Tu ne peux plus maintenant aller dans la forêt, à cause des soins que tu me donnes. Ma vie est bien longue, puisque je ne la traîne que pour t'être à charge.

Deschamps. Ma mere, ne dites pas cela, je vous en prie. Si je pouvois, de mon sang, vous donner tout ce qu'il vous faut ! Vous souffrez de la faim & du froid, & je ne puis vous secourir.

Susanne. Ne te chagrin pas, mon fils ; mes douleurs, graces au Ciel, ne sont pas bien vives. Elles vont bientôt finir ; & ma bénédiction sera la récompense de ce que tu fais pour moi.

Deschamps. O ma mere ! vous avez bien trouvé dans mon enfance de quoi fournir à mes nécessités ; & moi, il faut que, dans votre vieillesse, je vous voie pâtir de ma misere ! Cela me déchire le cœur.

Susanne. Je sais que ce n'est pas ta faute : & puis, Deschamps, lorsqu'on est près de sa fin, on a bien peu de besoins sur la terre : notre Pere, qui est dans le Ciel,

y pourvoit. Je te remercie, mon fils; ton amour me fortifie à ma derniere heure.

Deschamps. Eh quoi! ma mere, n'avez-vous donc pas d'espérance de vous rétablir?

Susanne. Non, je le sens, je n'en reviendrai jamais.

Deschamps. Oh! que me dites-vous?

Susanne. Ne t'afflige pas, je vais dans une meilleure vie.

Deschamps. (*avec des sanglots.*) Hélas, mon Dieu!

Susanne. Ne t'afflige pas, te dis-je, mon cher fils, tu étois la joie de mes jeunes années, & maintenant tu fais la consolation de mes derniers jours. Bientôt j'en rends graces à Dieu, bientôt tes mains fermeront mes paupieres. Alors je monterai vers mon Créateur; je lui dirai tout ce que tu as fait pour moi, & il t'en voudra du bien éternellement. Pense souvent à moi, mon cher fils; je penserai à toi de là-haut.

Deschamps. Oh! toujours, toujours!

Susanne. Il n'y a qu'une chose qui me tourmente.

Deschamps. Et qu'est-ce donc, ma mere?

Susanne. Je vais te le dire, Deschamps; il faut que je te le dise. Je le porte comme une pierre sur mon cœur.

Deschamps. Soulagez-vous, parlez.

Susanne. Je vis hier Alexis qui se cachoit derriere mon lit, & qui tiroit de sa poche des pommes pour les manger. Il en donna à ses freres & à ses sœurs qui les mangerent aussi en cachette. Deschamps, ces pommes n'étoient pas à nous, autrement Alexis les eût jettées sur la table; & il auroit appellé tout haut les autres pour les partager. Il m'en auroit aussi apporté une à moi. Je me souviens encore comme il venoit se jetter dans mes bras, quand on lui avoit donné quelque chose, en me disant de si bon cœur: Tiens, manges-en, grand'mere. O mon fils! si cet enfant devoit être un voleur. Cette pensée m'accable depuis hier. Où est-il? Amene-le-moi; je veux lui parler.

Deschamps. Malheureux que je suis!

(*Il court chercher Alexis, & le porte sur le lit de Susanne. Susanne se souleve avec beaucoup de peine, se tourne du côté de l'enfant, prend ses deux mains dans les siennes, les presse sur son cœur, & appuie sa tête foible défaillante sur l'épaule de son petit-fils.*)

Alexis.

Alexis. Grand'mere, que veux tu ? Tu ne m'appelles pas pour mourir ?

Susanne. Mon cher Alexis, je mourrai certainement bientôt.

Alexis. Non, pas encore, Grand'mere. Ne meurs pas que je ne sois grand.

(*Susanne retombe sur son lit. Deschamps & Alexis se regardent, fondant en larmes, & prennent chacun une main de Susanne.*)

Susanne. (*se ranimant un peu.*) Je me sens mieux à présent que je suis étendue.

Alexis. Tu ne mourras donc plus ?

Susanne. Console-toi, mon petit ami. Je n'ai pas de peine à mourrir. C'est pour aller vers un tendre Pere qui m'attend là-haut dans le Ciel. Près de lui, je serai mieux que dans ce monde, Bientôt, bientôt, Alexis, j'irai vers lui.

Alexis. Eh bien, prends-moi donc avec toi, Grand'-mere, pour y aller.

Susanne. Non, mon cher Alexis, tu ne viendras point avec moi. S'il plaît à Dieu, tu vivras encore long-tems ; tu deviendras un honnête homme, & lorsqu'un jour ton pere sera tremblant de vieillesse, tu seras sa consolation & son secours. N'est-ce pas, Alexis ? tu veux lui être toujours bien obéissant ? Tu chercheras à faire ce qui lui donnera du plaisir ? Regarde, il fait aussi pour moi tout ce qui est en son pouvoir. Me le promets-tu ?

Alexis. Oui sûrement, grand'mere, je le ferai.

Susanne. Prends-y garde. Le Dieu du ciel & de la terre, vers qui j'irai bientôt, voit tout ce que nous faisons. Ne le crois-tu pas ?

Alexis. Oui, je le crois ; tu me l'as appris.

Susanne. Comment donc croyois-tu hier te cacher de lui, en venant derriere mon lit manger des pommes que tu avois dérobées ?

Alexis. Je ne le ferai plus, je ne le ferai plus de ma vie. Pardonne-moi, grand'mere, pardonne-moi, mon Dieu.

Susanne. Il est donc vrai que tu avois volé ces pommes ?

Alexis. (*en sanglottant.*) Ou-ou-oui.

Susanne. Et à qui les avois-tu prises ?

Alexis. Au-au-au voisin Lé-Lé-o-nard.

Susanne. Il faut que tu ailles chez lui, Alexis, & que tu le supplies de te pardonner.

Alexis. Oh ! je t'en prie, grand'mere, que je n'y aille pas. Je n'oserai jamais.

Susanne. Il le faut, mon petit ami, pour que cela ne t'arrive plus une autre fois. Au mon du Ciel, mon cher enfant, ne prends jamais rien de ta vie, même quand tu y serois poussé par le besoin. Dieu n'abandonne aucun de ceux qu'il a fait naître. Confie-toi à ses secours, offre-lui tes peines, & il te soulagera.

Alexis. Oh ! sûrement, sûrement, grand'mere, je ne volerai plus rien. Je te le promets. J'aimerois mieux mourir de faim que de voler.

Susanne Que le eigneur t'entende & te bénisse ! J'espere de sa bonté qu'il te préservera toujours de mal faire.

(Elle le presse contre son cœur, & laisse tomber sur lui quelques larmes.)

Il faut, mon petit ami, que tu ailles tout de suite chez Léonard, le prier de te pardonner. Tu lui diras que moi aussi je lui demande pardon pour toi. Deschamps, vas-y avec Alexis. Dis-lui combien je suis fâchée de ne pouvoir lui rendre ce qu'on lui a pris ; que je prierai Dieu pour lui & pour sa famille, afin qu'il les fasse prospérer dans leurs affaires. Hélas ! ils ne sont guere plus à leur aise que nous ; &, si la pauvre Genevieve ne passoit les jours & les nuits à travailler, ils ne pourroient vivre avec un si grand nombre d'enfans. Mon fils, tu leur donneras un ou deux jours de ton travail pour les dédommager.

Deschamps. De tout mon cœur, ma mere ; soyez en paix là-dessus.

Comme il disoit ces mots, le Bailli frappoit du revers de la main contre la fenêtre.

Susanne le reconnut à cette maniere de s'annoncer, & à sa toux. Mon Dieu ! s'écria t-elle, c'est le Bailli. Sûrement le pain & le beurre dont tu as fait ma derniere soupe no sont pas payés.

Deschamps. Il n'y perdra rien, ma mere, tranquillisez-vous. Je lui donnerai tant qu'il voudra de mes journées à la moisson.

Susanne. Oui, pourvu qu'il veuille attendre.

Deſchamps alla parler au Bailli. Suſanne pouſſa un profond ſoupir, & ſe dit à elle-même : Depuis notre malheureux procès, je ne puis le voir ou l'entendre, que tout mon cœur ne ſe ſouleve contre lui, pour nous avoir dépouillés. Et il faut encore, à mon agonie, qu'il vienne touſſer à notre fenêtre. Mais peut-être c'eſt la main de Dieu même qui l'a conduit ſi près de moi, pour que je décharge mon cœur de tout ce que j'ai contre lui, & que je prie pour ſon ame. Eh bien, mon Dieu, je m'y réſigne. Je ne lui veux plus aucun mal. Pardonne-lui comme je lui pardonne.

(*Elle entend le Bailli qui éleve la voix.*)

Bonté divine ! Il ſe met en colere ! O mon pauvre Deſchamps ! c'eſt par amour pour moi que tu t'es empêtré dans ſes mains. (*Elle tombe en foibleſſe.*)

(*Alexis ſaute du lit, & court à Deſchamps.*)

Mon pere ! mon pere ! viens donc. Grand'mere qui ſe meurt !

Deſchamps. O mon Dieu ! . . . . Permettez, M. le Bailli, il faut que j'aille à ſon ſecours.

Le Bailli. (*en s'éloignant.*) Oui certes, cela eſt bien néceſſaire. Le grand malheur, quand la vieille Sibylle viendroit à crever.

Deſchamps, par bonheur, n'entendit point ces cruelles paroles. Il étoit déja près du lit de Suſanne, qui commençoit à revenir à elle, & qui, entr'ouvant à peine les yeux, lui dit :

Il étoit en colere, mon fils ? Sans doute qu'il ne veut pas t'accorder du tems pour ce que tu lui dois ?

Deſchamps. Non, ma mere, ce n'eſt pas ce que vous penſez. C'eſt quelque choſe d'heureux.

Suſanne le regarde un moment en ſilence ; &, recueillant ſes forces, lui dit avec émotion :

Me dis-tu vrai, mon fils ? ou ne veux-tu que me conſoler ? Que peut-il nous arriver d'heureux de ſa part ?

Deſchamps. Monſeigneur veut faire rebatir une aîle de ſon château ; & il entend que j'y travaille. J'aurai trente ſols par jour.

Suſanne. (*avec joie.*) Eſt-il poſſible ?

Deſchamps. Oui, ſûrement, & il y a du travail pour plus de quinze mois. Je commencerai Lundi.

Susanne. Eh bien, je mourrai contente, puisque je te vois du pain pour tes enfans. La mort n'a plus rien de douloureux pour moi. Tu es plein de bonté, ô mon Dieu! conserve-la jusqu'au dernier des miens. Crois-tu maintenant, mon fils, ce que je t'ai appris dès ta jeunesse, que, plus le malheur vient à nous d'un côté, plus la grace du Ciel s'en rapproche de l'autre ?

Deschamps. Oui, ma mere, je le croirai toujours. Mais vous voilà mieux. Souffrez que je vous quitte pour un moment. Je vais chercher un peu de paille pour vous couvrir.

Susanne. Non, je me sens un peu réchauffée. Cours plutôt chez Léonard avec Alexis. C'est ce qui presse le plus pour mon repos. Va, mon fils, je te le demande en grace.

Deschamps prit Alexis par la main ; &, en tirant la porte, il fit signe à Mariette de venir lui parler.

Aie bien soin de ta grand'mere, lui dit-il. S'il lui prenoit quelque foiblesse, envoie-moi tout de suite chercher par Babet : je serai chez le charpentier.

Léonard étoit à son travail. Genevieve, sa femme, se trouvoit alors toute seule à la maison. Elle apperçut, du premier coup-d'œil, que le pere & l'enfant avoient les larmes aux yeux.

Qu'avez-vous mon voisin, dit-elle à deschamps? Pourquoi pleurez-vous ? Pourquoi pleures-tu, Alexis ?

Deschamps. Ah! Genevieve, je suis bien malheureux! Cet enfant, qui mouroit de faim, prit hier de vos pommes apparemment dans votre grange. Ma mere s'en est apperçue. . . . Genevieve, elle est sur son lit de Mort, & elle vous prie de nous pardonner. Je ne puis vous en rendre aujourd'hui la valeur ; mais je vous la donnerai sur mes premieres journées.

Genev. C'est une bagatelle, voisin, n'en parlons pas davantage. Et toi mon petit ami, promets-moi que tu ne prendras jamais rien à personne. (*Elle l'embrasse.*) Tu es né de si braves gens!

Alexis. Oh! je te le promets. Pardonne-moi, Genevieve, je ne prendrai plus rien.

Genev. Oui, mon enfant, que cela ne t'arrive plus. Tu ne peux encore savoir combien c'est un grand crime. Lorsque tu auras faim, viens me trouver ; &, tant que j'aurai un morceau, je le partagerai avec toi.

Deschamps.

Deschamps. Dieu merci, voisine j'espere qu'il ne manquera plus de plain. J'aurai du travail pour quelques mois au château.

Genev. Je viens de l'entendre dire des gens de Monseigneur, & j'en ai eu bien de la joie.

Deschamps. Je ne m'en suis pas tant réjoui pour moi que pour ma pauvre mere. Elle aura du mons cette consolation avant de mourir. Dites bien à Léonard que je travaillerai de bon courage pour lui revaloir ce qui lui a été pris.

Genev. Cela n'en vaut pas la peine. Mon mari, j'en suis sûre, n'y a point de regret. Nous voilà aussi hors d'affaire : il doit être employé pour la charpente du bâtiment. Mais, puisque la pauvre Susanne est si mal, je veux aller lui donner mes secours.

Elle courut prendre dans un panier des quartiers de pommes & de poires séchées au soleil : elle en remplit la poche d'Alexis, le prit par la main, & sortoit en silence avec Deschamps.

Ils arriverent bientôt auprès de la malade. Genevieve lui tendit les bras, en détournant à demi son visage pour cacher ses larmes. Susanne les appérçut, & lui dit :

Tu pleures, Genevieve ?

Genev. Oui ; je suis affligée de te voir souffrir.

Susanne. Ah ! c'est à nous de pleurer. Pardonne-nous, je te prie, C'est la premiere fois que cela arrive dans notre maison.

Genev. Que veux-tu ? cette faute est peut-être excusable dans un enfant.

Susanne. Mais s'il en prenoit l'habitude quand il sera plus âgé !

Genev. Non, j'en réponds pour lui, il sera un honnête garçon. Brave Susanne, tu mérites bien de recevoir cette récompense du Ciel pour ta droiture, & pour le soin que tu prends d'élever ta famille dans l'honneur. As-tu besoin de quelque chose ? Ne crains pas de le dire. Tout ce que nous possédons est à ton service.

Alexis. Oh oui, grand'mere ! vois ce qu'elle m'a donné. Manges-en un peu. Tiens.

Susanne. Non, mon ami, je ne saurois. Je sens mes forces qui s'affoiblissent. Ma vue commence à s'éteindre. Approche-toi, mon fils. Voici le moment de te faire *mes derniers* adieux.

Deſchamps, ſaiſi, à ces mots, d'un tremblement ſubit dans tout ſon corps, ſe découvre la tête, tombe à genoux devant le lit de ſa mere, ſaiſit ſes mains, leve les yeux au ciel, & ne peut prononcer une parole, étouffé par ſes larmes & ſes ſanglots.

Prends courage, mon fils, lui dit Suſanne, je vais t'attendre dans une vie plus heureuſe. Nous nous retrouverons pour ne jamais nous quitter.

Deſchamps, un peu revenu à lui même, baiſſa la tête en diſant: Bénis moi donc, ma mere; je ne demande qu'à te ſuivre, quand mes enfans n'auront plus beſoin de moi.

Suſanne rouvrit ſes yeux mourans, & prononça ces paroles:

Exauce ma priere, Pere céleſte, & accorde ta grace à mon cher enfant, le ſeul que tu m'as donné, & que j'aime de toute mon ame. Deſchamps, que le Seigneur ſoit toujours avec toi, & qu'il confirme dans le Ciel la bénédiction que je te donne, pour avoir ſi bien rempli tes devoirs envers tes parens!

Ecoute-moi maintenant, mon fils, & obſerve ce que je vais te dire. Eleve tes enfans dans l'honneur, & accoutume-les à une vie laborieuſe, afin que, s'ils ſont pauvres, ils ne perdent jamais courage, & ne ſe laiſſent pas aller au déreglement. Inſtruis les à mettre toute leur confiance en Dieu, & à demeurer tendrement unis, pour trouver des conſolations & des reſſources dans les maux de la vie. Pardonne au Bailli ſon injuſtice. Quand je ſerai morte & enterree, va le trouver de ma part, & lui dis que je n'emporte point de rancune contre lui; que je prie Dieu au contraire en ſa faveur, pour qu'il lui donne la grace de ſe reconnoître avant de ſortir de ce monde.

Elle s'interrompt un moment pour reprendre haleine, & dit enſuite:)

Mon fils, apporte-moi mon imitation, & ce billet qui eſt au fond du coffre dans une bourſe de cuir.

Bon! (*Elle les prend, & les ſerre dans ſes mains.*) Voilà tout ce que je poſſede de plus précieux ſur la terre. . . . . A préſent fais moi venir tes enfans.

Deſchamps alla les prendre autour de la table où ils étoient aſſis & pleuroient. Il les fit mettre à genoux auprés du lit de leur grand'mere. Suſanne ſe ſouleva un peu pour les regarder, & leur dit:

Mes

Mes chers enfans, il m'eſt bien douloureux de vous laiſſer ainſi pauvres & ſans mere! Penſez à moi, mes bien-aimés. Je ne puis vous donner en héritage que ce livre; mais il a fait ma conſolation, & il ſera la vôtre. Quand vous ſaurez lire, liſez-en un peu tous les ſoirs devant votre pere. Vous y apprendrez à être religieux, honnêtes, & équitables.

Deſchamps, ce billet eſt un certificat de bonne conduite que j'apportai à ton pere en l'épouſant. Tu le feras paſſer tour-à-tour à chacune de tes filles, juſqu'à ce qu'elles ſe marient.

Pour toi, mon fils, je n'ai rien à te donner en ſouvenir; mais tu n'en as pas beſoin. Tu ne m'oublieras pas, j'en ſuis ſûre.

Genevieve, oſerai-je te demander encore une grace, après avoir eu pardonné la faute d'Alexis? Quand je ne ſerai plus, donne quelques ſoins à ces pauvres enfans. . . Ils ſont ſi délaiſſés. . . . Je te recommande ſur-tout ma pauvre petite Louiſon. . . . . . C'eſt la derniere. . . . . Où eſt-elle? . . . mes yeux ſe ferment. . . . Je ne la vois plus. . . . .

(*Elle ſoulève languiſſamment ſon bras.*)

Conduiſez ma main. . . . . que je la touche. . . . . . O mes enfans! . . . . (*Elle meurt.*)

Après un moment de ſilence, Deſchamps la croyant aſſoupie, dit aux enfans: Relevez-vous, & ne faites pas de bruit. Elle dort. Si elle pouvoit ſe rétablir! Mais Genevieve vit bien qu'elle étoit morte, & le lui fit comprendre. Quelle fut alors ſa déſolation, & celle de toute la petite famille! Comme ils pleuroient! comme ils joignoient leurs mains en les frappant l'une contre l'autre.

Genevieve les conſola de ſon mieux, & elle répéta à Deſchamps le dernier vœu de Suſanne, que ſa profonde triſteſſe l'avoit empeché d'entendre.

Elle commença dès ce jour même à le remplir. Les petits orphelins, élevés parmi ſes enfans, profiterent des mêmes inſtructions, & devinrent bientôt, comme eux, l'exemple du village. Alexis ſur-tout, continuellement frappé du ſouvenir de ſa premiere faute, ſe diſtingua toute ſa vie par la plus rigide probité.

PASCAL.

M. DUFRESNE avoit coutume de payer, tous les Dimanches, une petite pension à ses enfans, pour qu'ils eussent le moyen de se procurer les plaisirs innocens de leur âge pendant le cours de la semaine. Aussi confiant que généreux, il n'exigeoit point qu'ils lui rendissent compte de l'emploi qu'ils faisoient de ses largesses. Il les croyoit assez bien nés pour suivre les conseils qu'il leur avoit donnés quelquefois à ce sujet. Hélas! quelles suites affreuses produisit cette aveugle crédulité!

A peine les enfans avoient ils reçu leur paie ordinaire, qu'ils couroient aussi-tôt en acheter des pâtisseries & des confitures. Leur bourse recevoit, dès ce jour même, une atteinte si profonde, qu'il n'en falloit qu'une bien légere pour achever de l'epuiser le lendemain; ensorte qu'il ne leur restoit plus rein pour se régaler les jours suivans. Cependant leur bouche affriandée n'en demandoit pas moins à se repaître. Le marchand consentit d'abord à leur donner à crédit; mais, comme leur pension ne pouvoit jamais suffire à les acquitter, & que leurs dettes grossissoient tous les jours, il resolut enfin d'en présenter le mémoire à leur pere. M. Dufresne lui fit de séveres reproches de son imprudence, & défendit à tous les marchands des environs de donner rien à ses enfans qu'ils ne fussent en etat de payer sur l'heure. Cette precaution, qui lui sembloit assez sûre pour les forcer à vaincre leur gourmandise, ne fit que l'irriter davantage; & ils ne songerent plus qu'aux moyens de satisfaire ce goût désordonné.

Pascal, l'aîne de la famille, & le plus audacieux, couchoit tout près de son pere. Après avoir remarqué le tems où il étoit plongé dans le plus profond sommeil, il se leva sans bruit, fouilla dans sa bourse, & y prit un écu. Enhardi par ce funeste succès, il renouvella plusieurs fois ses larcins. Mais il n'est point de crime si secret, que tôt ou tard il ne se découvre.

M. Dufresne avoit un procès à la veille d'être décidé. Comme il s'en étoit occupé toute la journée, les mêmes

pensées l'agitoient encore, & il les creusoit dans le silence de la nuit. Pascal, le jugeant endormi, crut que c'étoit le moment d'exécuter son indigne entreprise. Malheureusement pour lui, la lune jettoit alors assez de rayons dans la chambre, pour qu'une foible lumiere se répandit à travers l'épaisseur des rideaux. Quel fut l'effroi de M. Dufresne de se voir voler par son propre fils! Il dévora son ressentiment pendant le reste de la nuit. Mais, avant que Pascal sortît de sa chambre, il s'habilla; &, après divers propos indifférens, Qu'est-ce que tu acheteras aujourd'hui, lui dit-il, pour ton déjeûner? — Rien, mon papa, répondit le détestable menteur. J'ai donné aux pauvrés ma pension de la semaine: il faudra bien me contenter de pain sec.

M. Dufresne ne put commander plus long-tems à son indignation. Il saisit Pascal, le dépouilla, & trouva dans ses poches deux écus de six francs qu'il venoit de lui dérober. Autant qu'il avoit témoigné jusqu'alors de tendresse & d'indulgence, autant il fit éclater de courroux & de rigueur. De vives réprimandes ne furent que l'annonce d'un traitement plus sévere; & le malheureux fut obligé de passer quelques jours au lit, pour ce rêtablir des suites de cette correction.

Combien il est difficile d'extirper un vice qu'on a laissé trop long-tems s'enraciner dans son cœur! Pascal ne fut point réformé par cette avanture. La clef de la cassette de son pere etant tombée, par hazard, entre ses mains, il en tira l'empreinte sur de la cire molle; &, sous un prétexte spécieux, il en fit forger une pareille par le serrurier. Il avoit maintenant une occasion commode de piller à discrétion le trésor de la famille. Comme son pere avoit beaucoup d'argent, & qu'il étoit assez rusé, lui, pour n'en jamais prendre trop à la fois, ses rapines resterent long-tems inconnues. Il parvint ainsi jusqu'à sa quinzieme année, composant si bien sa conduite, que ses parens croyoient n'avoir plus aucun reproche à lui faire, lorsqu'une circonstance imprévue dévoila tout-à-coup son indigne hypocrisie.

Son pere, dans le paiement d'un billet, avoit reçu, par mégarde, une piece de monnoie étrangere. Il la laissa, pour le moment, avec les autres, avec le projet de l'en retirer le jour d'après. Cette piece tomba le jour même entre les mains de Pascal, dans une saignée qu'il fit à la

à la caſſette. M. Dufreſne, qui l'avoit ſi bien remarquée la veille, ne la trouvant plus le lendemain, les anciennes inclinations de ſon fils revinrent dans ſa mémoire ; & Paſcal devint l'objet de ſes premiers ſoupçons. Il monta ſoudain dans ſa chambre, viſita ſa bourſe, &, avec un morne déſeſpoir, il y trouva la piece qui lui manquoit.

Paſcal étoit alors trop grand, pour que ſon pere crût devoir le châtier comme la premiere fois. Il ſe contenta de lui reprocher vivement ſon indignité, en le menaçant de lui retirer ſa tendreſſe. Il conſulta ſes amis ſur la maniere dont il devoit traiter ce jeune ſcélérat. Les plus ſages lui conſeillerent de le faire enfermer pour quelques mois dans une maiſon de force, afin de lui donner le tems de ſe repentir de ſon crime, & de s'accoutumer à une vie frugale. Cependant la crainte de le déshonorer, & les combats de l'amour paternel, qui n'étoit pas encore entierement éteint dans ſon cœur, ne lui laiſſerent pas la force de profiter de cet avis ſalutaire. Il aima mieux employer une voie plus douce. Il envoya ſon fils continuer ſes exercices dans une ville éloignée, ſous la tutelle d'un ami vigilant, auquel il preſcrivit de ne lui donner d'argent que ce qui lui ſeroit d'une indiſpenſable néceſſité.

Précaution ! helas ! trop tardive ! Paſcal étoit abſolument corrompu. Il avoit chez ſon tuteur une nourriture abondante, qui, ſans être recherchée, étoit préparée avec aſſez de ſoin pour devoir contenter ſon goût. Mais il falloit à ſa ſenſualité des morceaux plus fins & plus délicats. Il fit un marché ſecret avec un traiteur, qui connoiſſoit la richeſſe de ſon pere, pour lui fournir ce qu'il y avoit de plus friand dans les marchés. Un marchand de vin s'engagea également à lui procurer les liqueurs les plus exquiſes. Il ne ſe trouva pas encore ſatisfait. Il voulut prendre part aux débauches que les jeunes gens de la ville alloient faire dans les auberges des villages voiſins ; &, comme ſon tuteur refuſoit de contribuer à ces diſſipations, il s'adonna au jeu, & apprit à pratiquer toute eſpece de friponneries pour eſcroquer de l'argent.

Le ciel paroiſſoit s'intéreſſer viſiblement au changement de ſa conduite, en ne permettant pas qu'aucune de ſes baſſes manœuvres demeurât impunie. Trois des plus robuſtes joueurs, qui s'apperçurent une fois de ſes tours, tomberent ſur lui, & le chargerent de tant de coups, qu'il fut près d'en mourir ſur la place.

On

On le transporta tout ensanglanté dans sa chambre. — Son tuteur accourut, & lui prodigua les soins & les secours. Il attendit qu'il fût presqu'entierement rétabli, pour lui représenter, avec les expressions les plus touchantes, les malheurs dans lesquels il couroit se précipiter. Infortuné jeune homme! lui dit-il, qui vous porte à des excès si honteux? Vous déshonorez un nom que la probité de vos ayeux a rendu respectable. Vous ravissez à vos parens les douces espérances qu'ils formoient en cultivant votre éducation. Lorsque vos jeunes concitoyens, qui consacrent à l'étude le tems que vous pardez dans des scenes scandaleuses, seront recherchés dans votre patrie, & portés aux fonctions les plus distinguées, vous, comme un homme abject & dangereux, vous vous verrez méprisé par la plus vile populace, & banni de toutes les sociétés de gens d'honneur.

Ces discours firent d'abord sur lui quelque légere impression. Il suspendit tout commerce avec les complices de ses égaremens; Il se contenta de sa nourriture ordinaire, & l'étude sembloit prendre des charmes pour son esprit. Mais ces belles résolutions ne tarderent pas longtems à s'évanouir. Il se rengager peu à-peu dans son train de vie ordinaire. Il vendit en secret les livres qu'on lui avoit donnés. Sa montre, son linge, & ses habits, eurent successivement le même sort; & il se dépouilla si bien lui-même, qu'il fut réduit à ne plus sortir de la maison.

Alors tous ses créanciers se réveillerent à la fois; &, sur le refus de son tuteur de satisfaire à leur avidité, ils écrivirent à son pere, en le menaçant de le faire arrêter s'ils n'en recevoient une réponse plus favorable. Qu'on se représente l'état du malheureux Pascal. Accablé des reproches de ses creanciers & de l'indignation de son tuteur, des mépris des domestiques & de ses propres remords, il ne lui restoit plus à attendre que la malédiction de ses parens. Il sentit qu'il avoit trop négligé de s'instruire pour trouver des ressources dans son travail. — Quelquefois il lui venoit l'idée d'aller mendier sa subsistance; mais son cœur orgueilleux ne pouvoit s'y résoudre. Il passa un jour entier dans sa chambre, au milieu des plus violentes agitations du désespoir, tordant ses bras, s'arrachant les cheveux, & maudissant ses vices; mais, toujours emporté par sa dépravation, il sortit le soir

même

même pour aller boire dans une taverne le peu d'argent qui lui restoit encore.

Il s'y trouvoit en ce moment deux hommes qui venoient de lever des recrues pour les colonies. Ils remarquerent sur ses traits le trouble dont son ame étoit agitée. Ils se firent un signe du coin de l'œil, & tournerent leur conversation sur l'Amérique. Ils parlerent de la beauté du pays, de la paye enorme que les troupes y recevoient. Ils peignirent les avantages qu'un jeune homme de famille y rencontroit en foule pour faire promptement une grande fortune. Ils nommerent plusieurs de leurs amis, qui, de simples soldats, étoient devenus officiers, & avoient épousé de riches veuves.

Pascal écoutoit ces discours avec une extrême avidité. Il se mêla bientôt à l'entretien, & demanda s'il ne pourroit point trouver de service parmi ces troupes. Je puis vous en procurer, lui dit un des recruteurs, quoique nous ayons déja plus de sujets qu'il ne nous en faut; mais vous parroissez mériter des préférences. Et il lui offrit quatre louis d'or pour son engagement.

Après quelques combats intérieurs, Pascal les reçut. Il passa le reste de la nuit à boire! & dès le lendemain il fut envoyé dans une forteresse pour y apprendre l'exercice. Il se trouva dans une société composée de paysans grossiers d'apprentifs fugitifs, de mendians enleves sur les grandes routes, & de voleurs sauvés du gibet. On lui donna pour maître un caporal dur & rébarbatif, qui, l'accablant d'injures & de coups de canne, lui fit éprouver toute sorte de honte & de douleurs.

Son malheur alloit encore s'accroissant chaque jour. L'argent, qu'il avoit reçu en échange de sa liberté, étoit déja consumé dans la débauche. Du pain de munition, & une soupe dégoûtante, étoit tout ce qu'il avoit pour se soutenir. Lucas, jadis gardeur de pourceaux, qui se trouvoit alors son camarade, étoit bien moins à plaindre. Accoutumé, dès l'enfance, à vivre de pain de seigle & de fromage, il se croyoit nourri comme un prince lorsqu'il pouvoit manger quelquefois un peu de viande à demi-cuite; & il goûtoit d'une vieille poule avec autant de plaisir que Pascal auroit goûté d'un faisan. Mais, pour celui-ci, quelle devoit être sa peine, lorsqu'avec une moitié de hareng saur, ou un tronc de chou baigné de graisse fétide, il pensoit aux morceaux friands qu'il avoit autrefois si recherchés!

Quelques

Quelques jours après, l'ordre de partir arriva. Paſcal reçut cette nouvelle avec plus de ſatisfaction qu'on ne l'auroit attendu. Si tu parviens une fois en Amérique, ſe diſoit-il, tu es jeune & bien tourné, tu feras ta fortune comme tant d'autres Européens.

Au milieu de ces brillantes perſpectives, il monta ſur le vaiſſeau qui devoit le tranſporter avec ſa troupe. Deux ou trois verres d'eau-de-vie, qu'il but avant de s'embarquer, échaufferent ſa tête, & lui firent oublier ſes parens. Il s'éloigna du rivage avec des cris de joye inſenſés. Mais cette joie ne fut pas d'une plus longue durée que l'ivreſſe qui l'avoit produite. Tous ceux qui n'avoient pas encore navigué éprouverent des maux de cœur violens. Paſcal, donc l'eſtomac étoit déja affoibli par ſes intempérances, en ſouffrit plus que perſonne. Il paſſa pluſieurs jours dans des défaillances continuelles. Il ne pouvoit ſupporter aucune nourriture. La ſeule vue des alimens révoltoit ſes entrailles. Des fêves moiſies, du bœuf ſalé, du biſcuit racorni, voilà toutes les friandiſes qu'il avoit maintenant à ſavourer. On avoit d'abord donné aux ſoldats une pinte de biere par jour pour les ſoutenir; mais on les en ſevra peu-à-peu, & il fallut ſe contenter d'une petite meſure d'eau, qu'on étoit encore obligé de faire filtrer pour en tirer les vers dont elle étoit remplie.

Après deux mois de vives ſouffrances, auxquelles ſe joignoient chaque jour les terreurs & les accidens d'une traverſée orageuſe, il aborda, épuiſé de fatigues, de maux, & de chagrins. Son cœur, aigri par les horreurs de ſa ſituation, avoit laiſſé corrompre tous ſes penchans; & déja ſon eſprit ne s'ouvroit plus qu'à des idées de forfaits. La négligence de ſes devoirs, & les baſſeſſes qu'il commit dans le régiment, l'en firent chaſſer avec ignominie. On crut devoir le renvoyer à ſa famille, lié & garotté au fond de la cale d'un vaiſſeau, avec d'autres ſcélérats.

Qu'étoient devenus, dans cet intervalle, ſes infortunés parens? Hélas! ils vivoient encore, s'il faut nommer du doux nom de la vie des jours conſumés dans les angoiſſes & le déſeſpoir. La honte des crimes de leur fils, dont toute leur ville natale étoit inſtruite, les avoit forcés de l'abandonner pour chercher un aſyle obſcur. Ils traînoient leur déplorable exiſtence dans une retraite écartée, ſur le bord de la mer.

Ils

Ils y étoient à peine établis, lorsque le vaisseau qui portoit Pascal vint aborder entre les rochers non loin de cette plage. Les criminels, qu'on y tenoit renfermés, avoient brisé leurs chaînes; &, après avoir massacré l'équipage, ils s'étoient rendus maîtres du bâtiment. Ils en sortirent la nuit pour aller piller les maisons répandues sur la côte. M. Dufresne, cette nuit même, veilloit auprès du lit de sa femme, que la douleur avoit réduite, après de longues souffrances, à une cruelle agonie. Dans les transports d'un violent délire, elle répétoit le nom de son fils, & l'appelloit pour l'embrasser, & lui pardonner avant de mourir. Tout-à-coup la porte est enfoncée, & dix scélérats se précipitent dans la chambre. Pascal étoit à leur tête, une hache à la main. M. Dufresne s'avance avec un flambeau; mais, avant que son fils ait pu le reconnoître, ... O nature! nature! .... Je ne puis achever.

Enfans, si, après avoir lu cette horrible aventure, vous osiez vous familiariser avec la premiere idée du vice, tremblez de devenir, par degrés, criminels, & de finir, comme Pascal, par un parricide!

LE SORTILEGE NATUREL.

DRAME EN UN ACTE.

PERSONNAGES.

MDE. DE GRAMMONT.
AUGUSTE, *son fils.*
JULIE, *sa fille.*
LE CHAVILIER D'ORGEVILLE.
ELISE, *sa sœur.*
GABRIEL, } *Amis de Julie & d'Auguste.*
LUCIEN, }
SOPHIE, }
JUSTINE, *femme-de-chambre de Mde. de Grammont.*
ROBERT, *vieux domestique.*

La Scene se passe chez Mde. de Grammont, dans una salle basse qui donne sur le jardin.

SCENE I.

Justine (debout devant une table couverte de jetons.)

J'AI beau compter & recompter, je n'en trouve jamais que quatrevingt-quatorze. Il devroit pourtant y en avoir cent. Ne me parlez pas d'une maison où l'on reçoit des enfans aussi tracassiers. Ils ne peuvent mettre le pied dans un endroit, que tout n'y soit bouleversé en un tour de main. Allons, il faut que je visite d'abord tous les coins de la chambre.

(*Elle va furetant de côté & d'autre, sur les chaises, sur les fauteuils, jusques sur les fenêtres.*)

SCENE II.

Mde. de Grammont, Justine.

Mde. de Grammont. Que cherches-tu donc, Justine, d'un air si inquiet ?

Justine. Des jetons, Madame.

Mde. de Grammont. Est-ce que tu ne les vois pas là sur la table ?

Justine. Je ne cherche pas ceux qui y sont, je cherche ceux qui manquent.

Mde. de Grammont. Mais il ne doit pas y en manquer.

Justine. Cela ne devroit pas être. Cependant il y en a six de moins. La bourse n'est-elle pas de cent ?

Mde. de Grammont. Tu le sais comme moi.

Justine. Eh bien, je ne puis en trouver que quatre-vingt-quatorze. Ayez la bonté, Madame, de les compter vous-même.

Mde. de Grammont. (*après avoir compté.*) Effectivement, il n'y en a pas davantage. Le nombre étoit pourtant complet hier au soir, à la fin de notre partie. Mais qui t'a donné l'idée de venir voir si le compte s'y trouvoit ?

Justine. C'est qu'en entrant ici, j'ai vu que les enfans les avoient pris pour jouer.

Mde. de Grammont. Je leur avois expressément défendu de toucher à cette bourse. Ils en ont d'autres pour leur usage. Qui leur a donné ceux-là ?

Justine. Ils ont bien su les prendre d'eux-mêmes.

Mde. de Grammont. D'eux-mêmes ? Ils me le paieront Où sont-ils ?

Justine. Dans le jardin, sans doute, avec leur petite sœur.

Mde. de Grammont. Fais-moi venir Julie. . . . . Mais, écoute, n'est-il entré personne que mes enfans ?

Justine. Oh ! leurs amis y sont venus aussi. Et qui peut savoir ? . . .

Mde. de Grammont. Quoi ! tu soupçonnerois. . . . .

Justine.

Justine. Je réponds de vos enfans, & de ceux de M. Duluc, comme de moi-même.

Mde. de Grammont. Est-ce que tu ne répondrois pas également des autres?

Justine. Je ne les connois pas assez pour cela.

Mde. de Grammont. Que dis-tu? Des enfans de Condition, dont les parens sont si pleins d'honneur?

Justine. Tenez, Madame..... Je vais appeller Mademoiselle Julie.... Mais la voici.

SCENE III.

Mde. de Grammont, Julie, Justine.

Mde. de Grammont. Qui vous a permis, Mademoiselle, de vous servir de mes jetons? Ne vous avois-je pas défendu d'y toucher?

Julie. Ce n'est pas ma faute, maman.

Mde. de Grammont. Et de qui donc, s'il vous plait?

Julie. De M. d'Orgeville & de sa sœur. J'avois tiré des cartes avec les jetons d'ivoire que vous avez bien voulu me donner. Fi donc! ont-ils dit, l'un & l'autre. Nous ne sommes pas accoutumés à jouer avec ces jetons-là. Il nous en faut d'argent. Là-dessus, ils se sont mis à fouiller dans tous les tiroirs, jusqu'à ce qu'ils aient trouvé cette bourse.

Mde. de Grammont. Pourquoi ne pas leur déclarer la défense que je vous ai faite?

Julie. Bon! ils ont bien voulu nous entendre! Ils nous auroient battus, je crois, si nous n'avions pas voulu leur céder.

Justine. Voilà des enfans bien élevés, à ce qu'il me paroît.

Mde. de Grammont. Il falloit au moins compter les jetons avant de sortir.

Julie. C'est aussi ce que je voulois faire. Mais lorsque j'en avois compté une trentaine, M. d'Orgeville venoit les reprendre. Enfin, il les a jettés pêle-mêle dans la bourse, & nous a entraînés dans le jardin.

Mde. de Grammont. Mais savez-vous qu'il en manque six?

Julie. Est-il vrai, maman?

Mde. de Grammont. Comment, s'il eſt vrai, quand je vous le dis ? Voyez, ſi l'on peut s'en repoſer en rien ſur vous ? C'eſt votre devoir de veiller à ce que rien ne ſe perde.

Julie. Eh mon Dieu, maman, j'étois aſſez embarraſſeé. Ces enf ns ſont ſi brouillons! Il falloit les ſuivre ſans ceſſe, & courir de l'un à l'autre, pour les empêcher de briſer vos laques & vos porcelaines. Ils ont pu diſperſer les jetons, pendant que j'étois occupée d'un autre côté.

Mde. de Grammont. Il faut pourtant qu'ils ſe trouvent.

Juſtine. Je n'en ſais qu'un moyen ; c'eſt de faire retourner les poches de tous ces petits Meſſieurs, avant qu'ils ne ſortent.

Mde. de Grammont. Fi donc, Juſtine ! J'irois faire cet affront à leurs parens!

Julie. Oh ! je ſuis bien ſûre qu'aucun d'eux n'eſt capable d'une baſſeſſe.

Mde. de Grammont. Je le crois auſſi : mais à leur âge, on eſt capable d'une étourderie. Va, ma fille, va leur demander poliment ſi quelqu'un de la compagnie, ſans y penſer, n'auroit pas mis des jetons, avec ſon argent, dans ſa bourſe. Ta commiſſion eſt délicate, & demande beaucoup de ménagement : prends bien garde à n'offenſer perſonne, en laiſſant entrevoir quelques ſoupçons injurieux.

Julie. Oui, maman, j'y vais.

Mde. de Grammont. Accuſe toi devant eux de négligence ; & dis-leur qu'on s'en prendroit à toi, ſi les jetons ne pouvoient ſe retrouver,

Julie. Je comprends à merveille. Laiſſez-moi faire.

Mde. de Grammont. Tu diras, en paſſant, à Robert de venir me parler ici.

Julie. Oui, maman.

SCENE IV.

Mde. de Grammont, Juſtine.

Juſtine (*qui s'eſt occupée à chercher pendant la fin de la derniere ſcene.*) Je puis toujours bien répondre qu'ils ne sont pas dans cette piece. Il n'y a pas un recoin que je n'aie viſité.

Mde.

Mde. de Grammont. Voilà des choses qui ne devroient pas arriver dans ma maison. Je tremble, autant que je desire d'être éclaircie sur cet évenement.

SCENE V.

Mde. de Grammont, Justine, Robert.

Robert. Me voici, Madame, que voulez-vous de moi ?

Mde. de Grammont. Robert, c'est pour vous dire qu'il manque six jetons d'argent.

Robert. Est-ce que Madame me supçonneroit de les avoir détournés ?

Mde. de Grammont. A Dieu ne plaise, mon ami! Je te connois trop bien pour avoir de pareilles idées. Mais comme tu as traversé l'appartement, je voulois te demander si tu ne les avois pas vus sur quelque fauteuil.

Robert. Des jetons sur des fauteuils ?

Mde. de Grammont. Je sais que ce n'est pas leur place: mais les enfans s'en sont servis pour jouer. Ils les auront peut-être laissés étourdiment dans un coin: & tu aurois pu les voir.

Robert. Je ne les ai pas vus, Madame.

Mde. de Grammont. Tant pis, me voilà fort embarrassée. Je ne sais quel parti prendre. Il faut certainement qu'ils se soient perdus aujourd'hui. Je les comptai moi-même hier au soir. Mais cherchez donc, Justine.

Justine. Vous avez vu, Madame, que je n'ai pas perdu un moment. Les pauvres domestiques sont bien à plaindre, quand il s'égare quelque chose dans une maison. On gronde, & l'on soupçonne même les plus honnêtes.

Mde. de Grammont. Les plus honnêtes doivent me pardonner de les comprendre dans mes recherches, pour découvrir celui qui ne l'est pas.

Robert. Vous pouvez commencer par moi, Madame. Les fripons sont les premiers à se fâcher de ce qu'on les suspecte.

Justine. Je ne crains rien de ce côté, Dieu merci. Mais c'est toujours un affront pour des domestiques, lorsqu'il se fait des recherches dans une maison.

Mde. de Grammont. Mettez-vous un moment à ma place; que feriez-vous ?

Robert.

Robert. Ce que je ferois, Madame ? Il me vient une idée : & si vous me permettez de l'exécuter je vous garantis que je retrouverai ce que nous cherchons.

Mde. de Grammont. Mais songes-tu qu'il ne faut compromettre personne ? Quel est ton dessein ?

Robert. Je ne puis vous le dire. Un seul mot le feroit manquer. Ayez la bonté seulement de faire assembler ici tout le monde. Je vous promets que le voleur se dénoncera lui même.

Mde. de Grammont. Je ne sais si je dois. . . .

Robert. Vous me connoissez, ma chere Maîtresse. Soyez sûre que personne n'aura à se plaindre que le coupable : & je ne crois pas que vous veuilliez le ménager.

Mde. de Grammont. Eh bien, je connois ta prudence ; je m'en rapporte à toi.

Robert. Bon ! je vais tout disposer pour mon sortilege. N'en soyez point effrayée. Rien n'est plus naturel.

(*Il sort.*)

SCENE VI.

Mde. de Grammont, Justine.

Justine. Madame, il a parlé de sortilege, avez-vous entendu ? Si je n'étois pas si sûre d'être innocente, j'en mourrois d'avance de frayeur.

Mde. de Grammont. Taisez-vous donc, imbécille.

SCENE VII.

Mde. de Grammont, Auguste, Justine.

Mde. de Grammont. Te voilà, Auguste ? D'où vient cet air empressé ? Est-ce que tu me rapportes les jetons ?

Auguste. Non, maman ; je ne fais que d'apprendre qu'il vous en manque six. Ma sœur vient de nous le dire.

Mde. de Grammont. Et comment a-t-on reçu cette nouvelle ?

Auguste.

Auguste. Nous avons tous été bien surpris. Les petits Duluc & leur sœur veulent venir se défendre auprès de vous. Ils sont tous très-fâchés, maman.

Mde. de Grammont. Comment donc ? Je les suspecte moins que personne au monde. Et M. d'Orgeville ?

Auguste. Oh ! il est furieux. Il dit que c'est lui faire une bien mauvaise réception, que de le regarder comme un voleur.

Mde. de Grammont. J'espere que Julie n'aura pas employé d'expression désobligeante ?

Auguste. Non, maman, au contraire. Elle a parlé avec beaucoup de politesse.

Mde. de Grammont. Pourquoi donc M. d'Orgeville s'est-il emporté ? Il n'y avoit rien de personnel pour lui.

Auguste. Je ne sais, mais sa sœur l'a tiré à part : il n'a pas daigné seulement l'écouter. Il vouloit s'en aller tout de suite. Par bonheur son chapeau est resté ici. Il revient le chercher : mais il a déclaré qu'il partiroit sur l'heure. Il menace d'aller se plaindre à son papa.

Mde. de Grammont. Il ne sortira point ; & je veux moi-même prévenir son pere, lorsqu'il viendra le chercher.

Auguste. Tous les autres desirent & demandent à haute voix de venir se justifier auprès de vous.

Mde. de Grammont. Ils n'ont à se justifier de rien. Je ne voulois que savoir s'ils étoient en état de me donner quelques éclaircissemens. Ils sont tous assez bien nés pour que je ne leur impute aucune indignité. Mais je connois les fantaisies des enfans. Ils veulent tout voir, toucher à tout : &, par inadvertance, on peut mettre une chose dans sa poche, sans avoir intention de la voler.

Auguste. Eh mon Dieu, oui ! J'avois bien pris l'autre jour, sans le savoir, la bourse de ma sœur.

Mde. de Grammont. Doucement. Je les entends sur l'escalier. Justine, laisse-moi seule avec eux, & va voir si Robert fait ses préparatifs.

Justine. J'y vais pour vous obéir, Madame ; mais ce n'est qu'en tremblant.

SCENE

SCENE VIII.

Mde. de Grammout, Auguſte, Julie, le Chevalier d'Orgeville, Eliſe, Gabriel, Lucien, Sophie.

Mde. de Grammont. Bonjour, mes petits amis, je ſuis enchantée de vous voir.

D'Orgeville. Mademoiſelle Julie vient de nous dire, Madame, qu'il manquoit ſix des jetons d'argent, avec leſquels nous avons joué ici par malheur. J'en ſuis très-fâché ; mais je ne m'attendois pas qu'on pût ſoupçonner quelqu'un de la compagnie de les avoir pris. Je vous réponds au moins pour moi, & pour ma ſœur.

Mde. de Grammont. Que le Ciel me préſerve d'avoir de mauvaiſes idées de perſonnes de votre Condition ! Ma fille ne vous a certainement pas témoigné que j'euſſe la moindre crainte ?

Eliſe. Non, Madame ; elle nous a demandé ſeulement ſi nous les avions emportés, par mégarde, ou pour jouer dans le jardin.

Mde. de Grammont. Vous auriez pu le faire innocemment. Je ne vois qu'elle ſeule de coupable en toute cette affaire. C'eſt de ne vous avoir pas fait jouer avec les jetons que je lui ai donnés pour ſon uſage.

Gabriel. Nous n'aurions pas plus emporté des autres que de ceux là.

Lucien. Oh mon Dieu ! je n'aurois jamais oſé remettre le pied dans la maiſon, ſi j'avois pris ſeulement une épingle chez vous.

Sophie (*en vuidant ſes poches.*) Tenez, voici mes poches. Je n'en ai pas d'autres à mon fourreau.

Mde. de Grammont. Eh non, mes enfans ! je vous ai déja dit combien j'étois loin d'avoir de ces idées. La perte de ſix jetons n'eſt pas conſidérable. Cependant je ne puis vous cacher qu'elle m'affecte ſenſiblement. Je voudrois, pour dix fois ce qu'ils valent, qu'ils ne fuſſent pas égarés.

D'Orgeville Quand ils ne vaudroient qu'une bagatelle, ils ne devroient pas s'être perdus parmi nous. Mais on a des valets ; & ces gens-là ne ſont pas toujours fideles.

fidèles. Ce n'est pas la premiere fois qu'on s'en est plaint au château.

Julie. Et moi, je vous assure que cela n'est jamais arrivé dans notre maison.

Auguste. Je répondrois, la main sur le feu, de tous nos domestiques.

Mde. de Grammont. J'ai mis en eux, depuis long-tems, la plus grande confiance; cependant, M. le Chevalier, si vous aviez observé quelque chose, vous m'obligeriez de m'en avertir.

D'Orgeville. Oh! rien, rien. . . . Mais, quand nous sommes allés dans le jardin, n'ai je pas vu la femme-de-chambre entrer ici ?

Mde. de Grammont. Justine, M. le Chevalier! Oh! je suis tranquille sur son compte. Depuis six ans qu'elle est chez moi, tout passe entre ses mains: &, si elle avoit eu des projets sur ma fortune, elle auroit pu détourner des effets d'une bien plus grande importance.

D'Orgeville. Votre veux domestique n'y est-il pas entré aussi? Il n'a pas une figure très-heureuse, ce grison-là. Je ne voudrois pas le rencontrer le soir sur mon chemin.

Mde. de Grammont. Fi donc, Monsieur! qui peut vous avoir donné ces preventions contre l'honnête Robert. C'étoit l'homme affidé de mon beau-pere; & il est plus ancien que moi dans la famille. S'il pouvoit devenir infidèle, ni vous, ni moi, nous n'aurions plus sur la terre personne à qui nous confier.

D'Orgeville. Enfin, Madame, quelqu'un peut s'être glissé dans le salon après nous.

Mde. de Grammont. Oui, cela pourroit être; & je vais m'en éclaircir. Amusez-vous a jouer jusqu'à mon retour.

D'Orgeville. Non, Madame; après ce qui s'est passé, je ne puis rester ici plus long-tems. Monsieur Auguste, ne sauriez-vous point ce qu'est devenu mon chapeau ?

Auguste. Robert l'a pris pour le nettoyer. Il vous le rapportera.

D'Orgeville. Il me le faut sur le champ.

Elise. Est-ce que tu ne veux pas attendre mon papa ? Tu sais qu'il doit venir nous chercher dans sa voiture!

Mde. de Grammont. Je ne souffrirai point que vous vous en retourniez à pied. Il y a près d'une lieue d'ici au château.

château. Attendez-moi. je vous prie, je ne tarderai guère à revenir.

SCENE IX.

Auguste, Julie, d'Orgeville, Elise, Gabriel, Lucien, Sophie.

D'Orgeville. Je suis fort surpris que votre maman ait osé se permettre des soupçons à notre égard. Des personnes comme nous voler des jetons!

Julie. Elle n'a jamais eu cette pensée, Monsieur. Elle a pu croire que nous les aurions mis, par distraction, dans notre poche: & j'aurois été capable, aussi bien qu'un autre, de cette étourderie. Mais voler! il n'y a pas un mot qui ressemble à cela dans tout ce qu'elle a dit.

D'Orgeville. S'il n'y avoit eu ici que de petits bourgeois, *(en regardant Gabriel, Lucien, & Sophie,)* elle auroit pu croire tout ce qu'elle auroit voulu; mais elle devoit bien savoir faire une différence.

Gabriel. C'est de nous apparemment que vous entendez parler, Monsieur; votre regard me le dit. Mais il faut que je vous dise, à mon tour, qu'ici à la campagne, c'est la maniere de penser & de vivre, & non la naissance, qui fait la véritable noblesse.

D'Orgeville. Voyez donc comme ces campagnards s'anoblissent, pour un petit coin de terre qu'ils labourent! Vous êtes bien heureux qu'il n'y ait pas d'autres enfans que vous dans notre voisinage, & que nous soyons obligés, M. Auguste & moi, de vous recevoir dans notre compagnie, pour nous aider a nous divertir. A la ville, vous n'auriez pas eu cet honneur, je vous en réponds, malgré votre maniere de vivre & de penser.

Auguste. Parlez pour vous seul, M. d'Orgeville. A la ville, comme ici, je me ferai toujours honneur de la société de mes chers amis.

Julie. Oui certainement, Monsieur le Chevalier. Ils nous donnent plus de bons exemples dans un jour que nous n'en recevrions dans un an d'une douzaine de petits gentils-hommes comme vous.

Elise.

Elise. Voilà, mon frère ce que tu mérites. Pourquoi les attaquer ?

D'Orgeville. Ne vas-tu pas aussi faire la Philosophe, toi ? Tu penses certainement comme moi dans le fond du cœur, quoique tu n'en dises rien. Est-ce que tu as oublié ce que maman nous répete tous les jours des enfans de bourgeois : Ne vous mêlez jamais avec les petites gens. Dans une basse condition, on ne peut avoir qne des sentimens bas.

Auguste. Est-ce que vous croiriez mes amis capables de prendre quelque chose dans une maison étrangere ?

Gabriel. Dites Monsieur : Nous avez-vous vu seulement approcher de la table ?

Sophie. Au lieu que je vous ai vu, moi, tenir des jetons dans votre main, & les regarder même de fort près.

(D'Orgeville s'élance vers elle, & veut la frapper. Auguste & Gabriel se mettent devant lui, & le retiennent.

Auguste. Doucement, doucement, c'est à moi que vous aurez à faire.

Gabriel. Non, mon ami, je saurai bien défendre ma sœur. Qu'il ose seulement la menacer ! Je lui déclare que je ne suis pas plus épouvanté de sa taille que de sa noblesse.

D'Orgeville. Oh ! je ne suis pas fait pour me battre avec de petits bourgeois.

Julie. Fort bien. Et vous ne vous seriez pas compromis sans doute a battre une petite bourgeoise ?

D'Orgeville. Je ne laisse pas attaquer mon honneur.

Elise. Cette petite fille auroit encore mieux fait de se taire.

Julie. C'est une enfant : & l'on peut bien lui pardonner, sur-tout lorsqu'elle dit la verité.

D'Orgeville. La vérité ? Qu'entendez-vous donc par-là ?

Gabriel. Que vous avez tenu des jetons dans vos mains, & que vous les avez regardés. Rien de plus. A-t-elle dit autre chose ? Et cela n'est-il pas vrai ?

D'Orgeville. Je ne m'abaisse pas a vous répondre.

Gabriel. Rien de mieux a faire, lorsqu'on n'a que de mauvaises raisons a repliquer.

SCENE X.

Mde. de Grammont, Auguste, Julie, d'Orgeville, Elise, Gabriel, Lucien, Sophie.

Mde. de Grammont. Qu'est-ce donc que ce vacarme, Messieurs ? Est-ce qu'il y a des querelles dans ma maison ?

D'Orgeville. J'espere, Madame, que vous me vengerez des insultes que je viens de recevoir de ces gens-là.

Mde. de Grammont. Qui appellez-vous ces gens-là ? Je ne suis pas accoutumée a entendre nommer ainsi ces Messieurs, & moins encore a recevoir des plaintes sur leur compte.

Auguste. C'est qu'ils n'ont pas été d'humeur de souffrir les grands airs avec lesquels on vouloit les traiter.

Julie. Oui, Monsieur le Chevalier est mécontent de ce que nous ne lui avons pas donné une société de jeunes Princes.

Gabriel Il s'imagine qu'on doit nous soupçonner d'avoir pris les jetons plutôt qu'une personne de sa naissance.

Lucien. Comme si nous n'avions pas notre honneur a garder comme lui !

Sophie. Et ne vouloit-il pas aussi me battre ? Heureusement que mon frère a su lui rabattre son caquet.

Mde. de Grammont. Mais cela n'est pas croyable !

Elise. C'est que mon frère est un peu vif.

Mde. de Grammont. La vivacité sied très-bien à son âge. Mais il ne faut pas être dédaigneux, turbulent, & inconsidéré.

SCENE

SCENE XI.

Mde. de Grammont, Auguste, Julie, d'Orgeville, Elise, Gabriel, Lucien, Sophie, Robert, (portant un Coq dans une corbeille couverte d'une serviette.)

Robert. Il n'y a rien a dire, Madame, tous les gens de votre maison sont innocens, aussi vrai que je m'appelle Robert, & que mon Coq est un devin, qui ne se trompe jamais.

Sophie. (*en sautant de joie,*) Oh! un Coq! un Coq!

Robert. Oui, ce n'est pas autre chose. Voyez-vous? (*Il souleve un peu la serviette, & laisse entrevoir un peu la crête & le cou de l'animal.*) Vous voyez bien? C'est un Coq, mais un Coq qui n'a jamais eu son pareil. Il me dit des choses que personne au monde ne peut savoir. S'il y a un brin de paille de perdu, je n'ai qu'à lui faire ma consultation, & il devine tout de suite qui l'a dérobé, quand il seroit à dix lieues delà, & qu'on l'auroit mis sous trente serrures.

Julie. Tu pourras donc découvrir qui a pris les jetons?

Robert. Comment, si je le pourrai? Derniérement, au cabaret, on m'avoit escamoté ma pipe. Je courus tout de suite chercher mon Coq, & il m'apprit que c'étoit ce vilain postillon, qui s'est cassé la jambe depuis ce tems-là.

Sophie. Vous savez donc faire parler votre Coq?

Robert. Oui vraiment, comme les coqs savent parler, *Co, Co, Coquerico.* Avec cela, nous nous entendons à merveille, tout comme si je discourois avec vous.

Julie. Tu ne nous avois pas instruit de son talent.

Robert. C'est qu'ordinairement rien ne se vole dans cette maison.

Julie. Maman, je vous en prie, laissez-lui faire son tour.

Mde. de Grammont. Je le veux bien. Cela vous donnera du moins un quart-d'heure d'amusement. Allons. Robert, tu peux commencer.

Robert. Oh, Madame ! on ne va pas fi vîte. Il me faut d'abord une chambre où il n'y ait pas un rayon de jour.

Mde. de Grammont. Rien de plus facile. Il n'y a qu'à fermer les volets.

Julie. Maman, je cours les pouffer en dehors.

Mde. de Grammont. Tu ne faurois attendre. Robert fe chargera de ce foin.

Robert. Oui, Madame, j'y vais.

(*Il fort.*)

SCENE XII.

Mde. de Grammout, Augufte, Julie, d'Orgeville, Elife, Gabriel, Lucien, Sophie.

(*Auffi-tôt que Robert eft forti, tous les enfans s'attroupent autour de la corbeille, foulevent la ferviette, & regardent deffous. D'Orgeville feul fe tient éloigné. Sa contenance annonce du trouble & de l'embarras.*)

Augufte. Ce Coq annonce certainement quelque chofe de furnaturel. Ses yeux font étincelans comme deux étoiles.

Julie. Et fa crête, comme elle eft rouge ! Comme elle fe dreffe, & s'agite fur fa tête !

Sophie. Vous imaginez donc qu'il fait faire tout ce que dit Robert ?

Lucien. Notre papa nous a inftruit de ce qu'il falloit croire de tous ces contes de bergers.

Gabriel. Robert eft un vieux chaffeur ; & je fuis sûr qu'il s'entend mieux à faire taire les oifeaux avec fon fufil qu'a à faire parler les Coqs avec fa baguette.

Elife. Que fait-on ? J'ai entendu raconter à ma bonne des chofes fi extraordinaires !

D'Orgeville. Comment peux-tu écouter de pareilles fottifes, ma fœur ? Si j'avois mon chapeau. . . .

Mde. de Grammont. Tant mieux, Chevalier, que vous en ayiez cette idée. Je voudrois qu'on parvînt à dé-

tromper

tromper Robert de ses imaginations. Un Coq devenir les voleurs ! Qu'elle simplicité !

D'Orgeville. (*avec affectation.*) Nous allons bien rire, je crois, a ses dépens.

(*Les volets se ferment tout-à-coup.*)

(*Avec inquiétude.*)

Mais pourquoi donc cette obscurité ? Je n'aime pas à être dans les tenebres, moi.

Julie. Maman, si le Coq ne voit personne, comment pourra-t-il reconnoître le voleur ?

Mde. de Grammont. Je n'y comprends rien.

Sophie. Je voudrois bien avoir le secrèt de le faire chanter. Allons, mon petit Coq, vois combien il fait noir. Régale-nous de ton *Coquerico* de minuit. . . . Il ne dit mot.

Julie. Apparemment qu'il n'obéit qu'à la voix de son maître.

(*Robert rentre dans le sallon.*)

SCENE XIII.

Mde. Grammont, Auguste, Julie, d'Orgeville, Elise, Gabriel, Lucien, Sophie, Robert.

Mde. de Grammont, Te voilà content, Robert ? Il n'y a plus de jour.

Robert. Oui, Madame. C'est bien comme cela. Maintenant, ceux qui n'ont rien a se reprocher, peuvent demeurer ici. Mais s'il y a quelqu'un de coupable, je lui conseile de s'en aller. Quoi ! tout le monde reste ?

D'Orgeville. Voyez la belle finesse ! Crois-tu qu'on en soit la dupe ?

Robert. Je vois donc qu'il faut employer ma grande magie.

(*Il fait siffler sa baguette, en la faisant tournoyer rapidement dans l'air. Puis on l'entend tracer à terre des cercles redoublés autour de la corbeille, en prononçant à haute voix des mots barbares.*)

Voilà qui se dispose à merveille.

Or ça, mon Coq, prends bien garde auz fripons
Qui nous ont volé nos jetons.

Allons, mes petits Messieurs, & mes petites Demoiselles, approchez-vous. Que chacun, à son tour, vienne passer la main droite sous la serviette, & caresser mon Coq sur le dos. Vous entendrez le beau ramage qu'il fera quand il sera touché parle criminel.

Or ça, mon Coq,prends bien garde aux fripons
Qui nous ont volé nos jetons.

Eh bien! est-ce qu'aucun de vous n'ose commencer?

Mde. de Grammont. Comment donc? On pourroit croire que vous êtes tous coupables?

Sophie. Je suis la plus petite; mais je vais donnner l'exemple, moi.

(*Elle leve d'une main la serviette, & passe l'autre deux ou trois fois sur le dos du Coq.*)

Voyez vous? il ne chante pas. Ce n'est donc pas moi qui ai volé?

Robert. Fort bien. Passez maintenant de ce côté, votre main par derriere. Y est-elle?

Sophie. Touchez.

Robert. Bon. A vous, M. Auguste.

Auguste. Oh! je ne crains pas plus que Sophie.—— Voilà qui est fait. Voyez s'il a chanté? Tiendrai-je aussi la main derriere?

Robert. Eh sûrement! c'est pour tous. Passez donc là. Allons, un autre.

Julie. J'y vais.—S'il avoit chanté pour moi, il auroit été un grand menteur.

Robert. Rangez-vous auprès de vôtre frêre. Qui vient maintenant?

Elise. C'est à mon tour.—Muet comme un poisson! Ce n'est pourtant pas faute de le toucher. J'aipassé ma main quatre fois.

Robert. Toutes les mains sont-elles au moins derrière le dos?

Sophie, Auguste, Julie, Elise.
Oui, oui, oui, oui.

Gabriel & Lucien. Après vous, Monſieur le Chevalier.

D'Orgeville. Bon! je donne bien dans ces bêtiſes, moi.

Mde. de Grammont. Eſt-ce que vous voulez faire manquer notre jeu? un peu de complaiſance, je vous prie.

D'Orgeville. Oh! s'il ne tient qu'à cela, de tout mon cœur.——Je ne vois pas qu'il ait chanté pour moi plus que pour les autres.

Sophie. O mon Dieu! il n'y a plus que mes frêres Eſt-ce que ce ſeroit l'un des deux? . . . Oh non! je ne le crois pas.

(*Gabriel & Lucien font la même cérémonie, ſans que le Coq pouſſe un ſeul cri. Alors, tous les enfans partent d'un grand eclat de rire, en s'écriant:*)

Et le voleur? Le voleur? Il n'y en a donc pas?

Mde. de Grammont. Robert, vous devriez renvoyer votre Coq au Sabat. Il n'eſt pas encore aſſez grand Sorcier. Cependant mes jetons ne ſe retrouvent point.

Robert. Voilà qui me confond. Mais patience. Ne bougez pas. Toujours la main derrière le dos.

(*Les enfans veulent ſe déranger.*)

Reſtez donc là, vous dis-je. C'eſt comme du viſ-argent; cela ne ſauroit tenir en place.

(*A Madame de Grammont.*)

Madame, il faut qu'il manque quelque choſe à mes cercles. Je vais chercher une lumière pour voir. Ayez ſoin, je vous prie, que perſonne ne ſe déplace juſqu'à mon retour.

(*Il ſort.*)

SCENE XIV.

Mde. de Grammont, Auguſte, Julie, D'Orgeville, Eliſe, Gabriel, Lucien, Sophie.

D'Orgeville. Je ſavois bien, moi, ce qui arriveroit de tout cela. Pures bêtiſes!

Sophie. C'eſt un Coq à l'âne, ſon Coq.

Eliſe. Je ſuis bien-aiſe de le voir attrapé.

Julie. Qu'est-ce qu'il veut donc faire encore avec sa lumière ?

Mde. de Grammont. Nous le saurons.

Sophie. Je voudrois voir le Coq à présent. Il doit avoir l'air bien honteux, je crois.

SCENE XV.

Mde. de Grammont, Auguste, Julie, D'Orgeville, Elise, Gabriel, Lucien, Sophie, Robert.

(*Robert revient avec un flambeau. Il marche vers l'endroit où tous les enfans sont rangés. Il s'arrête à Sophie qui se trouve la premiere.*)

Allons, donnez-moi votre petite main. (*Elle lui tend la main gauche.*) Non, pas celle-là ; celle qui est derriere le dos. Bon.

Sophie (*en regardant sa main, & poussant un grand cri.*) O mon Dieu, quelle vilaine main j'ai là! noire comme du charbon! Est-ce quelle restera noire toujours ?

Robert. N'ayez pas peur, j'en parlerai à mon Coq: il vous la rendra blanche comme la neige,

(*Les autres enfans n'ont pas la patience d'attendre que Robert vienne visiter leurs mains. Ils regardent avec précipitation ; & on les entend s'écrier presque tous à la fois :*)

Auguste. Comme j'ai les doigts tout noircis !

Julie. Et moi donc ? Ce vilain Robert !

Elise. Le Coq mériteroit qu'on lui tordît le cou.

Gabriel. Je n'ai pas mal accommodé mes manchettes.

Lucien. C'est comme si j'avois trempé la main dans le pot au noir.

D'Orgeville (*élevant ses mains d'un air triomphant.*) Voyez-vous ? il n'y a que moi qui les ai conservé propres.

Robert. (*courant à lui, & le saisissant par le collet.*) C'est donc vous, M. le Chevalier, qui avez les jetons. Rendez-les tout de suite, sinon je vous fouille, & vous noircis de la tête aux pieds.

Elise. Le noircir ? O mon frère! que deviendrois-tu ? Si tu les as, dépêche-toi de les rendre.

Mde.

Mde de Grammont. Songez-vous, Robert, à ce que vous dites ?

Robert. Je ſuis sûr de mon fait. Les jetons, ou un viſage de négre le plus foncé du Congo.

D'Orgeville (en pâliſſant, & avec un profonde conſternation.) Se pourroit-il que ſans y penſer ? . . .

(*Il fouille dans ſes poches.*)

Il eſt vrai que je les ai tenus dans les mains.

Il fait comme s'il les trouvoit tout-à-coup dans un coin de ſa veſte.)

Eh mon Dieu, les voilà ! qui auroit imaginé ? . . .

(*Tous les enfans paroiſſent frappés de ſurpriſe, & d'Orgeville de confuſion.*)

Mde. de Grammont. Robert !

(*Il s'approche d'elle.*)

(*Haut.*) Emportez votre Coq & votre Lumière, & allez nous ouvrir les volets.

(*Bas.*) Gardez-vous d'apprendre aux domeſtiques comment vous avez retrouvé les jetons. Dites qu'ils étoient au fond d'un tiroir.

Robert. Il ſuffit, Madame.

(*Il ſort.*)

SCENE XVI.

Mde de Grammont, Auguſte, Julie, d'Orgeville, Eliſe, Gabriel, Lucien, Sophie.

Mde. de Grammont. (*aux enfans.*) Mes amis, paſſez dans ce cabinet, vous trouverez de l'eau pour laver vos mains. Prenez bien garde de ſalir vos habits.

Sophie. Oui, pourvu que ce noir s'enaille. Si j'allois reſter barbouillée !

Mde. de Grammont. Ce n'eſt qu'une détrempe de ſuie ; une goutte d'eau l'emportera. Vous, M. le Chevalier, comme vos mains ſont propres, vous pouvez reſter ici.

(*Les enfans paſſent dans le cabinet.*)

SCENE XVII.

Mde. de Grammont, D'Orgeville.

Mde. de Grammont. Eh bien, Monfieur, fe peut-il que vous foyez coupable d'une action auffi baffe ? Le voilà pourtant ce jeune Gentilhomme qui étoit fi dédaigneux tout-à-l'heure envers d'honnêtes enfans de buorgeois, qui croyoit fa nobleffe compromife dans leur fociéte ! Ce n'eft qu'un oil filou.

D'Orgeville. Pardonnez-moi, Madame, ... c'eft que je jouois avec les jetons ; . . . & fans y penfer . . . . Jé ne puis vous dire comment ils fe trouvent fur moi.

Mde. de Grammont. Indigne excufe qui aggrave encore votre faute ! Comment peut-on, à votre âge, montrer tant d'affurance & de front ?

D'Orgeville. Certainement, Madame, je n'avois pas de mauvais deffeins. . . . C'eft que j'étois fi honteux qu'on pût me prendre pour un voleur !

Mde. de Grammont. Mais, après les ménagemens & la délicateffe que j'avois dit à ma fille d'employer en les demandant, vous n'auriez pas eu à rougir de vous fouiller & de les rendre. Cela n'auroit paffe que pour une pure inadvertance, une fimple étourderie.

D'Orgeville. Je n'y penfois pas.

Mde. de Grammont. Et à quoi penfiez-vous lorfque vous avez voulu faire tomber mes foupçons fur de braves domeftiques, & fur les amis de mes enfans ? A quoi penfiez-vous lorfque vous avez fait femblant de paffer la main dans la corbeille, & de careffer le Coq ?

D'Orgeville. Mais je l'ai careffé.

Mde. de Grammont. Allez, petit fcélérat ; non, je ne trouve pas ce mot trop fort pour vous. Heureufement que vous n'avez pas acquis affez d'expérience pour favoir cacher vos crimes. Vous avez touché le Coq, dites-vous ? Et ne voyez-vous pas que vous vous feriez noirci les mains, puifqu'il avoit fur le dos une détrempe de fuie ? Les autres n'ont pas eu peur de le careffer, parce que leur confcience ne leur reprochoit rien ; mais vous,

la

la crainte où vous étiez que l'artifice de Robert ne fût réellement un sortilège vous a retenu. Vous avez cru ne pas vous trahir, par ce qui vous a précisément décelé. Vous méritez que je raconte cette belle aventure a Monsieur votre père lorsqu'il viendra vous cherche ce soir.

D'Orgeville (*se jettant à ses genoux.*) Oh non, Madame! je vous en supplie. Il me battroit, il m'étoufferoit sous ses pieds.

Mde. de Grammont. Ce seroit peut-être mieux que d'élever un monstre qui le deshonorera un jour par des infamies. Car, de quoi ne serez-vous point capable dans un âge plus avancé, puisque dès l'enfance vous êtes déjà familier avec le crime?

D'Orgeville. Ah! Madame, pardonnez-moi par pitié. Jamais, jamais. . . .

Mde. de Grammont. Combien de fois n'avez-vous pas fait ces promesses? ce n'est pas ici votre coup d'essai. Toutes les circonstances me l'annoncent. Un enchaînement de mensonges si impudens!

D'Orgeville. Eh bien, si vous apprenez que de ma vie je touche a quelque chose que ce soit au monde. . . .

Mde. de Grammont. Avant tout, dites-moi, que vouliez-vous faire de ces jetons? Vous ne pouviez espérer de vous en servir sans qu'on les reconnût. C'étoit donc pour les vendre?

D'Orgeville. Oh, ne le croyez pas! c'est qu'ils me faisoient plaisir à la vue. Je me figurois que c'étoit comme d'autres jouets; & je les ai mis dans ma poche seulement pour les avoir à moi.

Mde. de Grammont. Comment pouvez-vous avoir envie de ce qui appartient aux autres? De quel droit surtout osez-vous le prendre, & vous l'approprier? Avouez-le-moi, Monsieur, est-ce la premiere fois?

D'Orgeville (*en se cachant le visage.*) Hélas, non, Madame! j'en ai pris aussi de tems en-tems à la maison: &, comme on n'a jamais su que c'étoit moi, je pensois encore aujourd'hui. . . .

Mde. de Grammont. Voilà une très-mauvaise pensée! Quand il n'y auroit personne sur la terre qui pût s'en appercevoir, ne savez-vous pas que Dieu voit tout, & qu'il ne laisse rien impuni? Peut-être que cet événement est pour votre bien; & vous vous corrigerez beaucoup

coup mieux, lorſque vous aurez été châtié comme vous le méritez.

D'Orgeville. Ah! que ſe ſoit par vous, par tout le monde, mais non par mon papa. Qu'il n'en ſache rien, je vous en conjure! dites-le, ſi vous voulez, à maman, ou à mon Précepteur.

Mde. de Grammont. Oui, je ſens combien cette nouvelle affligeroit mortellement Monſieur votre pére: &, par égard pour lui non pour vous je veux bien la lui cacher; mais à condition que vous viendrez ici avec votre Précepteur, & que vous me ferez en ſa préſence une promeſſe ſacrée de vous corriger. Je le prierai de veiller ſur votre conduite; &, s'il vous arrivoit jamais de manquer à votre parolé, je ne me contenterois pas d'en inſtruire votre famille, je le publierois devant toute la terre.

D'Orgeville. Oui, j'y conſens, j'y conſens.

Mde. de Grammont. Je vous aurois défendu le ſeuil de ma porte ſi je n'avois à cœur de vous voir changer. J'en veux juger par moi-même. Vous pouvez continuer de venir ici.

D'Orgeville. Eh! comment oſerai-je paroître devant vos domeſtiques?

Mde. de Grammont. Tranquilliſez-vous, Monſieur, j'ai eu plus de ſoin de votre réputation que vous-même. J'ai défendu à Robert de leur en rien dire; &, pour couvrir votre menſonge, vous m'avez forcée d'en imaginer un qui pût vous juſtifier à leurs yeux.

D'Orgeville. Ah! Madame que ne vous dois-je pas? Non, je n'oublierai de ma vie le ſervice que vous m'avez rendu. Mais vos enfans, & leurs amis?

Mde. de Grammont. Je les connois: ils ſont aſſez généreux pour vous pardonner. Faites-les venir.

(*D'Orgeville marche lentement vers le cabinet, & les appelle.*)

SCENE XVIII.

Mde. de Grammont, Auguste, Julie, d'Orgeville, Elise, Gabriel, Lucien, Sophie.

Elise. Allez, Monſieur, c'eſt indigne. Vous n'êtes plus mon frêre. Je ne veux plus vous voir.

Mde. de Grammont. Non Madamoiſelle le Chevalier n'eſt pas ſi coupable qu'il peut le paroître. Il vient de m'avouer ſa conduite. C'étoit pour jouer encore dans le jardin qu'il avoit mis les jetons dans ſa poche. Mais, quand la choſe a ſemblé prendre la tournure d'une accuſation de vol, il a eu peür d'en être ſoupçonné. C'eſt une mauvaiſe honte que j'excuſe : mais ce que je ne puis excuſer, (*en s'adreſſant aux petits Duluc,*) c'eſt d'avoir voulu vous rendre ſuſpects dans mon eſprit.

Gabriel. Oh ! Madame, nous ne lui en voulons plus de mal à préſent. Nous ſavons qu'il faut pardonner, même à ceux qui nous offenſent, ſur-tout lorſqu'ils ſont malheureux.

Mde. de Grammont. Vous voyez, Chevalier, combien la nobleſſe des ſentimens l'emporte ſur celle de la naiſſance. Vous voilà réduit à la merci de ceux que vous avez accablés d'outrage, &, avec toute la fierté de votre nom, vous êtes l'objet de leur pitié.

D'Orgeville. Oh quelle honte pour moi ! Suis je aſſez humilié ?

Gabriel. Nous ne vous le ferons jamais ſentir. Tout ceci reſtera ſecrèt entre nous. N'eſt-ce pas Lucien ?

Lucien. Il peut compter ſur mon ſilence.

Gabriel. Et toi, Sophie ?

Sophie. Je ne veux pas le faire battre. Je ſens combien cela fait mal.

(*D'Orgeville ſe jette à leur cou, & les embraſſe*)

D'Orgeville. Je n'oſe vous demander a être encore reçu dans votre ſociété.

Gabriel. Ce ſera beaucoup d'honneur poür nous ſi elle vous eſt agréable.

Auguſt

Auguste & Julie. Nous vous verrons avec le même plaisir, tant que vous serez bien avec nos amis.

Elise. Vous êtes trop bons: il ne le mérite pas. Il faut que mon papa soit instruit de tout ce qu'il a fait.

Mde. de Grammont. Vous perdriez beaucoup dans mon estime, Mademoiselle, si vous n'étiez pas touchée du répentir de votre frère, quand des étrangers en oublient leurs offenses. Ne cherchez point a profiter de l'avantage que sa faute vous donne, pour le perdre dans l'esprit de ses parens; mais de l'empecher, par de sages conseils, de se rendre indigne de leur tendresse. J'ose répondre que vous n'aurez jamais a rougir de lui.

D'Orgeville. Je serois bien indigne de tant de bontés, si cette leçon ne me servoit pas pour la vie.

Sophie. Prenez-y garde au moins, ou gare le Coq de Robert.

LE PETIT THOMAS.

THOMAS avoit six ans: il n'étoit pas méchant, mais sa mêre ne lui refusoit rien, & son pêre craignoit de le faire pleurer en ne lui donnant pas ce qu'il demandoit: ses fantaisies devenoient toujours plus fréquentes, & on ne pût les satisfaire toutes, car son pêre & sa mêre étoient pauvres, ils vivoient un jour de ce qu'ils avoient gagné le jour précédent: il devint de mauvaise humeur, capricieux, mutin; il vouloit tout ce qu'il voyoit, on ne pouvoit le lui donner, & il alloit bouder dans un coin, gâtoit le mur pour s'amuser, faisoit des trous à son habit pour marquer sa colère & se venger, ne faisoit rien de ce qu'on vouloit qu'il fît, & souvent il faisoit le contraire.

Sa mêre & son pêre s'en affligeoient, & le crurent méchant: " Hélas! disoit la mêre, j'espérais que notre

" petit

" petit Thomas nous consoleroit dans nos chagrins
" qu'il nous aideroit dans nos besoins, qu'il donneroit
" de la joie à notre vieillesse, &, qu'après avoir travaillé
" pour le nourrir & l'éver, il travailleroit à son tour
" quand nous ne le pourrions plus ; & voilà qu'il ajoute
" à nos peines ! il a le cœur mauvais, disoit le père ;
" il se fera haïr de tout le monde & ne recevra de se-
" cours de personne : Il fera quelque méchanté action,
" il sera emprisonné & puni ; il vivra dans la honte &
" le malheur. Oh ! puissai-je être mort avant que cela
" arrive !"

Ces pensées affligeantes revenoient souvent ; elles les attristoient ; ils ne se levoient plus, ils ne travailloient plus avec joie, il n'y avoit plus de gaieté à leurs petits repas ; le chagrin les rendit languissans & foibles ; bientôt les forces leur manquèrent pour le travail. Un matin qu'ils s'étoient plus affligés qu'à l'ordinaire, ils se sentirent si affoiblis qu'ils ne pûrent se lever : ils demeurèrent au lit. Thomas se leva, & vint leur demander son déjeûné. Sa mère lui répondit qu'elle étoit malade. & ne pouvoit s'habiller pour le préparer. Thomas bouda ; sa mère pleura, son pere soupira. Le petit homme attendit encore quelque tems ; mais, voyant qu'on ne bougeoit point, il prit son parti, & alla chez un voisin demander du feu ; il en vouloit allumer chez lui : une petite fille lui ouvrit la porte ; il entra. Que viens-tu faire ici ? lui dit le voisin d'un ton brusque (car il ne l'aimoit pas.) Je voudrois que vous me donnassiez du feu. Prens-en, lui dit-il, puisqu'on t'a laissé entrer ; mais ne t'avises pas de te présenter jamais ici. Thomas étoit fier, ce ton méprisant l'offensa, & il sortit même sans prendre du feu.

Il alla chez un autre voisin qui ouvrit sa porte, &, voyant que c'étoit Thomas, la referma brusquement sans l'écouter. Rebuté par-tout, il vint poser la pelle à feu dans sa maison ; puis courut chez une bonne femme déja âgée, & qui lui avoit donné autrefois bien des bonbons : il lui demanda à déjeuner. Françoise (c'étoit le nom de cette femme) lui demanda pourquoi sa mère ne lui avoit pas donné son déjeûné. Elle est au lit, dit Thomas. Et ton pêre ? Il est aussi au lit : ils disent qu'ils sont malades. Et tu les laisses, tu les abandonnes, pour me demander

à

à déjeuner! Va, je n'ai rien pour toi. Si j'avois plus qu'il ne faut pour me nourrir, je le donnerois à des pauvres enfans qui aiment leurs parens & font toute leur joie, tandis que toi, tu fais le tourment des tiens.

Thomas sortit en pleurant, & revint lentement à la maison: en chemin, il se rappella qu'il avoit fait quelquefois le malade sans l'être, & s'imagina qu'il en étoit de même de son père & de sa mère. Pour s'en assurer, il monta sur une petite chaise, entr'ouvrit les rideaux, & regarda ses parens: il vit leurs visages pâles & abattus; il vit les larmes couler le long de leurs joues, & il en fut frappé: ému, il ferma les rideaux & s'assit au pied du lit, appuyant sa tête sur ses deux mains. "Que je suis "malheureux! (disoit-il.) Si mes parens meurent, que "ferai je? On ne veut pas me recevoir, on me chasse "de par-tout, on me refuse un merceau de pain. J'ai "donc été bien méchant. Ma pauvre mêre combien "vous m'aimiez; combien je vous ai affligée! Et mon "pêre, mon pêre—ils vont mourir peut-être!"

Il rêva encore quelque tems, puis retournant chez le premier voisin qui l'avoit déja si mal reçu, il demande avec honnêteté qu'on lui prête un peu de pain & un peu de lait pour faire le dejêuné de ses parens. Son ton humble & doux, sa tristesse, le font écouter. "Tiens," lui dit cet homme; "puisque tu es honnête, je ne veux "pas te refuser. Prens la moitié de ce pain la moitié "de ce lait, & va faire le déjeûné de tes parens: il est bien "juste que tu le leur prépares, tandis qu'ils travaillent "pour toi." Thomas n'avoit pas osé dire qu'ils etoient malades, parce qu'il craignoit des reproches semblables à ceux que lui avoit fait Françoise, quoiqu'il les méritât moins alors: & c'est pour cela que le voisin n'y alla pas lui-même; car il aimoit le père & la mère du jeune garçon.

Thomas porta le lait & le pain à sa cuisine; puis alla chercher du feu, mit des brins de bois dessus, & du plus gros ensuite, comme l'avoit vu faire à sa mêre: le bois s'enflamme, il approche le lait dans un pot de terre; puis il porte une petite table près du lit. La mêre s'en appercoit. "Que fait notre garçon," disoit-elle. "Rien "de bon peut-être," répondoit le pêre. Elle desire le *voir*, fait un effort pour s'asseoir, sur son lit, & re-

gardant

gardant au travers de la fente des rideaux, elle voit la petite table, & Thomas qui apportoit des tranches de pain, & deux écuelles. Elle le dit à son mari : " Vois, " (disoit elle,) je crois que c'est pour nous qu'il fait cela : " car pourquoi ces deux écuelles ? Plut à-Dieu ! dit le " pêre ; je n'ai pas faim ; mais j'aimerois voir qu'il est " meilleur, & qu'il nous aime plus que je ne croyois."

Thomas vient enfin avec le lait déja chaud ; il en remplit les écuelles, &, ouvrant les rideaux. " Tiens, " maman, dit-il ; tiens, papa ; voilà pour déjeûner."— " Et c'est toi qui l'as fait ? (dit le pêre ;) où as-tu pris ce " lait & ce pain ?" Il répond que le voisin a bien voulu lui prêter l'un & l'autre. Le pêre & la mere posent leurs écuelles ; leurs yeux sont ranimés par la joie : " viens, mon enfant, viens : tu n'es pas méchant com- " me nous le croyions ; tu nous rends la vie ;" & tous deux lui tendent leurs bras. Il s'y jete, il pleure avec eux, leur demande pardon de les avoir affligés, & les assure qu'ils n'auront plus desormais qu'a se louer de lui.

Il étoit encore dans leurs bras, lorsque Françoise entra portant son déjeûné qu'elle venoit partager avec ses voisins malades. Elle fut émue de ce spectacle intéressant, versa des larmes de tendresse, & bénit le petit Thomas qui lui fit les caresses les plus touchantes. Ils déjeûnerent tous ensemble, & jamais repas ne leur avoit paru plus agréable & plus doux.

La joie rendit bientôt des forces à ce bon pêre, à cette tendre mêre ; ils guerissent : Thomas fut heureux ; il se fit aimer de ses voisins, chérir de ses parens, & de Françoise qui lui fit du bien aussi long-tems qu'elle vécut.

Fin du Tome Troisieme.

Also,

Just published in Three small Volumes, 12mo,

I.

ABREGE DE L'HISTOIRE ANCIENNE,
En particulier de L'Hiſtoire Grecque,
Suive d'un Abrégé de la Fable.

II.

ABREGE DE L'HISTOIRE ROMAINE

III.

EXTRAITS
DE L'HISTOIRE UNIVERSELLE
DE M. DE BOSSUET.

Faiſant partie du Cours d'Etudes, rédigé & imprimé originairement en France,
Par Ordre de LOUIS XVI.

Auxquels on a ajouté la date des Evénemens les plus remarquables.

A LONDRES, Chez C. DILLY, dans le Poultry.

Le titre de ces trois petits volumes, que l'on vendra ſéparément, ſuffiroit pour en anoncer le mérite. On dira

dira feulement que cet Ouvrage, par le moyen d'une table de demandes, réunit l'avantage d'une Hiſtoire ſuivie & détaillée.

Il y a à la fin de chaque volume une Table Géographique.

Il ſembloit ne manquer à ce Cours d'Hiſtoires, qu'une Table Chronologique; on l'a ajoutée.

Outre ces trois Tables, on trouvera en marge dans le corps de l'Ouvrage des notes qui y correſpondent.

L'Editeur a cru devoit donner cet Ouvrage au Public parce qu'il n'y a pas en Angleterre de Cours d'Hiſtoires qui réuniſſe auſſi parfaitement la Chronologie & la Géographie; ces deux yeux de l'Hiſtoire, qui devroient toujours l'accompagner.

The following Books are alſo printed for and ſold by C. Dilly.

Catéchisme à l'Usage de la Jeunesse; apres celui de Jacob Vernes. 12mo

Eutropius: Latin. 12mo

Esprit des meilleurs Ecrivains Francois. 12mo

Excerpta Historica ex C. Jul. Cæsare, T. Livio Patavino, et Cornelio Tacito. In usum Scholarum

Excerpta Poetica ex Ovidio, Propertio, Virgilio, Horation, Juvenali, &c.

Hist. Ch XII. Roi de Suede. 12mo

Holder's French Grammar, crown 8vo; being an Improvement on the Principles of Chambaud, with Notes, by G. Satis

Leusden's Greek and Latin Testament

Nugent's Dictionary of the French and English Languages. Square 12mo

The same book, beautifully printed on a pearl letter, in a small pocket volume

L'Orateurs. 12mo

Rose's (Dr.) French Collection

Satis's Classical French Exercises, with References to Holder's Grammar

——'s Classical French Exercises, without References

——'s Guide to ditto

Scot's Recueil

Vaucluse's Moral and Entertaining Dialogues, French and English, 2 vol.

Voyages de Cyrus. 12mo

Warburton's Roman History, from the Second Century of the Christian Æra to the Destruction of the Greek Empire by the Turks; being a Sequel to Dr. Goldsmith's History abridged



